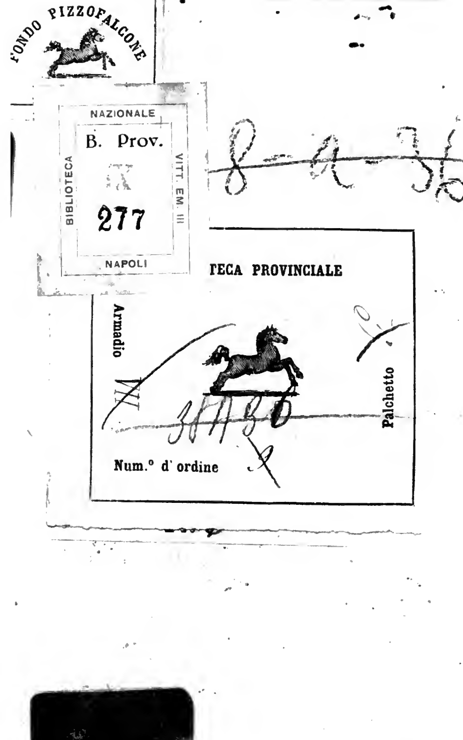




Digitized by Google

B. Pieis
IX
277

Digitized by Google

Digitized by Google

JOURNAL

D'UN

VOYAGE

EN ALLEMAGNE.

TOME II.

Digitized by Google



Digitized by Google



„ Rois de la terre, on n'a pas ce plaisir dans
vos bassins de Marbre.....„

Dessiné par Crépin. Gravé par Bovinet.

Digitized by Google

542 384

JOURNAL
D'UN
VOYAGE
EN ALLEMAGNE,

FAIT EN 1773,

Par *G. A. H.* GUIBERT, de l'ancienne Académie française, auteur de l'*Essai général de Tactique.*

Ouvrage posthume, publié par sa veuve, et précédé d'une Notice historique sur la vie de l'Auteur, par F. E. TOULONGEON.

Avec Figures.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez TREUTTEL et WÜRTZ, Libraires, quai Voltaire, N.° 2. Et à STRASBOURG, Grand'rue, N.° 15.

AN XI. — 1803.

Digitized by Google

JOURNAL
DE MON VOYAGE
EN ALLEMAGNE
ET EN PRUSSE.
CONTINUATION.

Le 19 *juillet* 1773.

Parti pour la Hongrie, avec le projet d'aller de-là en Croatie, et de revenir à Vienne par la Styrie.

Chemin de Vienne à Presbourg : belle chaussée ; pays riant et bien cultivé. Au-delà d'Altembourg, frontières de la Hongrie : naissance des monts Crapacks. Pays jusqu'à Presbourg, comme l'Autriche ;

Digitized by Google

point de différences dans la culture, dans les bâtimens, dans les usages. Le comté est habité par cinq ou six peuples différens, Allemands, Rasciens, Esclavons, Croates, Hongrois, beaucoup de Juifs : il y en a deux villages entiers.

Petite espèce de chevaux ; grande espèce de bœufs : — s'attèlent ensemble. — Danube coule à gauche : — vue de Presbourg extrêmement riante. La ville est située au pied d'une montagne au bord du fleuve. — Château royal sur la hauteur. — Passage du Danube, — dans un pont volant. Pourquoi l'usage de ces ponts ne s'introduit-il pas en France sur nos grandes rivières, à Bordeaux sur la Garonne, qu'on passe dans des barques incommodes ?

Situation agréable de Presbourg : est bâtie en amphithéâtre le long du Danube. Grands faubourgs. Régiment d'Altheim,

Hongrois comme ceux que j'ai déjà vu. Il n'y a point de troupes où la tenue soit plus uniforme que dans les troupes autrichiennes. Inscription sur une des portes: *Omne regnum in seipsum divisum devorabitur.* Comme elle seroit bien placée sur les portes de Varsovie!

Ville assez jolie, bien bâtie; quelques hôtels occupés par les chefs des tribunaux; six ou sept cents maisons avec les faubourgs. — Presque tout le monde habillé à l'Allemande, sur-tout les femmes; la noblesse Hongroise en hommes, l'est toujours à la manière du pays: elle porte cet habillement même à Vienne; à mesure qu'on sappe leurs privilèges, elle semble l'affectionner davantage.

Monté au château: — grand bâtiment; n'a rien de remarquable que la belle vue qu'on y découvre: c'est-là que se tiennent les diètes; il n'y en a pas eu de convoquée

depuis 10 ans; politique de la cour de Vienne; — les rendra toujours plus rares. — Empécher les peuples de s'assembler pour la discussion de leurs intérêts, est par-tout la marche des Princes qui veulent devenir absolus.

La cour de Vienne n'a pas besoin de diètes pour obtenir des augmentations en hommes et en argent. Elle négocie particulièrement avec les comitats : et comme les chefs de ces comitats sont à sa nomination, presque tous lui sont vendus. Matière à développer dans d'autres observations plus détaillées sur la Hongrie.

Une grande salle du château sert aux séances des diètes : anecdote sur celle de 1740. Position critique de l'Impératrice. Sa harangue aux Hongrois: elle tenoit son fils dans ses bras. — Beau mouvement de toute l'assemblée : — elle mit le sabre à la main, en jurant de mourir pour elle.

Toute la noblesse se répandit sur-le-champ dans le pays, et six semaines après, 50 mille hommes furent en armes. L'Impératrice semble avoir oublié cet important service: elle n'y vient plus que par un reste de pudeur, ou manie de sentiment religieux.

Appris à Presbourg que le régiment des carabiniers du prince Albert de Saxe devoit manœuvrer le lendemain devant l'Impératrice, à Eisenstatt: parti en conséquence pour m'y rendre.

Prince Albert, appelé de *Saxe-Teschen*, marié à l'aînée des archiduchesses, commande en Hongrie, réside à Presbourg, dans le château, et plus souvent à Schlosshoff, château à deux milles de Presbourg, passe l'hiver à Vienne. — Caractère décidé de sa femme: — s'est mariée contre la volonté de l'Impératrice: — est sa fille chérie. On dit son mari un Prince brave

et médiocre. L'Impératrice lui a fait un sort considérable : indépendamment de plusieurs fiefs, elle lui achète tous les ans quelques terres, et elle lui a assigné les revenus de la vacance de l'archevêché de Grane.

Été de Presbourg à Eisenstatt, (dix lieues); d'abord repassé le Danube, ensuite Kitsi, village et château du prince Esterhasi. Grande plaine : beaucoup de terreins en non-valeur ; le pays s'améliore en approchant de Mehlborn. Première station, quatre lieues de Presbourg; devient aussi plus inégal, plus couvert ; il y a beaucoup de côteaux, couverts de bois et de vignobles ; à gauche, le lac de Neumühl, très poissonneux, très-agréable par la fertilité de ses bords, a près de deux milles de long sur quelquefois un mille de large. Jusqu'à Eisenstatt, le pays devient toujours plus agréable et plus peuplé : c'est la meilleure partie de la Hongrie.

Digitized by Google

A une demi-lieue d'Eisenstatt, apperçu dans la plaine un corps de cavalerie en bataille, avec des grouppes de spectateurs : — laissé ma voiture pour m'y rendre; c'étoit le régiment du prince Albert qui passoit en revue devant l'Impératrice. Elle étoit dans un pavillon de bois qu'on avoit élevé exprès; le régiment ne faisoit que commencer à défiler : — défiloit homme par homme ; se reforma ensuite en bataillon, et défila par divisions. Les six escadrons étoient formés en trois de 32 hommes de front, sur trois de hauteur ; escadrons par conséquent très-foibles. Fort beaux en hommes et en chevaux bien tenus; veste en forme de buffle; cuirasses par-devant, harnois comme les nôtres ; buffeterie et giberne blanche, mousquetons en bandouillère ; grand chapeau avec la plume noire et jaune. Officiers de bonne mine. Cavaliers en tout mal à

cheval ; n'étant pas, même au trot, maîtres de leurs chevaux ; manquèrent leurs distances dans tous les mouvemens qu'ils firent ; demi distance entre les escadrons en bataille ; ils doivent manœuvrer demain dans la même plaine, à cinq heures du matin, devant l'Impératrice. Après la revue, cette Princesse retourna à Eisentatt chez la princesse Esterhasi, pour souper et coucher.

Eisenstatt, petite ville royale, où les princes d'Esterhasi ont un château. Ce n'est pas la résidence favorite de ce Prince : elle est à Esterhasi à deux milles d'Edembourg ; — il y est logé et vit en souverain ; — faste extraordinaire de ce Prince : — l'état de nos plus grands seigneurs n'est rien en comparaison ; — Il a un arsenal, une garde de 200 grenadiers, un escadron de houssards, sept ou huit cent mille florins de revenu; il

en aura quinze ou seize, quand ses affaires, dont il s'occupe, seront en ordre. — Son château à Eisenstatt, est grand et beau, quoique dans le goût antique: — il domine la ville qui, située à mi-penchant d'un côteau couvert de vignobles, est elle-même dans une situation charmante. — A un quart de lieue de la ville, est une faisanderie, et un grand parc dépendant du château.

Le 21 juillet.

Rendu à cinq heures du matin dans la plaine où le régiment de carabiniers avoit passé la revue la veille; il y étoit déjà en bataille. L'Impératrice y arriva une heure après, se plaça dans le même pavillon, et les manœuvres ont commencé. — Ont duré deux bonnes heures. — Marche en bataille avec demi-distance entre les escadrons au grand trot, — a été le seul

mouvement bien exécuté. Ensuite marche diagonale, de même au grand trot, pour gagner du terrein à droite. Colonne formée plusieurs fois par le centre et déployée par la droite et par la gauche, par les diagonales. Cette manière de déployer est dans notre ordonnance de cavalerie; leur formation de colonne n'est pas la même: — elle est plus compliquée et moins militaire que la nôtre; — c'est beaucoup dire. Changement de front sur la droite, aussi par diagonales, et par divisions comme chez nous. Mouvemens de charge essayés plusieurs fois, mais sans qu'ils aient jamais fait plus de trente pas au galop. Grands cris dans ce mouvement, beaucoup de lenteur, de répétition dans les mouvemens.

Cavaliers, toujours point maîtres de leurs chevaux; — distances toujours mal observées: il n'y eut pas un déploiement

à distances serrées; pas un mouvement en masse. Nous n'avons pas un régiment de cavalerie qui ne soit aussi bien exercé, et presque tous le sont incomparablement mieux. La dernière manœuvre fut un mouvement de retraite. Troisième rang détaché pour faire feu: les Autrichiens font encore usage du feu dans la cavalerie: méprisable défaite; — ils disent qu'il est nécessaire contre les Turcs. — Prince Albert ne commandoit pas lui-même: c'étoit M. de Kinski, lieutenant-général. Commandemens répétés à chaque escadron. Officiers dans les rangs; plusieurs en serre-file, formant par conséquent un quatrième rang.

Parti tout de suite après la manœuvre pour Edembourg. — A une lieue d'Edembourg, rejoint le grand chemin qui vient de Vienne; de Presbourg jusques-là c'est un chemin de traverse: bon pays; —

Edembourg, jolie petite ville, peuplée, commerçante, capitale du comitat de ce nom.

D'Edembourg à Warndorf, chaussée assez bonne, continuation de belles plaines: en approchant de Warndorf, le pays devient boisé et inégal: à droite, montagnes de Styrie; la frontière n'est qu'à deux lieues. Villages, en général, assez bien bâtis; — maisons toutes blanchies, assez propres en dedans, couvertes de chaume, construites sur le même alignement et des deux côtés; ce qui rend les villages plus ouverts et plus sains. Mélange de Croates, d'Allemands, de Hongrois; presque tout le pays est au prince Esterhasi; et ainsi, sur toute cette route, jusqu'aux frontières de Croatie, paysans, dans presque toutes les possessions de ce Prince sont propriétaires. Sur d'autres terres, comme celle des

Bathyani, ils n'ont rien en propre que leur personne, qui est libre, et qu'ils peuvent porter où ils veulent. Condition des paysans en Hongrie ; matière à approfondir avec des gens instruits.

De Warndorf à Gnutze, pays boisé, grandes forêts à droite ; s'éclaircit et s'améliore avant d'arriver à Gnutze. Gnutze, petite ville bien située ; beaux vignobles à droite, plaine riante et fertile à gauche.

De Gnutze à Steinamanger, quatre lieues ; le plus beau pays de la nature. A droite, vignobles, bouquets de bois, habitations à chaque pas, ruisseaux dans de belles prairies ; à gauche, plaine immense : la vue s'y perd. Magnifique récolte, belle chaussée, point trop large, point alignée.

Couché à Steinamanger : ville assez grande et peuplée, bâtie des ruines de l'ancienne Sabaria colonie romaine ; on

trouve souvent dans les environs des monnoies et autres antiques. Deuxième régiment de carabiniers du général d'Altheim, — y étoit rassemblé et campé depuis trois jours ; — prince Albert y étoit attendu le surlendemain, pour le passer en revue et le voir exercer.

Le 21 juillet.

Été voir le camp du régiment d'Altheim. Il faisoit un temps si affreux, qu'il n'y avoit pas un cavalier dehors.

Continué ma route vers Warasdin. De Steinamanger à Kormund, beau pays, assez bonne culture et très-variée. — Bled de Turquie, est plus beau, je crois, en se rapprochant de son pays originaire. Toujours chaussée, mais déjà gâtée par quelques heures de pluie : elles se sèchent avec la même promptitude, et dix ou douze heures font une différence du tout

au tout, dans les chemins de la Hongrie. Rencontré, en marche, le régiment Darmstadt, dragons; — médiocrement monté; — assez bien en hommes; — marchoit par deux; il faisoit d'ailleurs une pluie si horrible, qu'il ne paroissoit pas à son avantage.

Kromund, bourg au comte Bathyani : il y a un grand château; — n'y réside point. — Passé le Raab. Il m'a rappelé Saint-Gothard (où s'est donné la bataille de ce nom) que je n'avois pas le temps d'aller chercher.

De Kromund à Ofen, pays boisé et montueux. Grandes forêts; de tems en temps quelques éclaircis, dont une partie mal et nouvellement défrichée. Bois point soignés pourrissent, ou tous brûlés sur pied. Et à dix lieues de là, vers la Theisse, les habitans ne se chauffent que de roseaux. — Suite des

vices de l'administration, qui ne s'occupe point du tout de vivifier le commerce de la Hongrie par des chemins et par des canaux.

De Ofen jusqu'à une lieue de Racz-Almas, qui en est à cinq postes, pays toujours très-boisé, cultivé par intervalles ; pouvant l'être par-tout, si les bras ne manquoient pas. Forêts négligées ; sol excellent, susceptible de la plus grande fécondité. Belles prairies, bons pacages, troupeaux nombreux de bœufs et de cochons. Peu de villages, habitations misérables, presque toutes en terre et en bois, couvertes de vieux chaume ; point de cheminées : la fumée se perd dans le toit, ce qui contribue à rendre encore ces habitations désagréables à l'œil. Misère des habitans répond à cet extérieur. — Halte dans une de ces maisons pour réparer un accident

accident arrivé à ma voiture. Grand plaisir goûté pour un ducat. (1)

(1) On se rappelle à quelle occasion il éprouva ce plaisir. Il nous a raconté la scène sentimentale qui se passa dans cette misérable habitation. — Je n'y trouvai (disoit-il), qu'une vieille femme qui me servit avec empressement tout ce qu'elle avoit: c'étoit seulement du pain noir et du lait, mais qui étoit donné de bon cœur. Je lui parlois en allemand; mon accent étranger m'ayant fait reconnoître, je fus étonné d'entendre une voix qui s'écria: — *Ah, Monsieur, vous êtes Français!* — Je me retourne, et j'apperçois un homme couché sur une espèce de grabat: il paroissoit mourant; il étoit lui-même Français, ayant fait toute la guerre dernière. — Causé avec lui des différentes batailles. — Ce vieux soldat sembloit se ranimer en entendant parler sa langue.

Ma voiture étoit prête; je la fais partir devant moi pour faire une partie du chemin à pied. En m'en allant, je laisse sur la table un ducat. Comment vous rendre? dit la bonne femme: nous ne

Nom français généralement aimé dans la Hongrie : le paysan sait fort bien que nous avons été leurs alliés ; nous aiment , je crois aussi , parce qu'ils abhorrent les autrichiens ; — on n'a point d'idée de cette aversion.

---

possédons pas une obole. Gardez le tout, lui dis-je. — Remercîmens et adieux sensibles de ces bonnes gens. Je n'étois pas à vingt pas, que j'entends une voix foible m'appeler, *Monsieur*, *Monsieur ;* — c'étoit ce malheureux soldat sur le seuil de sa porte, pouvant à peine se soutenir : je retourne vers lui. — Ah, Monsieur, me dit-il, ne passez pas le Drave : les pluies doivent le rendre dangereux ; je vous en prie, je vous en prie, promettez-moi de ne pas tenter de passer le *Drave ;* eh ! bien, — je verrai, lui dis-je, pour le contenter. Adieux et bénédictions sans nombre encore de ce brave soldat. Il appréhendoit le danger qui étoit arrivé la *veille* dans ce dangereux passage, et qui auroit pu m'arriver de même.

(*Note de l'Éditeur.*)

Une lieue avant d'arriver à Csakathurn, passé la Meur, rivière qui vient de la Styrie, et se réunit au Drave, avant qu'elle ne se joigne au Danube; mauvais passage dans un bac. Au-delà de la Meur, pays plus ouvert et mieux cultivé; — habitations s'en ressentent. Csakathurn, bourg aux comtes d'Altheim : ils y ont un beau château entouré d'un rempart dégradé avec des bastions. Garde à leur solde dans le château ; cette garde est habillée à la houssarde : les grands seigneurs Hongrois ont ainsi le droit d'avoir des troupes à leur solde. Ces houssards les servent dans leurs maisons, et leur donnent un appareil de grandeur dans leurs terres.

Vu, dans la cour du château, insérés dans la muraille, les débris d'un monument romain élevé à un tribun par sa femme, sous le règne d'Antonin le

Pieux : il étoit de mauvaise exécution. Les Romains avoient des colonies, et on en retrouve des traces dans toute la Hongrie qu'ils appeloient *Pannonie.*

Auberge moins mauvaise que je ne m'y attendois : assez bon lit ; je venois de me coucher : ma pensée étoit à quatre cents lieues de la Hongrie, quand à côté de moi, sur la muraille, j'apperçois qnelques lignes écrites au crayon. J'approche une lumière, je lis ces vers français :

Félicité passée,
Qui ne peut revenir,
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je en te perdant, perdu le souvenir !

Ces vers dans un cabaret au fond de la Hongrie ! Je ne puis dire l'agitation dans laquelle ils me laissèrent. — Un français avoit occupé ce lit, un français voya-

geant comme moi, accablé comme moi de son absence, — amoureux peut-être....... Je questionnai le lendemain l'hôtesse pour savoir s'il y avoit long-temps qu'il n'étoit passé de français. Elle ne satisfit pas ma curiosité. Qui que tu sois, ô mon compatriote, tu as sans doute écrit ces vers pour soulager ton ame, pour transmettre ton émotion : saches qu'un être absent comme toi, sensible comme toi, ayant peut-être laissé dans la même ville que toi l'objet de son affection, t'a lu avec attendrissement !

Le 22 juillet.

Parti pour Warasdin, dont je n'étois qu'à une poste : arrivé au Drave qui est à moitié chemin ; impossibilité de le passer, tant il étoit grossi par les pluies et par la fonte des neiges des

montagnes de Styrie. Ce passage est déja mauvais en tout temps, parce qu'indépendamment d'un premier bras qu'on passe dans un bac, il y en a un second qu'il faut passer à gué. Accident funeste arrivé la veille : Cinq passagers dans une petite voiture du pays, s'opiniatrèrent à vouloir le passer malgré l'avis des bateliers ; la calèche fut emportée par le courant et ils périrent tous cinq. Paysan qui les menoit, et chevaux se sauvèrent, parce que l'avant-train se détacha de la voiture.

Obligé de retourner à Cachsturn et d'y coucher, la poste ne voulant point me donner de chevaux pour aller par la traverse chercher un autre passage à quatre lieues ; j'avois heureusement de passeports du chancelier d'Hongrie. J'en fis usage auprès du commissaire du co

mitat. Il me promit des chevaux d'ordonnance pour le lendemain, dans la supposition que le Drave toujours enflé, ne me permît pas de suivre la route de poste. — Causé long-temps avec ce commissaire qui se disoit gentilhomme Hongrois, qui l'étoit peut-être ; car il y en a une grande quantité et beaucoup dans la misère.

Entré successivement dans les maisons les plus apparentes du bourg. — Bon accueil dans quelques-unes, et alors, mauvais vin dont il falloit boire. — Informations sur le pays : — habitans de toutes les villes et bourgs libres, propriétaires de biens-fonds. — Dans beaucoup de terres de seigneurs, il y a aussi des paysans propriétaires, ou en vertu d'anciennes possessions, ou ayant acheté des fonds des seigneurs, et ne leur payant qu'une modique redevance.

Digitized by Google

Le plus grand nombre de paysans n'a point de propriétés : les terres et les maisons appartiennent au seigneur, et ils font valoir pour lui. Ces derniers sont misérables ; la mauvaise culture des fonds en est la suite ; — Ils ne sont cependant pas serfs, comme je l'ai expliqué.

Confection actuelle d'un arpentage général pour déterminer l'impôt territorial. Les paysans se sont plaints de l'oppression des seigneurs ; — ingénieurs nommés par la cour pour y procéder ; — Opposition des seigneurs : — ont prétendu qu'on alloit sur leurs droits. — Arpenteurs nommés par les comitats, pour travailler au cadastre, en confrontation avec les employés de la cour ; — opération qui ne finira pas de sitôt. — Cour de Vienne a la politique de fomenter les griefs des paysans contre les seigneurs, afin d'abattre peu-à-peu

l'autorité de ces derniers, et rendre le Gouvernement de ce pays semblable à celui des états héréditaires d'Allemagne. — Fait faire, en même temps que le cadastre, un dénombrement des hommes et des bestiaux; — ne parviendra pas à le faire, parce que le pays ne s'y prête qu'à regret et de mauvaise foi.

Bon pays : — Troupes qui y sont en quartier, ont le pain fourni par le pays à deux kreutzer la livre, la ration de fourrage avec l'avoine à sept kreutzer, la viande à cinq kreutzer, ainsi du reste, pour les légumes et le lard. — Troupes autrichiennes qui sont dans cette partie, les mieux nourries de l'Europe. — Dans le centre de la Hongrie, les denrées sont encore à plus vil prix : elles n'ont point de débouchés. Il n'y a point de canaux; il n'y a point de chemins, et quelques jours de pluie

les rendent impraticables; aussi la culture languit. Dans plusieurs cantons, les habitans ne demandent à la terre que ce dont ils ont besoin pour se nourrir ; et , comme ils n'ont que les besoins de la nature, ce nécessaire est très-circonscrit.

Le 23 *juillet.*

Le Drave étant toujours impossible à traverser sur la route de poste, parti avec des chevaux d'ordonnance pour aller chercher un passsage à 4 lieues delà par Fridau en basse Styrie. Cette partie de la basse Styrie est entre le Drave et la Meur. Bon pays , plat , couvert et bien cultivé; bled de turquie en abondance et d'une beauté infinie. Différence prodigieuse entre les villages de la Styrie et ceux de la Hongrie : Les premiers plus beaux , plus riches,

mieux bâtis. — Habitans parlent le venède, qui est une espèce d'esclavon ; — Mis à peu-près comme les Hongrois, grandes tuniques de toiles blanches ou grises, descendant jusqu'au dessous du genou. Coiffure de toile blanche formant capuchon par derrière. Les plus aisés ont des jupons de couleur avec une ceinture étroite brodée : les gens principaux du pays habillés à la française.

Fridau, gros bourg : — Difficulté pour remplacer mes chevaux d'ordonnance ; — Foire, grand concours ; c'étoit d'ailleurs dimanche ; — entré dans l'église : orgues, musique vocale, reliques, ornemens fort riches pour un lieu aussi peu considérable. — Espèce d'hommes fort belle : m'a plus frappé que ces Hongrois et Croates qu'on m'avoit tant vantés. Il est vrai que je ne suis pas

encore entré en pleine Croatie. Préfet de Fridau, — bon homme, — obligeant, vêtu à l'Allemande; — étoit fort affligé de l'édit de conscription qui venoit d'avoir lieu en Styrie, comme dans les autres pays Allemands. La Styrie l'avoit rejeté : — a été forcée de plier ; — désolation qu'il occasionne dans le pays ; — il avoit été affiché la veille.

Passé auprès de Fridau le Drave dans un bac : passage peu commode; nulle préparation pour le rendre meilleur : il ne faudroit pas huit jours de travail pour une trentaine d'ouvriers.

De Fridau à Warasdin, chemin de traverse et fort gâté par les pluies jusqu'à une lieue et demie de la ville qu'on rejoint la chaussée de Csakathurn. Pleine Croatie, après qu'on a passé la rivière; beau pays : pourroit être beaucoup mieux cultivé; villages excessive-

Digitized by Google

ment misérables et mal bâtis : Habitans mal vêtus. Jusqu'ici je ne suis point frappé encore de la beauté de l'espèce d'hommes de ce pays.

Warasdin, petite ville, séjour du *Banus* de Croatie, qui est le maréchal de Nadasty. Vieille fortification en terre, qu'on laisse tomber : point de gardes aux portes. Quelques Croates sur la place, armés et vêtus à-peu-près comme l'infanterie hongroise ; je n'ai pas encore eu le tems de les examiner. — Occupé de me loger pendant deux heures : mauvaises auberges toutes remplies, parce que tout le ban est rassemblé pour l'assiéte des impôts. Obligé de me loger hors de la ville, dans un cabaret détestable, chez un boucher : point de chambre ; établi mon domicile dans le grenier. — J'ai des lettres de recommandation pour le maréchal de Nadasty, chez qui j'irai demain.

Le 24 juillet.

Été chez le maréchal Nadasty : homme d'une soixantaine d'années, — bonne mine; — moustaches, habit à la hongroise; il n'est jamais autrement; — bon accueil. — Invité à dîner chez lui. — Entré dans des détails sur ma marche. — M'a conseillé de la diriger d'Agram vers Petrinia, pour voir la frontière, et de revenir de-là à Carlstadt, d'où je pourrois retourner à Vienne par la Styrie. Détails sur la division militaire et civile de la Croatie, sur la constitution de la milice : — offre de chevaux d'ordonnance, — de lettres de recommandation, d'officiers pour m'accompagner : — accepté son dîné et ses bons offices.

Retourné dîner chez le maréchal; — sa femme ne parlant point français, mais mise à la française, et en charge, comme

les comtesses ridicules de notre théâtre; parlant d'ailleurs de la France, des bons airs, et fort curieuse de savoir si elle ressembloit aux femmes de Paris. — Deux ou trois officiers; — assez bonne chère, quoiqu'à l'allemande. — Changement dans ma marche; — le maréchal de Nadasty ayant paru réfléchir, (je n'ai pu démêler si c'étoit un prétexte) que je ne verrois rien d'intéressant dans cette direction. — Je dépends de lui: j'ai besoin de ses guides, de ses chevaux d'ordonnance, de l'officier qu'il me donnoit pour m'accompagner. Ainsi, je me soumets à sa volonté, et j'irai en droiture à Carlstadt; beaucoup d'honnêtetés, d'ailleurs, de sa part, en prenant congé de lui.

Parti à cinq heures après midi pour Carlstadt. A une lieue de Warasdin, montagnes, forêts, défilé, mais toujours chaussée: rencontré deux voitures pleines

Digitized by Google

de dames de Warasdin, habillées à la française; par-tout nos modes pénètrent: les coiffures d'un pied sont actuellement la fureur en Hongrie et en Croatie; on y a renoncé à Vienne. La maréchale Nadasty, femme de 50 et tant d'années, avoit une coiffure en boudeuse, toute chargée de fleurs d'Italie, avec une robe de taffetas chiné, élégamment garnie de toutes sortes de brimborions, comme un domino de bal. Elle ne manqua pas de me dire qu'elle l'avoit achetée à Vienne, d'une marchande de modes Française.

Le maréchal avoit l'air très-agité, très-tracassé des affaires des États, dans lesquels il y a de grands débats occasionnés par les demandes exorbitantes de la cour de Vienne: quelques mots qui lui échappèrent, montrèrent son mécontentement.

Rencontre assez singulière d'un soi-disant gentilhomme Esclavon, membre de

la

la diète, jeune homme d'assez bonne mine, et qui me mit au fait de toutes les affaires de l'assemblée des États. Il m'offrit de me faire avoir les Remontrances des États à l'Impératrice, en m'insinuant qu'il étoit malheureux et mal-aisé: je l'acceptai; il revint une demi-heure après, et m'en remit une copie : la pièce est en latin, et une discussion assez ferme des griefs du pays, et des services que ces provinces ont rendu à l'Impératrice dans le temps de ses malheurs.

Voyagé toute la nuit; il faisoit clair de lune; peu d'habitations, pays inégal et montueux : beaucoup de friches et de bois. Villages Croates mal bâtis; point de granges; moissons en meules, à portée des maisons. Espèce de bestiaux rabougris faute d'étables; petits chevaux et mauvais. Difficulté pour la langue: les postillons ne parlent ni allemand, ni latin. Za-

gram, capitale de la Croatie, dans une grande plaine, plus riante et mieux cultivée. Écrits de Busching sur le bataillon entretenu par l'Évêque. Passage de la Save, à une demi-lieue de Zagram : bac sur deux bateaux en forme de pirogues, creusés dans un seul arbre. Bateaux sur une partie des rivières de Hongrie et de Croatie, sont de même : on ne peut y entrer et en sortir que par côté; de la Save à Carlstadt, toujours peu d'habitations et mauvaise culture. Arrivé à Carlstadt à une heure après midi, ayant fait depuis Warasdin 18 milles.

Carlstadt, citadelle point importante, comme le dit Busching ; — n'a qu'un mauvais rempart de terre avec un fossé, sans glacès, sans ouvrages extérieurs. A peine entretient-on les portes : garde de Croates à la porte de la citadelle : demande de mon nom, et bientôt après, à

l'auberge où je descendis, visite de l'adjudant, du général Cleefeld, qui commande le généralat, et du major de la place. Honnêtetés de ce général; m'a fait inviter d'aller chez lui. J'allois y aller, ayant des lettres de recommandation pour lui.

Visite au général Cleefeld. — Ma marche arrangée pour le lendemain : — envoya des soldats, en conséquence, sur la frontière; — me donna son adjudant pour m'accompagner. — Major des Croates, M. le chevalier d'Aspremont, Lorrain, ayant son frère colonel au service de France. — Honnêtetés de cet officier. — Grande promenade ensemble : me développa toute la constitution des troupes Croates; je l'écrirai quand j'aurai vu et comparé sur les lieux.

Soupé chez le général Cleefeld : — mœurs allemandes et dans leur simpli-

Digitized by Google

cité. Prière avant et après le repas, et après la prière, révérences et complimens réciproques. Mademoiselle de Cleefeld alla, après le repas, baiser la main de son père et de sa mère, le major d'Aspremont et deux ou trois convives qui étoient-là, baisèrent aussi la main de la mère. — Retiré tout de suite après soupé : on juge bien qu'on ne veille pas dans un pays où les cérémomies antiques subsistent encore. Elles nuisent sans doute à ce que nous appellons *la société*, mais elles ont quelque chose de grave et d'austère qui doit influer sur les mœurs. M. de Montesquieu les regrette, et ce baisement de mains après l'action de graces à Dieu, me rappelle ce que ce grand homme dit dans l'Esprit des Loix; *il paroît sans doute fort indifférent en soi-même, que des enfans aillent tous les matins en se*

levant et le soir en se couchant, recevoir la bénédiction de leur père; mais quand on songe que c'est de l'ensemble de ces saintes coutumes que résulte en partie l'esprit d'ordre, de subordination, de pureté dans les mœurs, qui s'établit dans toutes les familles d'un empire, on doit alors estimer la nation qui seroit assez sage pour maintenir ces rites respectables.

Le 25 *juillet.*

Parti à quatre heures du matin avec le second adjudant du général Cleefeld, capitaine dans un régiment de Croates, et dirigé notre marche vers Sluyn, dernier quartier des troupes sur la frontière de Bosnie. Il y a dix lieues de Carlstadt. A un quart de lieue de Carlstadt, le pays devient de plus en plus montueux: ce ne sont plus que des collines conti-

Digitized by Google

nuelles qui sont les unes sur les autres ; de temps en temps, quelques-unes sont si élevées qu'on peut les regarder comme des montagnes. La méme nature du pays dure jusqu'à Sluyn ; elle continue de même à droite et à gauche dans tout le généralat, et plus loin, dans tout le commencement de la Bosnie.

Ce n'est plus aussi le même genre d'habitations. Tout ce pays appelé *généralat*, est la frontière militaire ; c'est l'emplacement de toutes les familles qui forment les régimens de Croates. Il n'y a pas dans toute cette étendue de pays, vingt villages ou hameaux rassemblés. Les maisons sont éparses, suivant que le terrein a été assigné à chaque famille. Parmi ces habitations, on voit de distance en distance, les maisons occupées par les officiers. Ce sont de petits pavillons bâtis aux frais du gouvernement,

Ils y sont presque tous seuls, et souvent si éloignés les uns des autres, qu'ils peuvent difficilement communiquer. Il y a telle compagnie qui tient jusqu'à cinq ou six lieues de pays. Arrêté à portée d'une de ces maisons d'officiers pour faire rafraichir mes chevaux. Honnêteté de cet officier; c'étoit un lieutenant de Croates, né Croate lui-même: nous invita à entrer et à dîner chez lui. — Est-là tout seul avec sa femme, deux enfans et une servante : l'officier de sa compagnie, le plus près de lui, est à une lieue; et l'hiver, l'abondance des neiges, rend toute communication très-difficile: — a dans son pavillon, trois chambres meublées très-simplement; et c'est, à ce que m'a dit l'adjudant, un des plus aisés. Auprès de son logement, il a un petit jardin et quelques toises de terrein, ensemencées de bled de Turquie ; ce terrein dépend de la maison.

Entré avec cet officier, (qui me parut très-intelligent, et qui, par la mort du capitaine, se trouvoit chargé de la compagnie), dans tous les détails de la constitution : promené avec lui aux environs : entré successivement dans plusieurs maisons; vu l'intérieur des familles, leur manière de vivre, les possessions de chacun, etc. Et de-là les livres de compte de la compagnie, les registres de dénombrement, tous les détails sans nombre auxquels il faut que les officiers veillent. Chaque compagnie forme, en quelque sorte, une colonie dont ils sont les chefs. Celle-ci étoit de près de 4,000 ames, répandue sur cinq ou six lieues : dîné meilleur qu'on ne croiroit devoir le faire dans un pays pareil; — honnêteté, bonhommie. — Repartis après dîné pour continuer notre route; — culture du pays, en général, médiocre; prairies, bled de

Turquie, quelques grains, beaucoup de bois ; il appartient à l'Impératrice, et tous les habitans en peuvent couper ce dont ils ont besoin pour leur usage, toutefois dans les lieux qui leur sont assignés. Habitans du généralat, sont Valaques, Morlaques, Rasciens, Grecs unis et non unis ; — ont tous la même langue, c'est-à-dire, la valaque ou croate, qui est une espèce d'esclavon : elle n'a aucun rapport avec l'allemand, et se parle jusqu'en Bosnie, Servie, Dalmatie, avec quelques légères différences, suivant les pays. Peu de variété dans les habillemens : tous les hommes tenant au militaire, ont tous quelque partie de vieux habillemens de soldats, et les habits qu'ils se font faire, y ont toujours rapport.

Sluyn, hameau de sept ou huit maisons, composé de trois quartiers d'officiers, d'une maison pour la quarantaine,

à cause de la frontière turque, d'une école pour les enfans, d'une église, de la maison du curé, de deux ou trois familles, et d'un vieux château où il y a toujours une garde ; ce village donne son nom à un régiment du généralat.

Avant d'arriver à Sluyn, à cinquante pas du village, cascade superbe, formée par la rivière de Sluyn qui tombe dans la Korana. Le lit de cette dernière est à quarante pieds au-dessous de l'autre; et celle-ci y tombe par un escarpement de rocher, dont le front ayant près de cinquante toises, forme un nombre infini de chutes d'eau: — mis pied à terre pour suivre le cours de la rivière; je ne pouvois m'en arracher, et je me proposai bien d'y revenir le lendemain au point du jour.

Bonne réception du capitaine commandant à Sluyn. Le général Cleefeld

Digitized by Google

avoit eu la bonté de le prévenir de mon arrivée. Rencontré à Sluyn, le général-major Sischovitz, brigadier, commandant deux régimens du généralat : il venoit de visiter ces deux régimens ; il retournoit à Carlstadt. — Honnêtetés de cet officier-général ; — logé dans la même maison que lui, (c'étoit chez le commandant). Soupé aussi avec lui ; avant soupé, promené dans les maisons. Nouveaux détails sur la constitution de la frontière. Il la connoissoit parfaitement, ayant eu long-temps un régiment du généralat. J'en sais maintenant assez pour en développer le plan. J'y joindrai en passant, quelques détails que j'ai appris sur les troupes frontières de l'Esclavonie, du Bannat, de Temeswar, de la Transylvanie et du Tyrol, ce qui forme la totalité des troupes frontières de la Maison d'Autriche.

C'est de toutes ces frontières, que les armées Autrichiennes tiroient autrefois ces troupes irrégulières, si connues sous le nom de Croates, Esclavons, Pandours, etc. Jusqu'à 1746, elles servoient par compagnies franches, par bandes, sans discipline, et presque sans utilité pour les armées dans lesquelles elles étoient employées. En 1746, le prince de Hildburghausen commença à leur donner une forme régulière et à établir la frontière militaire : d'abord, établie dans une partie de la Croatie ; elle l'a été ensuite dans les autres, dans l'Esclavonie, dans la Transylvanie ; elle se forme aujourd'hui dans le Bannat : et elle fait enfin aujourd'hui depuis le *Littoral Autrichien*, sur la mer Adriatique, jusqu'à l'extrémité de la Transylvanie, c'est-à-dire, dans une longueur de près de trois cents lieues, une chaîne de milice territoriale et régulière,

dont l'Autriche a déjà tiré et tirera encore les plus grands secours.

La profondeur de cette frontière, varie suivant les pays : elle est dans le généralat de Carlstadt, de près de neuf lieues; dans d'autres parties, elle est de quinze, de vingt. Tous les terrains de cette étendue sont occupés par des familles militaires, subordonnées uniquement à des commandans et à des jurisdictions militaires. Le gouvernement avoit tous ces terrains en propriété, la plupart faisant partie de ses domaines ou lui ayant été cédés par le Turc ; et dans quelques parties, où il y avoit des possessions seigneuriales enclavées, il a eu soin de les acquérir successivement, afin qu'il n'y eût dans la frontière aucune jurisdiction étrangère et indépendante du militaire.

La totalité de cette frontière forme

15 régimens d'infanterie, et 6 régimens de houssards : savoir, la Croatie, 8 régimens d'infanterie et 18 compagnies de houssards ; l'Esclavonie, trois régimens d'infanterie et un de houssards ; la Transylvanie, 4 régimens d'infanterie, un de dragons et un de houssards ; le Bannat avoit formé deux régimens d'infanterie : mais cet établissement est à sa naissance, et les malheurs de la colonie qui n'a pas prospéré autant qu'on l'avoit espéré, en retardent les progrès.

La constitution de ces régimens étant à-peu-près par-tout la même, je vais détailler celle des régimens croates que j'ai sous mes yeux, La Croatie étoit à cet égard la partie la plus intéressante à connoître, parce qu'elle est le berceau de cette constitution, qu'elle a le plus grand nombre de régimens, la meilleure espèce d'hommes, et que les troupes

croates ont servi, la dernière guerre, aussi bien que les vieilles troupes allemandes les plus disciplinées. Il faut ajouter à leur éloge que les meilleurs officiers de l'armée autrichienne se sont formés chez eux : M. de Laudon, M. de Wied, M. de Cleefeld ont tous servi dans des régimens croates. Employés toujours en avant, leurs officiers avoient journellement occasion de s'agguerrir et de se former. Depuis la paix, on a fait encore des changemens dans leur constitution, tendant à les assimiler de plus en plus aux troupes régulières : on leur a donné le même uniforme, les mêmes réglemens ; on ne les rassemble jamais qu'en bataillons, et ce système paroît être d'en faire entièrement des troupes de ligne.

J'ai déjà dit que la frontière militaire étoit absolument étrangère aux provinces auxquelles elle tient, et indépendante

Digitized by Google

du régime civil auquel ces dernières sont assujéties : le développement que je vais faire de celle de Croatie, en sera un exemple.

Le maréchal Nadasty, *bàn*, c'est-à-dire, vice-roi de Croatie, n'a en cette qualité aucun commandement sur la frontière militaire. Une seule partie de cette frontière, appelée le Bannat de Croatie, lui est confiée, et au titre particulier de commandant du Bannat, il a à ses ordres les régimens qui le composent. Par une suite de cette indépendance, les états de Croatie n'ont rien à voir sur la frontière militaire du royaume. Elle ne contribue en rien aux impositions: elle a ses réglemens, sa police, sa justice absolument séparées, et entre les mains des militaires qui y commandent.

La frontière militaire de Croatie est divisée en trois parties, n'ayant entre-elles

Digitized by Google

elles que des rapports d'uniformité dans leur constitution ; mais étant chacune aux ordres de leur commandant particulier, et correspondant chacnne directement avec le conseil de guerre, sans être soumise à aucun autre département. Ces trois parties sont le généralat de Warasdin, le Bannat de Croatie, et le généralat de Carlstadt.

Le généralat de Warasdin est aux ordres d'un lieutenant-général qui a sa résidence à Bellovar. Il a 2 régimens d'infanterie et 8 compagnies de houssards. Sa frontière étant toute vers l'Esclavonie, il n'a point de service extérieur : c'est d'ailleurs le plus beau pays ; il est moins inégal, plus fertile, et le bon terrein y étant plus considérable, les familles y sont plus aisées et plus heureuses.

Le Bannat de Croatie, aux ordres du maréchal de Nadasty et sous lui un

lieutenant-général, a son chef-lieu à Pétrinia. Il est composé de deux régimens d'infanterie et de 6 compagnies de houssards : une partie de la frontière confine à la Bosnie turque ; il a par-là un terrein de limites ; le pays d'ailleurs y est de même nature que dans le généralat de Carlstadt.

Ce dernier est la partie la plus considérable de la frontière : elle s'étend depuis les possessions autrichiennes sur la mer Adriatique, jusqu'à Carlstadt, et a parconséquent 50 lieues sur 10, 20 et jusqu'à 30 de large. Elle confine dans presque toutes ses limites, à des possessions étrangères, à la Bosnie, et à la Dalmatie. Quatre régimens d'infanterie, et 6 compagnies de houssards composent le généralat. Deux de ces régimens, Lyca et Ottochütz, sont en de-là deux chaînes de montagnes qui partagent le généralat en deux. C'est dans le dis-

trict de ces régimens, qu'est la frontière Vénitienne et la côte de Zengh et de Buccari vers la mer Adriatique. C'est aussi dans ce district qu'habitent les Morlaques et Lycaniens. C'est de-là qu'étoient ces troupes irrégulières connues dans l'avant dernière guerre, sous le nom de *Pandours*, *Talpaches* et autres.

Les deux autres régimens, Sluyn et Oguly, sont en deça des montagnes, et s'étendent jusqu'à Carlstadt. La rivière de Calpa est la limite extérieure de ce généralat, vers le royaume de Croatie, comme la Bosnie, la Dalmatie et le Littoral autrichien sont ses confins vers les autres parties.

Les régimens d'infanterie (et la constitution de toutes les troupes frontières est à-peu-près la même) sont composés de 16 compagnies de 255 têtes cha-

Digitized by Google

cune, y compris 4 officiers, un capitaine, un premier lieutenant, un second lieutenant et un enseigne.

Il y avoit autrefois des grenadiers: on les a supprimés depuis quelques années et au lieu de cela, il y a par compagnie 87 hommes d'artillerie, et 17 chasseurs. Ces chasseurs et soldats d'artillerie ont la même paie et le même uniforme que les fusiliers. Il paroît que l'objet est d'employer ces premiers en supplément au corps de l'artillerie, soit pour la servir, soit pour la garder; on les exerce en conséquence.

Les compagnies de houssards sont de 80 hommes montés, aux ordres de 3 officiers.

Suivant ce plan de constitution, chaque régiment d'infanterie, doit être de 3,825 hommes, y compris les officiers, et non compris les houssards, qui doivent former

480 hommes : par conséquent, le total des troupes de la généralité de Carlstadt, doit être de 15,780 hommes, infanterie et cavalerie, et celui de la totalité des 15 régimens de Croatie, Esclavonie et Transylvanie, 57,319 hommes d'infanterie ; à quoi, ajoutant pour les compagnies de houssards 2,400 hommes, on aura, pour la totalité, 59,719 hommes. Il reste encore à ajouter à cela les régimens du bannat de Temeswar, qu'on tâche de former, et le régiment du Tyrol, qu'on m'a dit être composée de 1000 hommes.

Un colonel, un lieutenant-colonel, et un major commandent chacun de ces régimens : les officiers sont payés toute l'année, mais un tiers de moins que les officiers des régimens allemands. Dès le moment qu'ils sortent de leur district, ils ont la même paie.

A l'égard des soldats, tant qu'ils restent

dans leur district, lors même qu'ils sont de garde sur la frontière, lorsqu'ils se rassemblent dans l'intérieur de la frontière pour être exercés, ils n'ont aucune paie : c'est à eux à s'habiller et à se nourrir. Dès le moment qu'ils sortent du pays, ils sont habillés et entretenus aux dépens de l'Impératrice : ils ont la même nourriture et la même solde que les soldats Allemands.

Le houssard seulement a chez lui un florin par mois, pour petite monture, et les bas-officiers de houssards, trois. La paye des officiers de houssards, soit chez eux, soit hors de chez eux, est la même que celle des officiers d'infanterie : le houssard est tenu d'acheter son cheval et de le nourrir ; s'il est tué, ou s'il le perd à la guerre, on paie 30 florins à la famille pour le remplacer : la consommation énorme qu'ils en firent, engagea, sur la

fin de la guerre dernière, à y avoir égard; et on les remonta aux frais de l'Impératrice : le houssard est encore obligé de fournir la selle et le sabre ; l'Impératrice fournit la chabraque et le reste de l'équipement.

Chaque soldat et le houssard a en dépôt chez lui un uniforme et équipement complet fourni par l'Imperatrice, mais dont, sous les peines les plus graves, il ne peut se servir que quand il sort de la frontière pour aller dans les armées ; cet uniforme pour l'infanterie et les houssards, est absolument le même que celui des autres troupes. L'infanterie est en blanc, avec des paremens de couleur ; elle est en grandes culottes, comme les régimens Hongrois : les houssards sont en vert, avec des couleurs distinctes, comme les autres houssards de l'Empereur : l'infanterie et les houssards sont d'ailleurs armés

Digitized by Google

comme les autres troupes : les fusils, mousquetons, pistolets, sont fournis en tout temps par l'Empereur ; les chasseurs ont des fusils à deux coups ; les soldats artilleurs sont habillés et armés comme les fusiliers.

Indépendamment de cet uniforme, chaque soldat et houssard est tenu d'avoir un uniforme à ses dépens, consistant, pour l'infanterie, en une veste brune ou blanche, avec les paremens, boutons et collet de la couleur du régiment, grandes culottes de grosse étoffe blanche : le houssard de même, sa pelisse de grosse étoffe brune, garnie des couleurs du régiment : cet uniforme, qu'ils achètent et font faire à leurs dépens, est coupé et fait sur des modèles uniformes déposés dans chaque compagnie ; c'est au capitaine à veiller à ce détail : ils portent cet uniforme toutes les fois qu'ils se rassemblent

pour s'exercer, ou qu'ils font le service dans les chefs-lieux de la frontière ; aux gardes des limites, on leur permet d'être vêtus comme ils veulent ; et la plupart, pour ménager leur uniforme, ont des habits de toile ou grosse étoffe, telle qu'ils la portent dans le pays, ou des vieux uniformes de l'Empereur, qui leur appartiennent au bout d'un certain nombre d'années.

Voici maintenant quelle est la constitution intérieure de cette milice, et comment le pays fournit à son soutien : chaque famille de frontière est obligée de fournir un soldat par huit *jocs* de terrein labourable qu'elle possède. On appelle *joc* une mesure de 60 toises de long sur 40 de large ; le possesseur de 16 *jocs* doit fournir un houssard : au moyen de l'inégalité des possessions, telle maison qui a 12 *jocs*, fournit un soldat, et contribue,

Digitized by Google

à proportion des quatre *jocs* restant, à l'entretien du soldat de la maison voisine qui n'en a que quatre, les terreins restant à demeure à la même maison : de sorte que, si dans une maison, il n'y a pas d'hommes en état de servir, le terrein n'en est pas moins à la veuve, aux femmes ou aux enfans qui la composent, à la charge à ces derniers de contribuer à l'entretien du soldat que la maison la plus voisine et la plus nombreuse fournit à leur place : les officiers veillent à ce détail intérieur.

Pour être ce qu'on appelle un homme *enrôlé*, c'est-à-dire, faire partie des soldats effectifs du régiment, il faut avoir 18 ans accomplis : dès le moment qu'un homme est enrôlé, il l'est pour sa vie ; à l'âge de 50 ou 60 ans, ou plutôt, s'il a quelqu'infirmité ou blessure qui l'empêche de servir, il est déclaré invalide,

Digitized by Google

et il n'est plus tenu à aucun service, que dans le cas d'invasion du Turc, où, alors, tout ce qui a souffle de vie, doit se traîner pour la défense du pays. Si ses infirmités où son âge lui laissent encore quelques forces, il est déclaré demi-invalide, et alors il doit encore faire le service sur la frontière ; mais il n'est pas obligé de sortir du pays. Le demi-invalide doit aussi des corvées pour les chemins, pour les officiers, au lieu que l'invalide n'en doit aucune : c'est l'officier qui décide dans quelle classe d'invalide ces hommes doivent être placés.

Tous les enfans mâles, dès l'âge d'un an jusqu'à celui de 15, sont dénombrés et composent ce qu'on appelle *Nachwachs*, pépinière : à l'âge de 15 ans, on les appelle *surnuméraires*. Ils sont dès-lors déclarés en état de porter les armes, propres à être enrôlés, commandés pour

le service des frontières, pour les corvées : Ainsi dans la tabelle de dénombrement de chaque famille, on stipule dans la case des mâles, les distinctions suivantes : *Enrolés*, *surnuméraires*, *nachwachs*, *invalides*, *demi-invalides*...

Chaque régiment à son district assigné, lequel renferme un certain nombre de maisons. C'est dans cette quantité de familles qu'il faut que chaque compagnie se complette ; mais par l'inégalité de la population, par celle de la culture, par celle de l'espèce de terrein, par les malheurs, par les émigrations et les pertes que le pays a essuyés, la même quantité de maisons, ne rend pas la même quantité d'hommes. Ainsi telle compagnie a dans son dénombrement 4000 têtes de tout âge et de tout sexe; telle autre n'en a que 2,500; telle autre ne peut pas se completter, quoiqu'ayant

des surnuméraires, parce qu'elle n'est pas assez riche en terrein pour avoir son nombre de soldats enrôlés; telle autre enfin, ne peut pas se completter, parce que l'espèce d'hommes propres à être soldats enrôlés, lui manque, et qu'elle a beaucoup d'invalides et de demi-invalides ou d'enfans. Il est impossible de procéder à des égalisations continuelles, et il faut laisser aller le cours des événemens. En général, il est constant que les régimens sont trop forts, relativement à la petite quantité de terreins labourables; que, par cette raison, ils ne sont pas complets, et qu'il en manque près de six ou sept cents par régiment.

Le général major qui est à Sluyn, me disoit que le régiment de ce nom alloit à 37,000 têtes, et celui d'Ottochütz à 38,000. Cela seroit pour la totalité de la généralité environ 150,000 ames

répandues sur 70 lieues de frontière. Je crois ces dénombremens mêmes exagérés: et ce qui me le fait croire, c'est que j'ai vu des tabelles particulières de compagnie qui paroissent les contredire; c'est que le pays étoit à la paix presque dépeuplé; c'est que, dès la seconde campagne, il avoit fallu réunir les deux premiers tiers, (j'expliquerai tout-à-l'heure ce que c'est que ces tiers :) et enfin le 3e. et le 4e. ; c'est qu'alors il n'y restoit plus dans le pays que les invalides, demi-invalides et les enfans; c'est qu'il paroit presque impossible que le pays se soit aussi promptement remis; c'est qu'enfin, quelque foible que soit cette population par rapport à l'étendue de la frontière, il me paroit difficile que des habitations aussi éparses, aussi éloignées l'une de l'autre, puissent y atteindre. J'ai déjà vu que dans le

généralat, il n'y avoit pas vingt hameaux; à plus forte raison, n'y a-t-il pas ce qu'on appelle dans les autres pays des villages : Il est vrai que les femmes y sont fécondes, qu'il n'y a pas une de ces chétives maisons qui ne renferme 10 ou 12 têtes, et les officiers prétendent qu'il y en a 14,000 dans le généralat.

Suivant le plan de la constitution, en temps de guerre, la totalité des régimens ne doit jamais entrer en campagne : Il n'en doit marcher qu'environ un tiers, formant un bataillon de 4 compagnies, de la même force que ceux des régimens allemands; ce premier tiers doit être relevé à la fin de la campagne par le second, et ensuite le second par le troisième. Cet ordre n'a pas pu être observé la guerre dernière, et il ne le sera pas davantage la prochaine.

Digitized by Google

Les régimens n'étant pas complets, on est obligé, dés la première année, d'entamer le second tiers pour completter le premier; viennent les pertes de la guerre, le surcroit de misère, la dépopulation, les émigrations qu'elle occasionne dans les familles. Non-seulement on ne renvoie pas le premier tiers; mais au bout de quelques années tout est dehors, et il ne reste sur la frontière que les invalides et les *nachwachs.* Quant aux officiers, il y en a toujours suffisamment : quelques-uns préfèrent de servir toute la guerre, par espoir d'avancement et par l'attrait des appointemens qu'ils touchent alors sur le même pied que les autres troupes ; d'autres préfèrent le service de la frontière, parce qu'ils sont ou âgés ou infirmes, ou sans ambition : le colonel du régiment arrange cela à son grè, trois

drapeaux,

drapeaux, ainsi que dans les autres régimens, sont attachés au bataillon qui est en campagne.

Indépendamment de ce bataillon de campagne, que chaque régiment fournit à la guerre, (et qui sera de la même force que ceux des autres régimens) l'Empereur fera apparemment usage de ce grand nombre de soldats d'artillerie qu'il fait former dans chaque compagnie, pour renforcer les régimens d'artillerie qui sont sur pied, en outre qu'une partie de ces soldats serviront pour l'artillerie de régiment qui sera attaché aux bataillons de croates, dans la même proportion qu'aux autres bataillons de campagne.

On croit aussi qu'il formera un corps des 18 chasseurs qui sont attachés à chaque compagnie.

Il y avoit, la guerre dernière, des gre-

nadiers dans chaque régiment. Je crois avoir dit qu'on les a réformés pour les remplacer par ces soldats d'artillerie et par ces chasseurs.

Les houssards, quand ils vont en campagne, sont de même formés par escadrons, et assimilés à ceux des autres régimens de houssards : un des officiers supérieurs les commande, et un de même commande l'infanterie.

Tous les dimanches et fêtes, excepté dans la rigueur de l'hiver, les officiers rassemblent leurs compagnies pour les exercer. On s'attache particulièrement à les bien faire tirer; et il y a auprès du quartier de chaque capitaine, deux buts en mâçonnerie élevés exprès.

Indépendamment de ces exercices intérieurs dans chaque compagnie, les régimens se rassemblent deux fois par an, au mois de mai et au mois de septembre.

Digitized by Google

Chacune de ces assemblées dure trois semaines ; et les commandans des régimens ont attention que la totalité de leur régiment s'y rende successivement : ainsi, par exemple, les soldats d'artillerie sont chargés de tout le service des limites et des quartiers, pendant que les fusiliers exercent ; et ceux-ci le font à leur tour, pendant que l'artillerie est exercée.

Les régimens se barraquent en forme de camp, à ces rassemblemens : chaque soldat s'y rend avec son habillement, et pourvoit lui-même à sa subsistance ; il n'a point de solde, même pendant ces camps.

L'artillerie a dans ces campemens, des canons et obusiers de campagne, de différens calibres, avec lesquels elle exerce à feu et au but. Dans le commencement, on a envoyé des officiers et des bas-officiers d'artillerie pour les dresser : main-

tenant elle est formée ; et elle a presque d'aussi bons canonniers que dans les régimens d'artillerie.

Les officiers généraux commandants de chaque district, veillent à ces exercices, ainsi qu'à tout ce qui concerne la discipline des régimens, sous le commandement du général de la généralité.

Les officiers des Croates sont en plus grande partie étrangers, et de même dans les troupes frontières des autres provinces. Il y en a de tous les pays : beaucoup d'Allemands, de Hollandais et d'Italiens ; quelques-uns sont Français. Dans le commencement de l'établissement, et même la dernière guerre, c'étoit le refuge de beaucoup de sujets médiocres. On dit même que l'Impératrice, par pitié, y envoyoit des officiers renvoyés des autres corps. Depuis la distinction que ces troupes se sont acquise, depuis les offi-

Digitized by Google

ciers du premier mérite qui ont cherché à y entrer, pour avoir des occasions plus fréquentes d'agir, depuis le systéme qu'on a de les assimiler absolument aux troupes réglées, on y a apporté plus d'attention; et je puis dire que tout ce que j'ai vu jusqu'à présent des officiers de ces corps, m'a paru aussi bien que ceux des autres régimens. — Second major du régiment de Slüyn a été adjudant du général Laudoun toute la guerre; — honnêtetés de cet officier: — conversation très-instructive.

Depuis une douzaine d'années, il y a un assez grand nombre d'officiers nationaux dans les régimens de Croates; et il ne pourra que s'augmenter dans la suite, l'Impératrice ayant établi dans toute la frontière des écoles où on enseigne les enfans à lire et à écrire, à parler Allemand. Ces enfans formeront une pépi-

nière de bas-officiers, et par suite, d'officiers, l'ancienneté pouvant conduire un simple soldat à la place d'enseigne, et de-là plus loin : mais jusqu'à présent, les Croates eux-mêmes ont préféré d'avoir des étrangers pour officiers ; ils y ont plus de confiance, et ils en attendent plus d'impartialité et de justice : on m'a dit que, dans les régimens du Bannat et dans ceux de l'Esclavonie, il y avoit beaucoup plus d'officiers nationaux.

Au reste, on ne peut se faire d'idée de la vie que mènent ces officiers : la plupart isolés dans de petites maisons que leur a fait bâtir le gouvernement, sans aucune espèce de société, ne pouvant, pendant six mois de l'année, communiquer entr'eux, à cause de la difficulté des chemins, de la distance où ils sont les uns des autres, des neiges qui tombent de bonne heure et qui découvrent

la terre fort tard, obligés d'envoyer chercher leurs vivres fort loin. Je ne connois point de condition plus triste à laquelle la misère puisse condamner un être pensant; et la plupart ont la perspective d'y passer leur vie, l'avancement étant très-lent et l'emploi de capitaine ne conduisant pas à une situation meilleure. Le désespoir de la plupart de ces officiers est la vénalité des emplois; car tout se vend dans ces régimens Croates, comme dans les régimens de troupes réglées. Cela leur amène tous les jours des sujets inconnus, et qui viennent leur enlever le fruit de leur pénible et triste vie. On y achète surtout avec empressement les emplois supérieurs, parce qu'ils servent de débouché, et qu'à la guerre, les troupes Croates ont fait la fortune de la plupart des officiers qui les ont commandées.

Digitized by Google

Il n'y a point d'officiers plus occupés que ceux de cette frontière ; les compagnies forment autant de petites colonies, dont le quartier de l'état-major est la métropole : il faut qu'ils entrent d'abord dans tous les détails militaires relatifs aux autres troupes, et ensuite dans tous ceux de la population, de l'économie intérieure de chaque famille, des moyens par lesquels chacune d'elles peut fournir et entretenir son soldat. Ils tiennent des registres où sont inscrits, non-seulement tous les individus d'une même maison, mais encore les bestiaux de toute espèce, le produit de l'année : c'est à eux à déterminer les maisons qui doivent fournir un soldat, à faire aider par celles qui ont plus de terrain, celles qui en ont moins, à tenir la main à ce que les habillemens que les soldats doivent se fournir à leurs dépens, et celui qu'ils reçoi-

vent de l'Impératrice, soient en bon état. Chaque capitaine est de plus chargé de terminer les différends et procès qui s'élèvent entre les familles : si elles ne sont pas contentes de son jugement, elles en appellent à l'état-major du régiment, qui juge en dernier ressort; près de lui, sont deux auditeurs, l'un pour le civil, l'autre pour le militaire; ces auditeurs font rapport au tribunal, composé des officiers de l'état-major et présidé par le colonel. Il juge pour le civil suivant les loix du pays, mais sans longueurs, sans frais, sans écritures.

Au moyen du service militaire, auquel sont tenus les habitans de ces frontières militaires, ils sont exempts de toute espèce d'impositions : mais ce service en est déjà une, au-dessus de leurs facultés; et je ne conçois pas comment ils peuvent y atteindre. Rien n'est si misérable

que leurs demeures : ce sont de mauvaises cabanes de bois, ouvertes de tous côtés aux injures de l'air, dans lesquelles il n'y a ni lit, ni meubles, ni ustenciles, où ils sont entassés les uns sur les autres. Au milieu de la cabane on fait un feu, dans les cendres duquel on fait cuire un pain de millet et d'avoine, mal moulu, point levé, point pétri. Les plus aisés font leurs repas de ce pain découpé dans du lait; jamais de vin, jamais de viande; le plus grand nombre n'a pas même de ce mauvais pain toute l'année, et vit de racines et d'herbes. La culture du pays se ressént de la misère des habitans : quelques prairies, du bled de Turquie, de l'orge, de l'avoine, voilà ses productions. Ils ont quelques bestiaux, mais ces malheureux sont obligés de les vendre pour subvenir à l'achat de quelque peu de millet et à l'entretien de

leur soldat. Les femmes filent la laine de leurs moutons : c'est avec cela qu'ils font ces mauvaises étoffes de drap brun ou blanc qui sert à leur uniforme. Ce qui m'étonne, c'est que cette mauvaise nourriture, cette disette habituelle n'ait pas détérioré l'espèce : elle est généralement élevée, forte et belle. Qu'on croie après cela, les gens qui assurent que la mauvaise nourriture d'une partie de nos paysans, influe sur le rabougrissement et la foiblesse de leur stature ! Il n'y en a certainement pas dans toute la France d'aussi mal nourris que les paysans Croates. On dit que dans le généralat de Warasdin où ils ont plus de terrain, ils sont moins misérables : ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils ne sont pas infiniment mieux dans toute la partie de la Croatie que j'ai traversée, et qu'ils y ont cependant des terrains passable-

ment cultivés, ou susceptibles de l'être.

Ce qui distingue enfin particulièrement tous les habitans de cette frontière, c'est leur air de guerre, la moustache qu'ils portent, quelque partie d'habillemens militaires qu'ils ont toujours, soit d'eux, soit de la famille, presque toujours des armes, soit fusils, sabres ou pistolets : à chaque pas on s'apperçoit qu'on est dans une colonie de soldats. Les soldats effectifs, c'est-à-dire, les enrôlés, se connoissent facilement, parce qu'ils sont toujours en papillotes et en tresses. Avec ce port d'armes, généralement permis, et cette misère affreuse, il n'y a cependant dans le pays aucun désordre : la sûreté et la promptitude de la justice militaire contiennent tout dans la meilleure règle. Le Croate si farouche, si fort, né au milieu des armes, si fait pour elles, est d'ailleurs honnête, hos-

pitalier jusqu'au respect pour les étrangers.

Une grande partie de la nation est composée de Grecs unis ou non unis : cette secte a la croyance la plus aveugle dans ses prêtres : elle la pousseroit jusqu'au fanatisme. Tous en général, et sur-tout les catholiques, sont portés à la superstition, à la vengeance, à l'ivrognerie, quand ils peuvent se satisfaire; vindicatifs et hospitaliers; tels sont tous les peuples que la civilisation n'a pas encore éloignés des principes naturels. Les moralistes ne savent trop comment accorder ce contraste de bonté et de méchanceté, qui éclate si sensiblement dans l'homme de la nature. Ils se combattent pour décider si l'homme est bon ou méchant. Je crois que la question peut se résoudre ainsi : la nature a fait l'homme bon dans son état de repos,

et méchant quand ses passions l'agitent.

Un trait que le Croate de ces frontières a encore de commun avec les habitans de tous les pays misérables, c'est qu'il est attaché à sa chétive cabane, à son pays; c'est qu'il y revient de par-tout. Jamais les soldats Croates ne désertent; et si cela leur arrive, c'est toujours pour rejoindre leur famille.

Telle est, en esquisse, le tableau de cette milice des frontières de Croatie. La constitution est à peu-près la même sur les autres frontières, excepté que, dans le généralat de Warasdin, dans l'Esclavonie et dans la Transylvanie, les habitations sont rassemblées en villages, et généralement plus riches en terrains et en meilleurs terrains. Il n'est pas douteux que cette institution ne soit de la plus grande ressource pour la maison d'Autriche, d'abord pour la garde de

Google

cette longue étendue de frontières qui consommeroit et ruineroit un très-grand nombre de troupes réglés, et ensuite, par la quantité de troupes réglées elles-mêmes, que cette milice frontière est en état de fournir dans ses armées.

Mais cette constitution ne peut être imitée par aucun autre gouvernement; elle exige un peuple fait exprès, un peuple sans commerce, sans industrie, sans lumières : elle exige des terreins immenses appartenans en propre au gouvernement. On a essayé d'en former à peu-près de même une en Suède; et elle est bien loin d'avoir également réussi.

Le 27 juillet.

Monté à cheval au point du jour, pour aller sur la frontière de Bosnie, jusques aux postes des Croates; — es-

corte de houssards : — je ne pus me défendre de l'accepter ; — adjudant du général et deux autres officiers Croates m'accompagnèrent. Il y avoit trois lieues pour arriver jusques sur la frontière. Pays comme celui que j'avois vu la veille : toute la frontière de la Bosnie, n'est pas meilleure ; l'intérieur devient plus plat et plus fertile ; est habité par des Valaques, parlant la même langue que les Croates : fort peu de Turcs naturels ; pas un quart dans la proportion des autres habitans du pays : quelques Janissaires dans les principales villes. — Bacha commandant, réside à Dravenick, qui est à plusieurs journées de la frontière.

Bosniens, moins misérables que les Croates : — ne sont assujétis à aucune espèce de service militaire. — Payent la capitation du ducat par tête : *bark-*

chif ;

chif; — seroient moins malheureux que les sujets de l'Empereur, s'ils n'étoient exposés aux caprices, aux vexations, à la justice, ou pour mieux dire, à l'injustice arbitraire des officiers Turcs: le moindre Janissaire se croit en droit de traiter avec insolence, un naturel du pays, de l'insulter dans sa personne, dans sa femme, dans ses enfans; avec cela, les Croates pressés par la misère et la faim, passoient en foule en Bosnie, à la fin de la dernière guerre: — familles entières s'y réfugioient; de même en Dalmatie, chez les Vénitiens; quelques-unes sont revenues à la paix.

Régimens de la frontière de Croatie, fournissent une chaîne de postes: — prétexte de la peste les avoit fait excessivement redoubler. Le général Back, commandant dans le généralat de Carlstadt, avoit porté la garde journalière

entre cinq et six mille hommes; ruine affreuse pour le pays! Le général Cleefeld qui le remplace, a obtenu de la Cour d'en diminuer de beaucoup le nombre; ces gardes sont baraqués, se relèvent tous les huit jours, sont commandés par des officiers: sont obligés d'user de la même vigilance qu'à la guerre; sont souvent insultés par des bandits ou autres gens sans aveu, de la frontière turque, par des Turcs eux-mêmes, qui, étant ivres, tiennent à honneur de venir tirer des coups de fusils sur les postes des Croates.

Le Bacha désavoue ces coureurs: — Croates rendent quelquefois des hostilités sur la frontière turque; et la Cour de Vienne les désavoue à son tour. Politique du gouvernement Autrichien, entretient ces idées de peste, ces petites incursions, cet état d'armement continuel

Digitized by Google

sur toutes les frontières avec la Turquie, afin de séparer entièrement ses peuples des peuples sous la domination turque, afin de fomenter entr'eux l'esprit de haîne et d'antipathie, afin d'empêcher les émigrations qui, jusqu'à présent, ont toujours été à son désavantage. Il s'ensuit que sur toutes ces frontières, il n'y a ni commerce, ni agriculture, ni émulation.

Turcs, de leur côté, n'ont aucune garde, aucune précaution, et demandent sans cesse aux postes Autrichiens à quoi bon cet état de guerre quand on est en pleine paix, ces terreurs de peste, quand ils sont aussi sains qu'eux : il est à remarquer que ces gardes, ces précautions contre la peste, n'existent que depuis sept ou huit ans: signification faite depuis peu aux Turcs, que le premier qui entreroit sur les limites autrichiennes, seroit fusillé.

Google

Grandes baraques de bois, de distance en distance, sur les hauteurs de la frontière. Elles sont destinées, en cas d'invasion ou d'incursion de la part des Turcs, à rallier les habitans du pays, et à leur servir de point de rassemblement ; — sont enceintes d'une palissade ; — ont deux étages avec galerie de bois ; — les murs sont crénelés ; — il y a des embrasures à la galerie, et en temps de guerre, on place du canon.

Poste d'un capitaine sur la limite, venoit d'être renforcé de cent hommes, à cause que c'étoit jour de marché et qu'il y avoit eu quelques coups de fusils deux jours avant. La mort d'un turc tué sur la limite, (les turcs disent en dehors, les croates disent en dedans) avoit donné lieu à cette représaille : Précautions du capitaine en conséquence : avant-postes, patrouilles, comme à la

guerre ; il fit fouiller tous les buissons qui étoient à 200 pas en avant du poste, avant de laisser avancer jusqu'aux premières sentinelles.

Marchés entre les habitans des deux frontières. Il y en a ainsi deux fois par semaine, deux dans les limites de chaque régiment. Palissade entre les deux nations, ne se touchent point : les effets s'échangent au moyen de grandes machines de bois avec lesquelles on les fait passer ; monnoie impériale a cours chez les Bosniens : commerce ne consiste qu'en millet et bestiaux ; quelquefois, mais rarement, de la laine et du coton : douanier établi là ; car en Autriche, comme en France, il y en a par-tout : il coûte plus qu'il ne retire; Turcs arrivant au marché, sont armés jusqu'aux dents. Valaques, Bosniens, véritables Turcs ; différence dans leur

Digitized by Google

habillement. Paysans croates arrivent aussi de leur côté armés : les premiers qui parurent, hésitèrent long-temps; promesse que tout seroit tranquille, que le mort seroit oublié.

Conversation à la barrière avec deux ou trois turcs qui avoient un peu moins mauvaise mine que les autres; on leur dit que j'étois français, — se le redirent les uns aux autres, — se rassemblèrent, — grands signes d'amitié. Ils n'en font jamais aux impériaux qu'ils haïssent, et dont, dans les circonstances présentes, ils se méfient beaucoup —. Nous dirent que les Russes avoient été battus et forcés de repasser le Danube; — miracle si cela se trouve vrai: car ordinairement ils ne savent rien de ce qui se passe entre les armées; on leur dit qu'ils ont été vainqueurs; le Bacha fait tirer le canon : leur orgueil les empêche d'en

Digitized by Google

douter, et leur indolence de s'en éclaircir. Ce n'est qu'au retour des fuyards qui quittent l'armée sans permission, qu'ils savent confusément les évènemens. — Bosnie seroit envahie dans deux fois 24 heures par les troupes croates seulement.

Bosnie me rappelle une anecdote bien certaine: c'est que M. le prince de Kaunitz n'étoit pas de l'avis de la cour de Vienne sur le partage de la Pologne : il proposoit un autre plan ; et il avoit sur cela des négociations entamées à Constantinople. Il soutenoit ouvertement la Turquie et les confédérés : se hasardoit à soutenir une guerre contre le roi de Prusse, et obtenoit du grand seigneur la cession de la Bosnie et de la Dalmatie turque; la France auroit pu faire passer cet avis si elle s'étoit montrée, si elle n'avoit pas mis d'irrésolution

Digitized by Google

dans quelques ouvertures que fit M. de Kaunitz : au moyen de cela, terreur des armes prussiennes prévalut; — opinions de M. Lascy et de l'Empereur qui vouloient le partage de la Pologne, s'y joignirent, et le démembrement fut convenu. Conscience religieuse de l'Impératrice lutta quelque temps contre ce partage, comme une usurpation du bien d'autrui : — résista de même à se déclarer contre les Turcs dans le moment de leur malheur; se rappela que la Porte, fidèle à son traité avec elle, a résisté, toute la guerre, aux instigations du roi de Prusse qui voulut l'engager à profiter de la circonstance pour attaquer la Hongrie. — Qui dit *conscience religieuse*, dit *faiblesse*; — l'Empereur lui fera déclarer la guerre aux Turcs, ou, ce qui revient au même, soutenir le partage à main armée, quand il le voudra : si

Digitized by Google

cette conscience étoit morale, elle seroit une vertu, et on en pourroit attendre plus de fermeté.

Revenu dîner à Sluyn : après dîné surprise agréable que l'honnêteté du commandant m'avoit ménagé, deux ou 300 soldats Croates rassemblés ; (c'étoit les deux compagnies les plus voisines) tous dans leur uniforme et en parade. Plusieurs mouvemens d'exercice et d'évolution de fort bonne grace. Tous fort bien sous les armes, fort beaux, et particulièrement l'air de guerre plus qu'aucune troupe du monde.

Autre spectacle intéressant : école des enfans ; il y en a trois dans chaque régiment. Ils étoient 200 et tant dans celle-là : apprenant, comme je l'ai dit, à lire, à écrire et à parler Allemand. Maison d'école bâtie par l'Impératrice ; maître payé de même par l'Impératrice, 20 flo-

rins par mois. Après la classe, assemblée de ces enfans, exercice avec des fusils de bois, commandé par l'un d'entr'eux. L'institution de ces écoles est toute nouvelle : — enfans de tous les paysans y sont admis, sans être forcés d'y aller ; on les y engage, en leur faisant entendre que cela conduira leurs enfans à devenir bas officiers et officiers.

Rentré chez moi, sous prétexte de me reposer. Quelqu'honnêtes que fussent les officiers des Croates, j'étois bien aise d'être seul : je voulois m'échapper pour aller jouir de la vue de la cascade. — Sorti par un chemin détourné ; — été m'asseoir sur un quartier de rocher, en face de la chute d'eau. Il étoit sept heures du soir : il avoit plu presque tout le jour ; la soirée n'en étoit que plus belle; le soleil se couchoit dans toute sa pompe; immédiatement au-dessus de la cascade,

s'élevoit l'arc-en-ciel le plus beau, le plus régulièrement formé. C'est par un canal fort large, fort paisible, et dont le fond est un gravier argenté, qu'arrive la Sluyn : cent pas avant d'arriver au haut du rocher, par dessus lequel elle se précipite dans la Corona, elle est semée d'une vingtaine de petites îles de sable et de gravier, sur chacune desquelles les habitans de Sluyn et des environs, ont bâti un petit moulin en bois, composé de quelques planches et d'une seule vanne : ces moulins très-étroits ; — il n'y peut entrer que deux ou trois personnes : — ressemblent à ces demeures qu'on dit que les Castors bâtissent dans les eaux. Après que la Sluyn a mis en mouvement tous ces moulins, elle se précipite en vingt cascades différentes, qui, dans leur chûte, en forment une infinité d'autres, et sont reçues par la

Digitized by Google

Corona dont le lit est à 40 pieds au-dessous, et qui roule dans les rochers avec beaucoup d'écume et de fracas. — Grottes souterraines : — ont plus d'une demi-lieue; je n'ai pu pénétrer fort avant faute de flambeaux. Beaucoup de stalactites blancs et gris, mais sans accident heureux dans leur configuration : passé deux heures délicieuses auprès de la cascade. Mon imagination la transportoit dans les jardins de Versailles : elle se plaisoit à en écraser la petitesse des merveilles de l'art, l'orgueil du despote qui avoit cru enfanter des prodiges. — De temps en temps, un vent frais portoit sur le rocher où j'étois assis, cette poussière d'eau que formoient les chûtes de la cascade. Quelquefois je voyois, à travers ces belles nappes de cristal, des truites s'élancer, et remonter d'une rivière à l'autre. A deux cents pas de moi, des

enfans s'amusoient à en pêcher : *Rois de la terre*, me disois-je, *on n'a pas ce plaisir dans vos bassins de marbre.* Que n'ai-je ici le crayon de Vernet ! Et puis, je me laissois aller à cette douce rêverie physique et morale, qu'occasionne le murmure des eaux. Ma pensée étoit entraînée : elle voloit dans un pays cher à mon cœur. Je voyois les lieux, les objets, les images, se peindre devant moi. Magie de l'imagination, optique merveilleuse, présent cher et funeste, tourment et bonheur de l'homme ! Que je plains l'être que la nature n'en a pas abondamment doué : il ne vit ni dans le passé ni dans l'avenir ; l'espérance et le souvenir n'existent pas pour lui !.....

Le 28 juillet.

Parti au point du jour pour retourner à Carlstadt. — Adjudant du général Clee-

feldt, homme très au fait du pays, servant dans les Croates depuis 30 ans. — Bonne conversation. — Plus d'esprit que son enveloppe grossière n'en annonçoit le premier jour : — il s'étoit mis à son aise; il raisonnoit fort bien sur les dispositions du gouvernement Autrichien, sur la politique de la Cour, qui sappoit peu-à peu tous les privilèges des peuples : il me citoit les débats actuels des États de Croatie : ces derniers, disoit-il, n'ont pas senti le but de cet établissement de milice de frontière, qui est toute indépendante d'eux, qui forme une colonie militaire hors de la Nation, qui empêche, par conséquent, cette Nation d'être frontière elle-même, et de se faire respecter du Gouvernement, en lui faisant sentir qu'elle a des voisins. J'étois content de voir quelques germes de philosophie dans l'ame d'un Croate; je me plaisois à l'é-

Digitized by Google

chauffer : ce n'est que par le frottement que les idées s'éveillent. Il y a peut-être parmi ces Croates, des Newton, des Montesquieu, qui mourront sans se connoître, parce qu'une éducation, une circonstance, un hasard, ne les auront pas développés.

Dîné à moitié chemin, chez un capitaine : il nous attendoit ; il étoit marié : il avoit rassemblé trois ou quatre officiers du voisinage ; dîner immense ; poisson délicieux. Un de ces officiers avoit une petite femme Italienne assez jolie.

Arrivé à Carlstadt ; — visite de remercîment au général Cleefeld : — instances pour m'empêcher de partir le lendemain ; — promis de dîner chez lui.

Le 29 *juillet.*

Dîné chez le général Cleefeldt : — pris congé après dîné. — Excessives politesses

de M. le comte d'Aspremont : — voulut me voir monter en voiture. — Officiers me suivirent aussi chez moi : — me dirent *que j'étois le premier étranger qui avoit été tenté de venir jusqu'à leur frontière.* « S'ils savent comme vous les » recevez, leur dis-je, vous courrez risque » que je ne sois pas le dernier ». — Repris la route de Warasdin ; passage du Save : il étoit très-enflé par les pluies, mais le temps me pressoit; couru toute la nuit.

Le 30 *juillet.*

Arrivé à Warasdin ; je ne fis que changer de chevaux —. Pris le chemin de la Styrie, afin de voir un pays nouveau. A une poste de Warasdin, on entre déjà dans la Basse-Styrie. Passage du Drave. Beau pays, bien cultivé. Contraste frappant des villages de Styrie

avec

avec ceux de Croatie : on retrouve dans ces premiers, de bonnes maisons, des vergers, des jardins, des paysans bien vêtus, et tous à l'allemande : langue latine très-répandue ; le bas peuple y parle un allemand très-corrompu. Avant d'arriver à Marbourg, chaussée de Vienne à Fiume, faite par l'Empereur Charles VI, dans le but d'ouvrir un commerce avec le Littoral autrichien : cette chaussée passe par la Carniole, et continue jusqu'à Fiume, d'où un embranchement vers Trieste.

Cela me ramène à parler d'une chose dont j'ai oublié de faire mention : c'est le projet de communication avec ce Littoral autrichien par Carlstadt. L'empereur Charles VI fit aussi faire une chaussée de Carlstadt à Fiume. On voudroit aujourd'hui rendre le Culpa, rivière qui passe à Carlstadt, navigable jusqu'à

trois lieues de Fiume. M. le comte de Bathiani, qui a des terres dans le voisinage, s'occupe beaucoup de ce projet; n'est pas assez soutenu par la Cour; s'y prend d'ailleurs avec peu d'intelligence. Cette rivière de Culpa se jette à Sinck dans le Drave, et communique par-là avec le Danube : en tout, les vues de Charles VI n'ont pas été suivies avec constance avec capacité ; ce projet languit.

Il en est de même de toute la partie du commerce dans les États Autrichiens : on n'a encore tiré aucun parti du littoral Adriatique ; on a fait beaucoup de dépenses inutiles à Trieste : on paroît aujourd'hui s'occuper de Fiume ; on a eu des idées sur Baccari et sur Zeng ; deux autres petits ports. Les dépenses de l'armée absorbent tout ; la politique du Gouvernement n'est d'ailleurs pas d'ouvrir

des débouchés à la Hongrie, de l'enrichir: elle ne s'en croit pas assez maîtresse; objets à traiter plus au long dans des mémoires particuliers.

De Marbourg à Gratz; toujours basse Styrie; pays abondant et riche; bonnes prairies. Beaucoup de blé de Turquie et d'autres grains; beaux côteaux de vignobles.

Le 31 juillet.

Couché à Gratz: Gratz, capitale de la Styrie, est encore dans la basse et à l'entrée de la haute: grande ville; rien de remarquable. Mausolée de l'empereur Ferdinand m'avoit été vanté: est très-médiocre. Deux postes avant d'arriver à Gratz, camp de deux régimens d'infanterie en garnison dans la province, Dourlach et Kœnigsek. Arrêté à ce camp une heure; un des deux régimens étoit sous

Digitized by Google

les armes pour une revue du colonel: manœuvre exécutée médiocrement; d'ailleurs, pour la tenue, comme tout ce que j'avois vu déjà.

Le 1er. août.

Parti de Gratz: entré dans la haute Styrie. Toute montagnes et vallées; suivi long-temps celle de la Meurtz. Cette rivière se passe et se repasse trois ou quatre fois: vallée agréable, toujours bien cultivée; ruisseaux à chaque pas: beaucoup d'usines de toute espèce; — mines de fer: les plus riches sont dans une partie que je n'ai pas traversée; il y en a aussi d'acier: fer de Styrie, le meilleur de l'Europe, après celui de Biscaye. Son grain est plus fin que celui de Suède: quand il est bien trempé, fait pour certains instrumens l'usage de l'acier.

Montagnes de la haute Styrie; fort cou-

vertes de bois, défrichées dans quelques parties, et jusqu'au sommet, dans des endroits qui étoient inhabitables. Les habitans de ces montagnes, qui ne demeurent presque jamais dans la plaine, s'y servent de houes au lieu de charrue; ils y portent l'engrais dans des paniers : spectacle intéressant que celui de voir l'industrie des hommes fertilisant des rochers, autant que celui des belles plaines en friche est affligeant. — Bons villages; beaucoup de hameaux; gros bourgs dans toute cette vallée. A Pruck, on entre dans une autre vallée où coule la Meurtz. — Couché dans cette petite ville.

Le 2 août.

Vallée de la Meurtz, toujours agréable et peuplée : habitans de la montagne ont presque tous des goîtres. Frigidité des eaux à laquelle on attribue cet accident;

comment peut-elle le produire? il me semble que ce probléme n'est pas encore résolu.

Au sortir de la vallée de Meurtz, montagne immense et très-haute; chemin superbe dans cette montagne, plus beau, peut-être plus difficile que celui de Saverne. La montée est toute Styrie; et à une demi-lieue, la descente, plus longue encore, est Autriche. Au sommet, qui sert de limite, est un monument en pierre et en marbre, en l'honneur de Charles VI, et des ministres sous lesquels cette route a été pratiquée.

Schottvienn, premier village de l'Autriche; de-là, par Neukirchen à Neustadt, grande plaine, d'abord pierreuse et peu fertile, ensuite plus grasse, plus habitée: le devient toujours davantage en approchant de Vienne.

Dîné à Neustadt, ville assez consi-



dérable. Jolis dehors, le *Saint-Germain* de Vienne. Il y habite beaucoup de seconde noblesse qui trouve la vie de Vienne trop chère : école des cadets : bâtiment fort simple, fort médiocre ; bonne éducation, grande économie dans l'administration de la maison ; jeunes gens en uniforme blanc et rouge. Il y a à Vienne deux autres établissemens pour le même objet, le collège Emmanuel et le collège Théresien ; lu par extrait le plan d'éducation de ces écoles : rien à y prendre.

A une demi-lieue de Neustadt, sur la chaussée, *Théresiadorf*, nouvelle colonie fondée par l'Impératrice dans une grande bruyère : — est composée d'une soixantaine de maisons bâties uniformément à ses frais, le long de la chaussée : arrêté une demi-heure, causé avec le curé, avec quelques français qui s'y sont réfugiés ; les autres familles sont en plus

Digitized by Google

grande partie Palatines et Salzbourgeoises; cet établissement n'a pas réussi : dépérit tous les jours à cause de l'ingratitude du sol, du défaut d'eau et de bois ; cette fantaisie n'a pas laissé que de coûter fort cher à l'Impératrice ; mais ce sont de celles qu'il faut pardonner aux souverains.

Pourquoi, en général, presque toutes les colonies que forment les souverains, réussissent-elles si mal, et coutent-elles si chér ? C'est qu'ils sont volés par les gens qu'ils emploient ; c'est que la paresse des colons compte trop sur les secours qu'ils doivent recevoir ; c'est que ces secours sont toujours fournis à contre temps, sans intelligence ; c'est qu'enfin, les colonies qui prospèrent, sont fondées par des hommes libres, qui choisissent un terrain qui leur convient, qu'ils affectionnent, qui devient leur patrie dès le premier

jour. Les souverains, au contraire, ou les entrepreneurs, ou employés qui les représentent, désignent un terrain, ordonnent qu'on s'y établisse, calculent ordinairement peu s'il y a de l'ombre, de l'eau, si le terrain est productif: ils ont comme dans leur palais, le faste de vouloir forcer la nature; ils ne réfléchissent pas qu'une peuplade déjà assise sur de bons terrains et surabondante de population, de moyens et d'industrie, peut fertiliser des marais, des rochers; que même, sans cette donnée première, la liberté, la religion persécutée ont fait des miracles; mais qu'en général, toute colonie naissante doit languir et finir par s'éteindre, si elle est jetée sur un mauvais sol, sous un ciel mal sain, ou enfin, sur un terrain qu'elle n'affectionne point et qu'elle n'a pas choisi.

Digitized by Google

Interruption de mon Journal.

Ici course en Hongrie, aux mines de Cremnitz, au vignoble de Tockay, aux pieds des monts Krapacks : c'est la chaîne qui sépare la Hongrie des nouvelles possessions de l'Empereur en Pologne. Je n'ai rien écrit dans cette course, qui cependant m'intéressa beaucoup : elle fut rapide ; je n'écrivis pas le premier jour : j'ai voulu deux jours après y revenir. D'autres objets surviennent, les journées sont fatigantes, le soir on succombe au sommeil, les idées s'entassent, l'imagination se refroidit, et la lacune se trouve formée d'une manière irréparable.

Le 12 août.

Parti de Vienne pour la Silésie. Avant d'arriver à la première poste, je m'ap-



perçus que j'avois perdu un sac renfermant cent et quelques ducats, que j'avois mis dans mon porte-feuille le matin avant de monter en voiture. Retourné à Vienne. Vaines recherches; repris de l'argent chez mon banquier, et reparti tout de suite. C'étoit une grande brêche à mes petites finances; cela me donna de l'humeur, cela rembrunit les objets autour de moi pendant une heure ou deux. On a beau dire : quand la richesse ne procureroit que l'avantage de pouvoir être libre, désintéressé, détaché d'une infinité de petits calculs qui gênent l'esprit, et qui quelquefois l'affligent, ce seroit déjà un grand bien : elle permet de plus d'être bienfaisant, de se livrer aux mouvemens de son cœur, aux élans de sa curiosité, aux accès de son ambition; il n'y a que l'homme sans passions, l'homme qui vit sur son champ, et de son champ, à qui

Digitized by Google

la médiocrité ne soit pas un fardeau.

Engersdorf, Volkersdorf, Gannersdorf, Brisdorf, stations, toutes quatre sur le territoire d'Autriche : — bonne chaussée, toujours péages et droits à chaque pas. Jusqu'à Volkersdorf, pays plat et fertile : beaucoup de bois dans le pays ; ils sont, depuis quelques années, la retraite de beaucoup de voleurs: corps-de-garde de troupes, et patrouilles établies à cet effet. Dans les pays héréditaires, ainsi que dans toute l'Allemagne, ce sont les troupes qu'on emploie au maintien de la police, et de la tranquillité du pays: on n'y connoît pas le supplément très-cher et très-peu utile, des maréchaussées ; et, en effet, l'emploi naturel des troupes n'est-il pás de veiller à la sûreté intérieure des provinces, comme à leur garde extérieure?

Au-delà de Volkersdorf, — pays est

moins plat : il y a quelques côteaux, beaucoup de vignes ; celliers en plein champ, comme en Moravie.

Après Brisdorf, entré dans le Marquisat ; Nicolsbourg est la première station : — petite ville assez bien bâtie, jolie situation, pays vivant et bien cultivé ; beau château au prince Dietrichstein ; — obligé de m'arrêter jusqu'à minuit, parce que les portes se ferment régulièrement à Brünn, et qu'elles ne s'ouvrent pas pour les courriers.

La Moravie est partagée en grands propriétaires : c'est le défaut de tous les états héréditaires de l'Empereur ; il y a aussi beaucoup de biens d'église : sujets serfs, mais moins rigoureusement que ceux de Bohéme ; — aussi plus aisés et moins malheureux : — terres cadastrées et divisées en *cahucs* ; on appelle *cahuc* un terrain capable de faire recueillir tant

de mesures de grain. Le détail et la constitution du pays assez juste dans *Büsching*. — Couché à Nicolsbourg. —

Le 13 août.

Par Porsolitz à Brünn : toujours Moravie, toujours beau pays, ouvert, bien cultivé ; villages considérables et bien bâtis. — Les cercles de Brünn et d'Olmutz me paroissent jusqu'ici encore meilleurs que ceux de Znaym et d'Iglaw, que j'ai traversés en venant de Prague à Vienne.

Brünn, agréablement et fortement située sur deux montagnes qui tiennent à des côteaux fertiles et couverts de vignes. — N'a qu'une enceinte, avec quelques ouvrages extérieurs, médiocrement entretenus ; seroit susceptible de devenir une bonne place, mais ne défend aucun débouché, le pays étant tout ouvert

autour d'elle: la ville est grande et assez bien bâtie; elle est la seconde de Moravie et le siége de plusieurs tribunaux.

De Brünn à Olmutz, par Rischaw et Presnitz, petites villes; belle route, beaucoup de villages et de très-gros bourgs. Culture très-riche et très-variée. A moitié chemin de Brünn à Rischaw, monument en marbre élevé en l'honneur de l'Empereur règnant: les bas reliefs en bronze représentent ce Prince conduisant la charrue; il y a deux ans, en effet, que, revenant du camp de Neustadt, il s'arrêta pour causer avec des paysans qui labouroient auprès du chemin, et traça lui-même un sillon entier: l'adulation n'a pas manqué de consacrer ce monument; un roi de France ne seroit pas plus gâté. ce que je trouve d'étonnant, c'est que l'Empereur l'ait permis: le Prince qui venoit de concerter avec le roi de Prusse

le partage injuste de la Pologne, n'avoit certainement pas touché la charrue par un mouvement réfléchi d'amour pour les hommes ; et il songeoit plus à ensanglanter les campagnes, qu'à les rendre fécondes.

Couché à Olmutz : arrivé d'assez bonne heure pour voir manœuvrer deux bataillons du régiment de Colloredo, qui y sont en garnison. Infanterie belle, bien tenue : maniement d'armes bien, trop bien, parce que c'est toujours alors une preuve qu'on s'en occupe trop : exercice à feu, par pelotons, par divisions, par bataillons, beaucoup en marchant : quelques changemens de front comme chez nous : quarrés formés plusieurs fois et de différentes manières ; feu ensuite sur toutes les faces du quarré par pelotons, et par rang dans chaque division ; colonne par le centre, masse, mouvemens

de

de conversion de la masse entière ; déploiemens toujours mal faits, point de distance observée, marche en bataille, trop lente, frottement, point de silence, point d'immobilité, pas un homme à son chef de file: nous n'avons pas de régiment d'infanterie qui ne soit beaucoup mieux. Feu oblique, s'exécute en ajustant sur l'épaule gauche des premiers rangs. Jeu d'enfans très-propre à estropier des hommes: marche des deux bataillons par le front, et feu de billebaude en marchant, peut être bon contre des houssards ; il est à remarquer, que la dernière ordonnance, qui est de M. de Lascy, recommande beaucoup ces quarrés et ces feux en marchant, comme d'un bon usage contre les Turcs ; bataillons étoient très-foibles, de 300 hommes formés en six divisions.

Dans la marche en bataille, un officier

à chaque aile, deux en avant du centre. — Dans les intervalles de l'exercice, honnêtetés de plusieurs officiers; conversation avec eux.

Il est étrange combien il y a de différence entre le costume et le ton des officiers Autrichiens, et celui des officiers Prussiens : les officiers Autrichiens ont absolument l'air français; grande irrégularité dans la manière dont ils portent l'uniforme; vestes de couleur : ce sont presque tous de jeunes gens. — Grands changemens introduits par M. de Lascy, et vénalité des emplois ont fait retirer tous les vieux. — Troisième bataillon du régiment de Colloredo est à Cracovie; a déjà envoyé au régiment des soldats de recrue Polonois; — beaucoup de Français dans ce régiment-là, et dans bien d'autres de l'armée Autrichienne.

Après l'exercice, visite chez le com-

mandant de la place, qui est général-major Lorrain: je ne pus le voir, parce qu'il étoit ivre ; c'est son usage tous les jours, à ce que me dirent les officiers : il me fit accorder la permission de voir la place; — dominée et attaquable par la porte de Vienne. — C'est-là qu'elle le fut par le roi de Prusse, mais mal, mollement, sans intelligence, comme lui et ses troupes attaquent toutes les places. La Morave entoure presque tout le reste de la ville, et peut, en cas de siége, en inonder le dehors; au reste, bonne enveloppe ; ouvrages partie en terre, d'autres mâçonnés ; bonnes casemates : le roi de Prusse resta devant elle inutilement six semaines; et il n'étoit pas au chemin couvert, quand il leva le siége; — grande faute qu'il fit de l'entreprendre: il lui auroit suffi de la masquer.

Dans la chambre que j'occupai au *Cerf - blanc*, portrait de l'Empereur règnant, envoyé à l'hôte par lui-même: il y avoit logé deux fois, et ce fut la grâce que lui demanda l'hôte. Il y joignit cinquante ducats pour chaque nuit: ce Prince dans ses voyages, loge toujours dans les auberges, s'y fait servir à manger, n'accepte jamais de repas ni de logemens; — a cependant cette année un cuisinier avec lui; est par-tout affable, populaire: ainsi sont presque tous les despotes militaires: ils conservent avec le peuple la familiarité qu'ils ont l'habitude d'avoir avec leurs troupes. C'est au moyen de cela qu'ils ont toujours pour eux le peuple et l'armée. Sont par-là plus dangereux, plus affermis que ces despotes de sérail et de cour, qui n'ont de créance que parmi leurs valets, et qu'on puniroit sans danger, si on osoit, de l'abus qu'ils

font, ou qu'ils laissent faire de leur pouvoir.

D'Olmutz à Sternberg, poste : encore beau pays, belle chaussée ; à un quart de lieue de cette station plus de chaussée ; entré dans les montagnes de Moravie : c'est une longue chaine appelée *monts Sudettes;* elle sépare la Moravie de la Silésie, s'étend jusqu'aux monts Crapacks. C'est sans doute par politique militaire, qu'on n'a pas continué de chemin à travers ces montagnes ; politique, au reste, bien fausse dans la situation de supériorité où devroit être la maison d'Autriche vis-à-vis la Prusse : car si elle donnoit par-là des débouchés à l'ennemi, elle s'en ouvriroit à son tour sur lui ; et en attendant, le résultat de ces spéculations militaires est funeste au commerce : il est vrai que par d'autres spéculations, encore plus fausses, les souverains des deux

Digitized by Google

états n'en veulent point entre leurs sujets.

De Sternberg à Hof, de Hof à Teschen, toujours haute Moravie et cercle d'Olmutz : toute cette partie est montueuse et peu fertile : les habitations s'en ressentent; elles n'ont plus ni la même construction, ni le même air d'aisance.

Auprès de Teschen, commencement de la Silésie Autrichienne ; c'est une lisière de pays d'environ 5 ou 6 lieues de large, que la maison d'Autriche s'est réservée par la paix de 1742 : le terrein en est inégal, coupé, mais dans quelques parties, d'une population et d'une fertilité prodigieuses : Troppaw en est la capitale; au-delà de l'Oppa, petite rivière qui passe à Troppaw, commence la Silésie Prussienne.

On entre ensuite dans quelques parties qui appartiennent encore à l'Autriche;

et ce n'est qu'après avoir de nouveau passé l'Oppa , au-delà de Jægerndorf, qu'on entre dans la Silésie Prussienne.

De Jægerndorf à Neiss par Neustadt, le pays s'ouvre de plus en plus ; on apperçoit devant soi et à sa droite, les vastes plaines de la Silésie.

Dans tous les villages sur cette route, cuirassiers et dragons Prussiens cantonnés; à Neustadt, régiment d'Arnim cuirassiers revenoit de manœuvrer ; cavaliers sans poudre, sans tenue aucune, ainsi que dans l'infanterie. On leur permet aussi d'être comme ils veulent, tous les jours de parade : vieux habits déchirés; officiers montés sur des chevaux de paysans, afin de ménager les leurs. — Chevaux de ce régiment assez beaux ; cavaliers médiocres , beaucoup de très - jeunes, tous feutres énormes avec une plumache noire. Ces feutres qui font un très-mau-

vais effet en détail, ont bon air en troupe; cavaliers bien à cheval, et paroissent maîtres de leurs chevaux. Piquet reconduisant les étendarts dans la place, au trot, et s'y mettant en bataille fort lestement : ce régiment avoit manœuvré à une demi-lieue de-là, avec le régiment de Sibilky, aussi cuirassiers, qui étoit venu l'y joindre; ces exercices se font pendant trois semaines avant la revue du Roi.

Neiss, place et ville médiocres, sur la rivière de ce nom : au-delà de cette rivière, il y a des hauteurs qui dominent la ville. Le Roi règnant y a fait bâtir un fort qui la défend en partie : ouvrages la plupart en terre ; du côté de la Neiss, ils sont fort multipliés, mais tous étroits et entassés les uns sur les autres : point de cassemates ; par-tout un bon fossé plein d'eau ; le côté de

la Moravie seroit très-attaquable. — Garnison, deux régimens d'infanterie; soldats mal tenus, mal vêtus, comme le paroissent toujours les troupes prussiennes, lorsqu'elles ne sont pas en parade. — Ville délabrée en détail, et ayant l'air de n'être pas remise de la guerre. Le pays jusqu'ici offre par-tout la même apparence: il est vrai que c'est la Haute-Silésie qui n'est pas aussi riche que la Basse. Chemins affreux ; il est inconcevable qu'on puisse s'en tirer : toujours postes mal servies ; — aux postes et aux chemins on reconnoît tout de suite le territoire Prussien.

De Neida à Groskaw et Ohlaw, fin de la Haute-Silésie. Plaines superbes et immenses ; toutes espèces de culture, forêts et villages sans nombre, coupent l'uniformité de ces immenses plaines : à l'extrémité de l'horison, à gauche, on voit

les montagnes du comté de Glatz et de la Lusace, à droite, l'œil n'est borné par rien : ce sont les plaines de l'Oder, et ensuite la Pologne. On ne vante point trop la beauté de la Silésie : — je ne connois point de pays plus frappant dans ce genre ; mais au milieu de cette fertilité, les villages sont pauvres et délâbrés, les habitans peu aisés : on voit qu'ils ne l'ont pas toujours été. De grandes carcasses de maisons, la plupart à deux étages, beaucoup d'écuries et de basses-cours autour de chaque maison, annoncent que les villages ont été autrefois plus riches ; aujourd'hui tout se dégrade : on ne voit pas une maison neuve, pas une de reblanchie. La même misère se fait ressentir dans les petites villes ; — le feu de l'orage semble avoir passé par-tout.

Couché à Ohlaw ; arrivé fort tard :

régiment de Seydlitz en garnison dans cette petite ville : cuirassiers de ce régiment ; un air bien supérieur encore à ceux que j'avois vu la veille. Hommes superbes, belle tenue. J'en ai jugé par la garde de la porte. Politesses de l'officier. Grand plaisir à l'avance de voir enfin, par moi-même, ce régiment tant vanté : se dispose à la revue du Roi ; sera du camp de Breslaw.

Le 15 août.

D'Ohlaw à Breslaw, belle, toujours belle plaine ; culture riche et extrêmement variée : beaucoup de safran et de garance ; chemins dans ces magnifiques campagnes n'en sont pas plus beaux : sont seulement tracés dans les terres, ou plantés nouvellement ; villages ne deviennent pas meilleurs aux environs de la capitale.

Breslaw, grande ville sur l'Oder qui la

baigne, et sur l'Ohlaw qui la traverse; rues belles et larges, plusieurs places sans régularité, point d'édifices, point de promenades: garnison, trois régimens d'infanterie et un de cuirassiers. Gouverneur, M. de Taüenzeen : logé à la *Couronne rouge*, auberge passable. — Rencontre d'un grand d'Espagne, colonel d'un régiment d'infanterie que j'avais vu à Vienne, et qui venoit aussi aux revues: un capitaine de son régiment l'accompagnoit ; liaison formée fort vîte, nos objets étant communs : j'étois bien aise de voir comment des Espagnols observent ; visite au général Taüenzeen; fort honnête, sans politesse, sans offres de services : bon homme, ayant beaucoup servi sans grands talens, et cependant gouverneur de la Silésie, inspecteur-général de l'infanterie de cette province. J'ai déjà observé qu'il est très-commun de

voir en Prusse des officiers - généraux médiocres dans de grands emplois ; le Roi n'aime pas toujours les plus éclairés. Sa bisarrerie emploie souvent les plus bornés, et par principe, il laisse beaucoup l'apparence des fonctions aux anciens.

Visite d'un M. de Schlaberndorf, lieutenant de cuirassiers, beau - frère du colonel Quintus, qui lui avoit mandé mon arrivée : — honnêtetés, offres de services de cet officier ; assez bonne conversation.

Le 16 août.

Parade de Breslaw, comme à Berlin : manœuvre de cette première garnison, meilleure à quelques égards ; point de soldats mendians, point de travailleurs d'une mauvaise espèce ; d'ailleurs tenue de même, point de recherches, point

de poudre : tous les soldats comme ils veulent, hors de service ; beaucoup de Français ; il y en a environ quinze ou vingt par compagnie.

Visite à l'abbé Bastiani, homme d'esprit : anecdotes intéressantes sur le Roi. Comme il le voit souvent, je ne manquai pas de porter tout de suite la conversation sur lui.

Connoissance faite avec un prince de Hohenlohe, major du régiment de Taüenzeen, jeune homme fort instruit, et très-appliqué à son métier. Vint à moi, d'après la bonne opinion prise de mon ouvrage : politesses sans nombre. Passé avec lui une partie de la journée ; franchise, ouverture sur beaucoup d'objets que je voulois savoir. Communication donnée de beaucoup de papiers intéressans, entr'autres d'un manuscrit sur la cavalerie, fait par un officier, ami de M.

de Seydlitz, et discussion d'une partie de ses principes; emporté ce manuscrit chez moi et fait des extraits.

Le 17 août.

A cinq heures du matin, manœuvre des trois régimens d'infanterie de la garnison, hors de la ville : bataillon d'environ 600 hommes, divisés en huit pelotons : belle infanterie sans tenue, mais bonne, très-bonne mine sous les armes.

Déploiement en arrivant sur le terrein; les trois régimens étoient en masse par division : ils commencèrent à se partager en autant de masses qu'il y avoit de bataillons; puis continuèrent de déployer chaque masse, déposant les divisions à mesure sur leur terrein; cette manière n'a rien d'avantageux : ensuite feu de peloton et de division de pied ferme, et en marchant. Prodigieuse célérité

du changement; grande adresse à manier leurs armes ,mais point visé; tiré bas, si bas quil est impossible que ce feu soit meurtrier j ai fait les mêmes observations à Berlin.

Ensuite les six bataillons, formés sur deux lignes, marchant en avant chacun séparément; marche en bataille, parfaite pour l'allignement et l'observation des points de vue; drapeaux au centre; deux officiers à chaque aile de bataillon, s'allignant sur les drapeaux ; en avant des drapeaux, un officier, (ordinairement le colonel commandant , appelé chez eux commandeur), chargé du point de vue principal ; feu de charge en marchant par pelotons , division et bataillon; je reviens à la marche ; pas libre , assez allongé , assez vite , assez naturel.

Allignement de chaque bataillon individuel sur le centre , et ensuite sur le centre

centre de la ligne ; mais ce sont les officiers qui dirigent la marche, qui sont chargés de ce dernier. Première ligne rompue par division et marchant ensuite en colonne, dans des points de vue donnés pour prendre une direction oblique ; distances bien observées, mais alignement manqué, quand elle se remit en bataille, les files de gauche qui étoient le flanc extérieur de la colonne, n'étant pas bien entrées dans les deux points de vue. Cet exercice, pour mettre une colonne dans les points de vue, est très-important, et nous n'en avons pas assez connoissance.

Passé encore une partie de l'après-midi avec le prince d'Hohenlohe: conversation infiniment instructive ; détails successifs sur tous les objets relatifs au militaire Prussien ; il étudie beaucoup, et avec le plus grand fruit, à ce qu'il m'a paru ;

visité avec lui les fortifications de Breslaw: elles ne consistaient, la guerre dernière, qu'en une simple enveloppe assez bonne, et un bon fossé, profond, et arrosé par l'Ohlaw: le Roi y en a fait ajouter une seconde, avec des ouvrages extérieurs, des casemates, des magasins; enfin, il en a fait une place qui seroit aujourd'hui susceptible d'une bonne défense, son étendue la rendant difficile à investir, et ses ouvrages n'étant dominés d'aucun côté. Ce n'est pas la seule à laquelle le Roi ait travaillé depuis la paix: il est inoui combien de dépenses il a fait sur cet objet dans différentes villes, à Schweidnitz, à Glogaw, à Neiss, à Cozel, à Glatz, mais sur-tout à Schweidnitz, qu'on dit être maintenant une bonne place.

Il a, indépendamment de cela, fait construire à neuf celle de Silberberg, dans l'objet de défendre l'entrée du comté de

Glatz dans la Silésie. Lefebvre, ingénieur français, le même qui avoit conduit le siége de Schweidnitz, conduit en partie la construction de Silberberg: déprédations et catastrophe de ce malheureux: le prince d'Hohenlohe m'a communiqué les plans de ces places, qu'il a trouvé le moyen de se procurer tous: de-là, anecdotes sur cette défense de Schweidnitz; fausse idée que nous en avons en France. Journal de ce siége par Lefebvre, entre les mains du Prince, et qu'il m'a pareillement communiqué: suivant ce que ce journal m'a pu faire juger, ce Lefebvre n'étoit pas un homme sans talens; mais il s'étoit mis dans la tête de prendre la place par les mines, et cette partie lui étoit étrangère; M. de Gribeauval qui la défendoit, lui fut toujours supérieur; sur tous les autres points, la place fut mal défendue. Le corps de M. de Taüen-

zeen qui l'assiégeoit, n'étoit pas de plus de douze mille hommes, et la garnison étoit au moins de huit.

Le 18 août.

Manœuvre de l'infanterie de la garnison sur le même terrein, et à peu-près la même chose que la veille; il y eut de plus une attaque en échelon, oblique par la droite: elle fut faite avec beaucoup de lenteur et de mal-adresse; mais ce fut la faute de l'officier-général qui commandoit, (M. de Stechow, général-major). Marche en bataille, toujours supérieure; feu de charge: c'est la manœuvre favorite; infanterie a continué de me paroître instruite et capable de manœuvrer parfaitement, quand elle est bien commandée.

Après le dîné, été avec le prince d'Hohenlohe visiter le champ de bataille de

Breslaw : mauvaise position du duc de Bevern. Elle étoit trop étendue , elle n'étoit point appuyée ; elle étoit trop en avant de Breslaw, dont il auroit du s'étayer ; elle fut forcée par le centre, en même-temps que tournée par la droite ; Breslaw se rendit tout de suite après, avec une partie des débris de l'armée Prussienne qui s'y étoit jetée. — Convenu avec le Prince d'aller le surlendemain voir le champ de bataille de Lissa.

Arrivée du comte de Brick , honnête garçon, mais hélas ! .. Ennuyeux , *uno dissicatore*, comme disent si justement les Italiens ; je le connoissois beaucoup, autre malheur ! ô ma solitude ! mon doux isolement ! combien de fois je vais te regretter !

Le 19 *août.*

Autre manœuvre de l'infanterie de la

garnison : il y avoit en outre des six bataillons, un bataillon de grenadiers, formé de quatre compagnies des deux régimens de Glogaw; mêmes mouvemens à peu-près que la veille : marche en bataille sur une seule ligne ; attaque et retraite en échiquier; flancs aux aîles des bataillons; feu oblique.

Dîné chez l'abbé Bastiani : il n'y avoit qu'un tiers , le major des ingénieurs, homme instruit, sortant du service de la Hollande; causé beaucoup avec lui sur Schweidnitz , sur Lefebvre. La lecture du journal de ce malheureux, m'avoit donné quelques connoissances sur les opérations de ce siége ; et lui y avoit assisté ; — diminuoit beaucoup le mérite de M. de Gribeauval: — disoit sa défense peu glórieuse , malgré l'apparence de soixante jours de tranchée ouverte ; — alléguant qu'avec une garnison aussi nombreuse,

il n'avoit pas fait assez de sorties; qu'il avoit fait la faute de ne pas aller au devant des tranchées; que ses succès pour les mines avoient été l'effet de l'ignorance de Lefebvre, qui ne s'y entendoit point du tout, qui répétoit sans cesse le mot de *globe de compression*, et qui en ignoroit les premiers calculs; et puis fiez-vous aux relations, à l'histoire! quand on approche du théâtre des évènemens et de la source d'une réputation, on ne trouve plus que contradictions et incertitudes!.....

Conversation intéressante avec l'abbé Bastiani, sur la situation de l'Europe, sur le despotisme qui écrase toutes les nations, sur le roi de Prusse, sur la grande révolution que son sytème militaire introduit, sur le partage de la Pologne, et cela, tout en buvant du vin de Champagne: l'abbé qui l'aime, s'en

Digitized by Google

livroit un peu davantage ; sa tête fumoit ; il avoit quitté sa perruque ecclésiastique qui le chargeoit trop, pour une petite perruque angloise : nous continuâmes cette conversation dans son jardin, presque jusqu'à la nuit. Né Venitien, il a l'esprit et la profonde politique du sol ; on dit qu'il y joint des vertus, de la probité : l'amour des lettres a nourri, exalté en lui cette haîne vigoureuse contre le despotisme ; mais sa position lui permet rarement de laisser appercevoir ces principes : le Roi lui fait du bien, et peut lui en faire davantage ; et avec cela, on voit qu'il est las de vivre à sa suite, qu'il regrette son jardin de Breslaw. Rois, vous avez beau combler de faveurs, appeler dans votre société, dans votre confidence, vous ne faites pas d'heureux ! Tous ces favoris, enivrés de la fortune, dévorés d'ambition, ne jouissent pas de vos bien-

faits ; ou plus sages, et plus éclairés, ils détestent leur chaîne, et donneroient presque toute la fortune que vous leur faites, pour aller vivre loin de vous.

Le 20 août.

Dîné chez le prince d'Hohenlohe; parti de suite après, avec lui, pour aller visiter le champ de bataille de Lissa. Nous avions encore avec nous les Espagnols, le comte de Briey, le lieutenant Schlaberndorff et un capitaine Prussien, homme de mérite. J'oserai avouer un grand plaisir que j'éprouvai : aucun de nos conducteurs, le prince lui-même, n'avoit bien saisi le terrein et les mouvemens du Roi; ils parcouroient le champ de bataille sans le comprendre : je démêlai le tout au premier coup-d'œil; j'en étonnai le Prince; je m'en étonnai moi-même. Ma solution se trouva absolument conforme au plan

trés-exact qui nous en fut procuré le soir. Sottises sur sottises des Autrichiens; en revanche, habileté, *sur-habileté* du roi de Prusse, car je suis obligé de créer une expression nouvelle pour un talent sublime. Quand il n'auroit que cette bataille par devers lui, ce seroit un très-grand homme. Elle est son chef-d'œuvre. Elle eut été celui de César, de Luxembourg. Il venoit avec à peine 30,000 hommes, attaquer une armée victorieuse, et de soixante et dix mille: il s'agissoit du sort de la guerre, presque de celui de sa couronne. La ruine entière de l'armée ennemie fut le trophée de sa gloire. Il n'y a point de trace dans l'histoire, dont toutes ces circonstances à la fois relèvent autant l'éclat. Les affaires du Roi vainqueur étoient perdues, s'il ne vainquoit pas; et cette victoire, il la gagna par la science. Il ne l'acheta que de

Digitized by Google

très-peu de sang, et l'armée des vaincus y fut détruite ; nombre d'anecdotes sur cette journée : sécurité du Roi avant la marche. Confidence de ce Prince à deux de ses généraux. Après la bataille, un gentilhomme du voisinage le félicitant : « vous avez bien raison; j'ai joué le tout, j'ai gagné le tout, » répondit-il.

Rentré avec le prince d'Hohénlohe, et passé encore le reste de la journée avec lui : communication de beaucoup de papiers intéressans, journal des campagnes de 1756, 57 et 58, par un officier Prussien : — seroient de bons matériaux pour une histoire de cette guerre ; — voilà le troisième que je vois en différentes mains. Dans tous, excepté dans ceux du colonel Warnery, trop de partialité : dans tous, grands éloges du Roi. Justice rendue à sa bravoure, à sa fermeté dans les revers : je dis cela, parce que nous

avons en France la très-fausse opinion que le courage de ce Prince n'a pas toujours répondu à son génie. Notes du prince d'Hohenlohe sur tous les détails que je lui ai demandés, relativement à la constitution et à la tactique prussienne; recueil d'observations faites par lui. Il m'a donné ce dernier.

Le 21 août.

Parti au retour pour aller à Neiss, où le Roi arrivoit le même jour. — Honnêteté, m'obligea de faire la route avec le comte de Briey dans la même voiture. Ah! qu'il étoit doux de voyager seul! Il m'accabla de ses questions, de ses observations. Il avoit tout vu, tout saisi: il trouvoit les officiers Prussiens peu instruits; et les premiers avec lesquels il eût causé, étoient sûrement ceux que je lui ai fait connoître. Il accordoit

cependant quelqu'intelligence au prince d'Hohenlohe. Il me disoit sans cesse, en parlant de lui, comte de Briey, *un homme de qualité.* Pauvre nation! je crois qne tes voyageurs t'ont autant décrédité chez l'étranger, que ton mauvais gouvernement!

Arrivé le soir à Neiss: le Roi y étoit depuis deux heures. Il devoit commencer le lendemain ses revues particulières, ce qu'on appelle en Prusse, *spéciale revue.*

A cinq heures du matin, été voir manœuvrer le régiment de Rœder cuirassiers; — général de ce nom, ainsi que son régiment, un des meilleurs et des plus instruits de l'armée Prussienne: — grandes honnêtetés de cet officier-général. Il fit d'abord défiler son régiment par deux compagnies, et le remit ensuite en bataille. Cinq escadrons, deux compagnies par escadron; formation des

deux rangs, soixante-quatre hommes par rang: escadron divisé en quatre. Ils appellent une division par *manches* ou par *zügen* : chevaux du Holstein, tous beaux et en bon état ; cavaliers assez beaux, bien tenus, sans aucune recherche: point de poudre, parce qu'ils n'étoient point en parade: vieil habillement, consistant en une veste en forme de bufle: grands chapeaux avec une plume blanche; en troupe ils font un bon effet. M. de Seidlitz les veut grand d'aîles, parce qu'il prétend que cela pare beaucoup des coups de sabre ; — enfoncent d'ailleurs bien dans la tête: demi-cuirasse à l'épreuve de la balle; chevaux bien harnachés, bien paquetés; cavaliers bien à cheval, bien maîtres de leurs chevaux; n'étrivent pas trop long : ils étrivent, à ce que me dit M. de Rœder, encore plus court à la guerre, et ils s'en trouvent bien:

régiment manœuvra une bonne heure sans intervalle : toutes excellentes manœuvres, très-militaires, et au galop: précision, observation de distances, célérité, silence, ordre, à un point admirable: charge en bataille de près de 500 pas, baissement de main de près de 50 pas, avec grands cris: le premier rang portant la pointe en avant. Arrêt surprenant et dans un parfait alignement : escadrons étoient en muraille, toujours cinq officiers en avant de l'escadron , trois au centre et un à chaque aîle ; les autres en serre-file: alignement sur la droite; c'est le principe de M. de Seidlitz. Il préfère cette manière de s'aligner sur les aîles, à celle sur le centre: demi-tour à droite par quatre.

Autre charge que M. de Rœder fit faire pour me prouver la parfaite instruction de son régiment. La ligne s'ébranla

au trot, et passa ensuite au galop : quatrième division de chaque escadron détaché en avant à 200 pas environ, comme pour suivre les fuyards ; s'éparpilla avec une célérité prodigieuse en avant de la ligne, faisant le coup de pistolet : la ligne suivoit au galop ; arrivé à la portée des tirailleurs, un appel fut sonné ; — tirailleurs se rallièrent, rentrèrent dans les intervalles, et la charge continua encore 150 pas au galop, toujours dans le plus parfait alignement : il y eut ensuite un changement de front de la ligne par division, parfaitement exécuté : deux formations en colonne par des mouvemens de conversion : deux déploiemens serrés, un à gauche et l'autre sur le centre ; les colonnes étoient par demi-escadron : ils se font quelquefois par escadron : ces déploiemens s'exécutoient par des à *droite* et à *gauche*, tous s'ébranlant presqu'à la-

la-fois, tête-à-botte, (c'est ce qu'ils appellent traverser,) et s'allongeant ensuite en file. Direction diagonale ne fut pas assez bien prise par les officiers, au moyen de quoi ils furent obligés de se porter en avant pour rentrer dans l'alignement: cet inconvénient qui n'est rien pour un régiment, en seroit un pour une colonne plus profonde. — Autre objet dont j'oublie de parler dans le mouvement de charge, c'est la perfection avec laquelle la ligne arriva parallèlement à la ligne où elle étoit formée: j'en jugeai aisément, parce que les jeunes chevaux de remonte divisés en 5 petites troupes, figuroient la ligne ennemie que le régiment étoit supposé charger: bon principe de recommander à chaque commandant d'escadron d'attacher son point de vue au point de la ligne ennemie, qui est vis-à-vis de lui: au moyen de

cela, l'officier que déborde l'ennemi, sait toujours qu'il doit manœuvrer pour prendre en flanc. Après les manœuvres, M. de Rœder fit défiler devant moi les chevaux de remonte de l'année ; belle espèce, et d'espérance : — escadrons se séparèrent : — usage, après les manœuvres, de faire mettre pied à terre, et remonter à cheval deux ou trois fois chaque compagnie, afin d'y former le cavalier ; — a aussi pour objet de ne pas rentrer les chevaux tout suans dans les écuries. — Revenu à Breslaw, avec le général Rœder : conversation instructive avec cet officier-général, inspecteur de la cavalerie de Silésie sous M. de Seidlitz, et, dit-on, aussi excellent homme que bon officier. Il est constant que je n'ai vu de ma vie manœuvrer de cavalerie qui m'ait fait autant de plaisir : — Autrichiens à mille lieues de cette per-

fection; quelques-uns de nos régimens en approchent, mais de loin encore, sur-tout pour ce mouvement de charge: et ce qui doit surprendre de cette cavalerie, c'est que les régimens ont, pendant dix mois de l'année, un tiers de congé dehors, c'est qu'ils ne travaillent que pendant les deux mois restans: objet plus développé dans les détails que j'ai rassemblés sur la constitution de la cavalerie Prussienne.

Le 22 *août.*

Le Roi passa en revue une partie des régimens d'infanterie qui étoient dans Neiss: nous n'assistâmes point à ces revues, parce que nous n'avions pas encore paru devant lui. *Imbroglio* au sujet de la présentation du comte de Briey: — écrivit au Roi pour lui être présenté; ne le fut pas.

Digitized by Google

Les troupes rassemblées dans Neiss ou aux environs, pour les revues, consistoient en quatre régimens d'infanterie de campagne, savoir: Schwartz, Rothkirch, Margraff-Henri et Fouquet, un régiment de garnison de quatre bataillons, et trois bataillons de grenadiers, formés, deux des huit compagnies de grenadiers des quatre régimens de ligne, et le troisième, des deux compagnies de grenadiers du régiment de garnison et de deux d'un autre régiment de garnison de la Silésie, par conséquent en tout, quinze bataillons.

Il y avoit en cavalerie, dix escadrons de houssards du régiment de Werner, et trois régimens de cuirassiers, chacun de cinq escadrons, savoir, Dalwig, Poderitz et Arnim, en tout vingt-cinq escadrons. Le général Taüenzeen commandoit l'infanterie, et le général-major Dalwig, la cavalerie.

Visite l'après-midi au Prince de Prusse, au prince Frédéric de Brunswick : bon accueil de l'un et de l'autre ; — visite aussi aux généraux, et à l'adjudant-général Anhalt ; — maussaderie de ce dernier : peut-être y avoit-il de la personnalité vis-à-vis de moi ; car j'ai su qu'il étoit un de ceux qui avoient cherché à échauffer le Roi contre mon ouvrage.

Le 23 août.

Rendu chez le Roi, à l'heure où il montoit à cheval : il me vit, et ne me dit rien : — accueil assez singulier, par comparaison à celui qu'il m'avoit fait à Sans-Souci : je le suivis à la revue spéciale de la cavalerie ; — régimens l'attendoient en bataille hors la ville : — revue se fit d'abord à cheval. — Remontes de l'armée défilèrent ensuite devant lui : elles me parurent en général médiocres,

ainsi que les chevaux en totalité ; — sont tirés la plus grande partie du Holstein, quelques-uns de la Prusse : c'est le Roi qui les fournit ; il donne chaque année un dixième, c'est-à-dire sept chevaux, les compagnies étant de soixante-douze : il a payé les dernières 65 écus pièce. Dans les houssards il ne paie les chevaux que 11 ducats. Ces derniers les tirent de Pologne : ce sont, en général, des chevaux petits et d'une vilaine figure, mais durs à la fatigue, et très-propres à ce genre de service : les dragons tirent aussi actuellement leurs chevaux de Pologne ; ils y mettent jusqu'à 14 ou 15 ducats ; ont, par conséquent, des chevaux d'une espèce plus choisie, et on dit qu'il y a des régimens fort bien montés : j'ai recueilli ces détails de remonte et de fourrage, dans le tableau de la constitution, de même ceux de recrutement et de

l'entretien de la cavalerie. Le Roi vit ensuite les régimens à pied ; il fit mettre à part les recrues de la Silésie, et parmi ces recrues, les recrues du canton, c'est-à-dire les nationaux. En tout, ces régimens de cuirassiers ne sont pas fort beaux en hommes ; celui de Dalwig m'a paru le plus beau : tenue bonne et militaire, sans recherche. Écharpe, même aux cuirassiers, nouée au-dessous de la cuirasse : veste de bufle ; gants à la suédoise ; bottes meilleures que les nôtres, plus fortes, et genouillères plus relevées : demi-cuirasses, toutes à l'épreuve de la balle ; je les ai vu éprouver dans l'arsenal de Berlin. Chevaux bien et simplement harnachés : aigle prussienne brodée sur l'équipage : paquetage des cavaliers très-bien fait. Ils étoient chargés en guerre, devant entrer dans le camp au sortir de la revue ; par conséquent piquet de chevaux, avec du foin, ficelle et avoine.

Houssards de Werner assez beaux ; l'air très-militaire ; le costume bien plus houssard que celui des nôtres. Nulle recherche; cheveux de toute leur longueur, et cordelés avec un nœud, point de poudre: natte liée par derrière, en demi-queue. Uniforme couleur de capucin, avec des agrémens jaunes ; bottes comme celles de nos houssards, mais chabraques de drap, ce qui vaut bien mieux que nos peaux de mouton.. Mousquetons portés à la dragone, avec un talon où le bout s'appuie ; se portent de même dans la cavalerie. Dix houssards par compagnie ont des carabines rayées. — Constitution des houssards, plus développée à leur article dans le tableau du militaire Prussien.

Après la revue, le Roi se rendit au terrein du camp de la cavalerie, entre la Neiss et les hauteurs fortifiées qui le

dominent. Cavalerie défila par la ville, déboucha par deux dans le terrein du camp, se forma par *züge* ou par divisions : (j'ai dit ailleurs que l'escadron étoit toujours partagé en quatre divisions) ; se mit en bataille ; chaque régiment en avant de son terrein, et à la vue du Roi. Grandes-gardes, postes en avant : camp se tendit ensuite : très-irrégulier, à cause du terrein peu profond et inégal ; houssards cantonnoient daus les villages des environs ; cantonnant toujours, n'ayant jamais de tentes.

Après que le camp fut assis, le Roi revint dans son quartier qu'il établit ce jour-là, pour être plus à portée du terrein des manœuvres, à Friderichstadt, faubourg entre la Neiss et le fort de Prusse.

La parole, ou l'ordre, se donna presqu'immédiatement après que le Roi fut

rentré. — Officiers supérieurs sont tous présents avec un petit livret chacun, sur lequel ils l'écrivoient sous la dictée de M. de Taüenzeen qui l'avoit pris du Roi, très-bref, ainsi que le sont tous ceux que donne le Roi: officiers des troupes étoient presque tous présens, ainsi que le Prince de Prusse, le prince de Brunswick: le Roi resta dans son vestibule, tout le monde étant dans la cour.

Visite, l'après-midi, au général Rosières, à qui j'étois recommandé: Savoyard, au service de Prusse depuis sept ou huit ans. Exemple en lui de la manière bisarre dont le Roi comble les uns, tandis qu'il laisse languir les autres.

Promené dans les environs de Neiss. — fortifications extérieures de la place très-multipliées, sans intelligence et de peu d'effet; hauteurs, de l'autre côté de la Neiss, mal défendues par le fort de Prusse,

et par plusieurs ouvrages détachés. — deux cavaliers de la plus bisarre construction : il y a dans ces cavaliers des casemates et des batteries.

Séjour du roi à Neiss ne faisant aucune sensation, aucun concours ; la noblesse du pays ne s'y rend même pas : il traverse les rues, sans qu'on s'assemble, sans qu'on coure sur ses pas : c'est que le peuple le voit tous les ans ; c'est qu'il n'est pas heureux par lui ; c'est que quand même il le serait, il n'a pas ce ressort qui fait sentir et éclater la reconnoissance.

Le 24 août.

A cinq heures du matin, manœuvre de toute la cavalerie, à une demi-lieue de la ville, dans une plaine très-inégale, remplie de terres labourées et difficiles. — Cavalerie déboucha au trot sur une seule colonne par divisions ; houssards en for-

maient une seconde: le roi marchoit à la tête, donna son point de vue; et toute la colonne fut obligée de se jetter à droite pour entrer dans l'alignement: quand elle y fut, elle se mit en bataille par des conversions à droite; — houssards en firent de même, et formèrent la seconde ligne à trois cents pas; l'un et l'autre, sans intervalle entre les escadrons. — Alignement se trouve parfait: — ne peut jamais manquer par cette méthode de faire entrer une colonne dans des points de vue. — Le roi se porta à mille pas en avant du front, pour être témoin d'un mouvement de charge successif par régiment: fit poster quatre cavaliers pour figurer la pointe de l'aile de l'ennemi, et servir de point de vue au commandant du régiment: c'étoit celui de Podewitz qui formoit la gauche; commença l'attaque, d'abord au pas, ensuite au trot, galop et baissement de main:

— fit halte en désordre et son aile gauche s'étant trop emportée ; — terrein. aussi, il faut en convenir, très difficile ; mais aussi, — commandant fit la faute de s'ébranler trop tôt au galop. — le Roi fut mécontent, et ordonna les arrêts au général Podewitz. Fit ensuite recommencer le mouvement : fut mieux exécuté la seconde fois ; donna de même un point de vue au régiment de Darnein, et ensuite au régiment d'Alzig : ces deux régimens exécutèrent fort bien leur charge, sans s'ouvrir, sans se serrer, et arrêtèrent ferme et parfaitement alignés au commandement de *halte*. Ensuite les dix escadrons de houssards firent la leur : s'ébranlèrent au galop trop tard, par conséquent ne complettèrent pas la carrière ; firent halte en bon ordre et parfaitement alignés : excellent principe d'accoutumer ainsi les houssards à charger en ligne. Tous ceux du roi de

Prusse chargent ainsi; et il ne veut point qu'ils hésitent à attaquer de la grosse cavalerie.

Les lignes s'alignèrent ensuite; firent demi-tour à droite par quatre, et reprirent leur première position; s'ébranlèrent tout de suite pour une attaque générale: — houssards occupèrent la seconde ligne, avec cinq escadrons à grands intervalles; les vingt autres se mirent en colonne derrière l'aile droite, pour, au moment de la charge de la première ligne, en étendre le front, déborder l'ennemi, et le prendre en flanc et à dos: — exécutèrent, en effet, ce mouvement aussi-tôt que la cavalerie se mit au galop; l'exécutèrent avec ordre et célérité. La ligne s'arrêta, et les houssards furent reprendre leur place en seconde ligne, en se reformant cette fois sans intervalle.

Il y eut un second mouvement de charge

des deux lignes: au milieu de ce dernier, les quatrièmes divisions de chaque escadron se dispersèrent en avant, faisant le coup de pistolet, comme pour suivre les fuyards, les lignes les soutenant au grand trot.

Les deux lignes rompirent à droite par divisions, gagnèrent du terrein obliquement à droite, se remirent en bataille, et firent un nouveau mouvement de charge: les lignes rompirent encore par divisions, et défilèrent devant le roi. — En défilant devant lui, chaque commandant d'escadron se forma au galop en escadron : — il fait faire continuellement ce mouvement sous ses yeux, afin de juger la manière dont les officiers commandent : chaque commandant de division répète dans ce mouvement les commandemens du commandant de l'escadron. — Les chevaux de remonte, restés en arrière pendant la

manœuvre, avoient rejoint leurs compagnies, avant qu'elles ne défilassent.

Les manœuvres de la cavalerie durèrent environ trois heures, sans autre repos que l'intervalle des mouvemens : elle manœuvre toujours le sabre à la main ; ne l'appuye pas sur l'épaule comme la nôtre, et le tient toujours perpendiculairement et à quelques pouces en avant d'elle.

Escadrons étoient sur deux rangs et de quarante-huit files, les remontes déduites. — Opinion de M. de Seidlitz conforme à la mienne sur l'avantage des escadrons en petit front, jamais au dessus de soixante par rang : — de même ne veut pas de troisième rang.

En tout, la cavalerie qui a manœuvré ce jour là est parfaitement instruite : nous pouvons avoir des régimens aussi bien, séparément ; encore n'en avons-nous pas qui exécutent aussi bien le mouvement de

de charge : mais certainement cet ensemble, ces manœuvres de ligne nous sont inconnues, ou du moins nous manquons totalement de pratique sur cet objet.

Prodigieuse activité du roi : rapidité avec laquelle il se porte d'une aile à l'autre ; il fit plusieurs commandemens lui même : a la vue très-bonne, quoiqu'il se serve toujours d'une lunette.

Rencontre d'un officier du régiment de Seidlitz, qui était aux manœuvres comme curieux, en habit bourgeois. Il s'étoit déguisé ainsi pour venir les voir, ne pouvant y venir autrement sans permission. Cet officier, nommé M. de Winterfeld, et neveu du feu général de ce nom, lia très-honnêtement conversation avec moi : très-instruit ; a été aide-de-camp de M. de Seidlitz : beaucoup de détails sur cet habile officier-général, le créateur de la cavalerie prussienne, et sans contredit le plus sa-

vant homme dans cette partie qu'il y ait aujourd'hui en Europe ; est tout-à-fait hors d'état de servir, ne vivra même pas : c'est la suite d'une chûte qu'il a faite aux manœuvres de Breslaw, il y a deux ans ; cavalerie prussienne perdra beaucoup à sa mort. — Officiers qui y restent le plus en réputation, sont les généraux d'Alzig, Rœder, et Lossow.

Causé avec plusieurs autres officiers prussiens : on en trouve, par-ci par-là, quelques uns d'honnêtes, et qui ne laissent rien à desirer aux étrangers ; mais, je le répète, le plus grand nombre est rustre et inaccessible.

De la cavalerie, le roi se rendit sur le terrein où débouchait l'infanterie ; elle étoit composée de onze bataillons, le régiment de garnison n'étant pas sorti : le roi donna les points de vue à la colonne ; elle se mit en bataille par des quarts de conversion

par divisions à droite; ensuite feu de pied-ferme par pelotons : demi-tour à droite de toute la ligne; encore feu de pelotons : demi-tour à droite; feu de bataillon; marche en bataille : principes ordinaires, drapeaux en avant du centre : marche libre, aisée; alignement incroyable pour la perfection; la ligne marche jusqu'à sept ou huit cents pas sans s'arrêter; et le terrein étoit labouré, et très-inégal : ensuite feu de charge par peloton, et par bataillon; ensemble frappant pour les feux, mais toujours ajusté trop bas; plus de bruit que cela ne feroit d'effet : demi-tour à droite; feu de peloton en retraite, demi-tour à droite : changement de front sur le centre par division. — Inconvénient affreux des distances et des diagonales, quand il est question d'un mouvement de plusieurs bataillons : il n'y a, je crois, dans ce cas, de bons changemens de front que par la

méthode des déploiemens : quand la ligne fut formée dans cette nouvelle position, elle rompit par pelotons par la droite, et défila devant le roi; ce prince, comme à la cavalerie, s'étoit placé au point où les pelotons faisoient un quart de conversion pour suivre la direction de la tête de la colonne, afin de voir commander les officiers. — Beaucoup de nos régimens défilent mieux; et font ce mouvement avec plus de précision. Ce n'est pas dans ces évolutions de parade que consiste la supériorité de l'instruction prussienne : infanterie généralement très-belle; régiment de Fouquet très-beau : bataillon de grenadiers de garnison très-vilain. Je dirai dans le tableau de la constitution de l'infanterie, comment les grenadiers sont formés, et quels sont à cet égard les principes du roi.

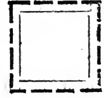
Le 25 août.

Manœuvre générale : le roi en avoit reconnu le terrein la veille avec M. d'Anhalt qui devoit commander le corps supposé ennemi; M. d'Anhalt sortit de la ville à quatre heures du matin avec trois bataillons du régiment de garnison, dix escadrons de Werner, cinq escadrons des cuirassiers de Podewitz et quatre pièces de canon. Le roi s'étoit réservé onze bataillons de campagne ou de grenadiers, et dix escadrons de cuirassiers : il étoit, par conséquent, plus foible en cavalerie, et l'objet de la manœuvre étoit de représenter les mouvemens de retraite d'un corps d'infanterie en présence d'une cavalerie supérieure : le roi déboucha à sept heures du matin, sur une colonne précédée d'une avant-garde d'un bataillon de grenadiers et de cinq escadrons; il se mit en bataille

sur une ligne en échelons, ayant cinq escadrons à chaque aile, et marcha dans cette disposition à M. d'Anhalt : celui-ci occupoit, par un bataillon étendu sur un seul rang, pour suppléer au petit nombre de ses troupes, une espèce de hauteur appuyée à un bois ; le roi fit alors avancer les parties arrièrées de son échelon, et se forma en ligne contiguë : après une demi-heure de combat, on vit déboucher sur deux points la cavalerie de M. d'Anhalt, pour soutenir son infanterie : ce secours, supposé encore supérieur à ce qu'il étoit, pour la vraisemblance de la manœuvre, fit prendre le parti au roi d'ordonner la retraite : M. d'Anhalt, avec quelques escadrons menaça la gauche du roi, tandis qu'avec le reste, il déboucha par le milieu de la plaine et par derrière le bois où appuyoit sa gauche : il fit aussi passer de l'infanterie par ce bois pour prendre en

flanc le mouvement du roi; ce prince fit retirer son infanterie par bataillon en échiquier, chaque bataillon ayant son flanc couvert par une division qui y faisoit face; dans cette disposition, il y eut de la part de la cavalerie de M. d'Anhalt plusieurs mouvemens de charge sur l'infanterie du roi, et sur la cavalerie qui partageoit ses ailes; le roi finit par faire former un quarré à quatre bataillons de son centre pour en imposer à la cavalerie; et à la faveur de ce quarré qui fut chargé plusieurs fois par les houssards de Werner, le reste de son infanterie repassa un fonds, et couronna les hauteurs qui étoient de l'autre côté pour protéger à son tour la retraite du quarré qui se décomposa pour le passer. La formation de ce quarré se fit par des mouvemens très-simples; chaque angle du quarré étoit couvert extérieurement par deux compagnies de

grenadiers, et de même chaque flanc, ce qu'on peut voir par la figure suivante.



Il n'y eut pas au reste dans tous les mouvemens de cette manœuvre la vraisemblance de la guerre: par exemple, le roi ne fit pas tourner par son infanterie le bois qui étoit à sa droite, ce qu'il auroit surement fait, si l'affaire eût été sérieuse: M. d'Anhalt ayant pris la droite du roi en flanc, auroit poussé son avantage, ce qu'il pouvoit d'autant plus facilement, qu'il étoit maître des hauteurs, et que ces hauteurs vont, en se prolongeant, jusqu'à celles où l'infanterie du roi se réunit en bataille après avoir passé le

fonds; M. d'Anhalt auroit tenu sa cavalerie plus ensemble pour profiter de la plaine du centre, et il auroit fait des charges plus réunies et plus vigoureuses sur l'infanterie du roi, au lieu fait que la harceler et marquer des mouvemens de charge par petites troupes : mais, comme je l'ai déja dit, l'objet de la manœuvre étoit de donner une idée de la manière dont un corps d'infanterie pouvoit se retirer en plaine devant une cavalerie supérieure; et il ne faut pas faire attention aux invraisemblances qui ont eu lieu dans les manœuvres accessoires.

Les remarques principales que j'ai faites dans cette manœuvre, c'est 1°. que les troupes prussiennes, très-silencieuses, très-alignées, très en ordre dans une plaine et dans un ordre de bataille régulier, perdent bien-tôt tous ces avantages

dans le tumulte et dans le mouvement même d'une simple représentation d'action de guerre; qu'alors le silence, les rangs, l'ordre des feux sont médiocrement observés. Le feu de l'infanterie qui attaqua ou défendit le bois de la droite, dégénéra presque tout de suite en feu de billebaude.

2o. Que la plupart des officiers tant d'infanterie, que de cavalerie, hors de cet ordre de bataille régulier, et abandonnés à leur intelligence, relativement aux circonstances momentanées et locales, ne sont pas plus instruits que les nôtres : je leur ai vu dans le détail commettre les plus lourdes bévues, les plus grossières invraisemblances.

3o. C'est que je ne crois pas que ce quarré à trois rangs et centre vuide, malgré les renforts extérieurs aux angles et aux flancs, et à plus forte raison cette

Digitized by Google

longue ligne de bataillons se retirant en échiquier, soit la meilleure manière dont un corps d'infanterie pourroit traverser une grande plaine vis-à-vis un corps considérable de cavalerie.

Enfin, je terminerai mes observations en disant, que je n'ai trouvé dans la totalité de cette manœuvre rien de bien intéressant, de bien instructif, et qui ne pût être facilement aussi exécuté par nos régimens rassemblés sans choix: que je me faisois une beaucoup plus grande idée des manœuvres d'instruction exécutées par le roi de Prusse et par ses troupes: qu'il y a, j'ose le dire, fort loin de ces instructions-là à celles qu'on pourroit donner. Depuis que je suis en Prusse, je me confirme de plus en plus dans cette opinion, que le roi n'a poussé ni la théorie, ni la pratique de l'art à sa perfection, et qu'il y a beaucoup d'objets sur lesquels

on pourroit mieux réfléchir, et mieux faire.

En revanche, ce dont j'ai été parfaitement content, ce qui n'existe nulle part à ce point de perfection, c'est un mouvement de charge générale que le roi de Prusse fit faire après la manœuvre aux quinze escadrons de cuirassiers réunis : l'attaque fut de 1,000, ou 1,200 pas, dont plus de 600 au trot, galop et baissement de main, la ligne s'arrêtant dans l'ordre et l'alignement le plus parfait. Après ce mouvement, la cavalerie rompit par divisions, et forma une colonne séparée pour rentrer avec le reste des troupes dans son camp.

Le 26 août.

Manœuvre générale : — le général Anhalt avec trois bataillons du régiment de garnison, et dix escadrons de Werner, re-

présentoit une armée occupant une position assez avantageuse sur des hauteurs; et il y étoit arrivé une heure avant le jour. Le roi avec le reste des troupes, figuroit une armée qui devoit l'y attaquer : il déboucha de Neiss et du camp au point du jour, sur deux colonnes; sa marche étoit de flanc, par rapport à la position de l'ennemi ; et conséquemment elle étoit couverte par le régiment de cuirassiers de son aile gauche qui en éclairoit le flanc et la tête : l'ennemi ayant des troupes légères en avant de lui, il y eut pendant toute la marche une escarmouche entre ses éclaireurs et elles.

L'armée du roi longea ainsi pendant une heure la position de M. d'Anhalt, paroissant vouloir attaquer son flanc droit : puis tout d'un coup, à la faveur d'un grand rideau, et d'un fonds qui se trouvoit devant la droite de la marche, le roi déter-

mina son mouvement oblique vers la gauche de l'ennemi: en conséquence à la tête de trois bataillons de l'avant-garde, et de presque toute sa cavalerie qui se porta en colonne au grand trot, de la droite de la première et de la deuxième colonne, à la droite de son mouvement, il tourna rapidement le flanc de l'ennemi, déboucha sur lui par des hauteurs derrière son flanc, renversa quelques escadrons que l'ennemi eut à peine le tems de lui opposer, et attaqua avec son infanterie le flanc de l'infanterie ennemie: en même tems qu'il faisoit ce mouvement, l'armée se mettoit en bataille; l'infanterie de la seconde colonne, s'étant déja arrêtée dès le moment que l'oblique avoit été déterminée sur la gauche de l'ennemi, formoit une seconde ligne derrière la droite: cette droite s'ébranloit en avant au grand pas pour soutenir l'attaque, la gauche de

la ligne restant en arrière pour se refuser à l'ennemi ; et les cinq escadrons de cuirassiers, tant pour protéger la marche que pour marquer le mouvement, dispersés sur le front de l'armée, se retiroient rapidement à la gauche de l'armée, pour en occuper l'aile ; au moment où le flanc de l'ennemi étoit renversé, la droite de l'armée arrivoit déjà sur son front, et appuyait à l'avant-garde; tout le reste de l'armée, reprenant la ligne contiguë, concourait au mouvement : l'ennemi, ainsi débordé, et ayant toute la cavalerie du roi sur son flanc, se retira de hauteur en hauteur, jusqu'à une position assez avantageuse qui étoit derrière elle, et où elle se forma ; l'armée du roi occupa sur une seule ligne les hauteurs vis-à-vis de lui; le roi partit de-là pour se rendre à Breslaw et les troupes rentrèrent dans Neiss et dans leur camp, pour,

de-là, le même jour, reprendre leurs quartiers.

Le roi conduisit pendant toute la manœuvre le mouvement de l'aile qui tourna l'ennemi.

Le but de cette manœuvre, comme l'on voit, étoit de donner un exemple d'une armée qui, en paroissant menacer la gauche de l'ennemi, formoit rapidement une attaque sur son flanc droit; et il fut parfaitement rempli. Cette armée en marche par son flanc gauche, et marchant vers la droite de l'ennemi, devoit le confirmer dans cette opinion : ce qu'il y a de certain du moins, c'est que, pour mieux juger des mouvemens respectifs, je m'étois porté entre les deux armées et vis-à vis la droite de M. d'Anhalt, et que ne connoissant pas le terrein qui pourroit favoriser le mouvement du roi pour sa droite, le premier aspect des colonnes

en

en marche par la gauche, me fit croire quelque tems que le roi vouloit refuser sa droite; les officiers des houssards qui étoient en avant de M. d'Anhalt, trompés aussi par ce mouvement, lui envoyoient dire sans cesse que le roi marchoit vers sa droite; et ce ne fut que quand le brouillard entièrement dissipé me laissa voir la seconde colonne de l'armée du roi, dont la tête étoit restée en arrière, que je jugeai l'attaque décidée par la droite et que je me portai vers cet aile; j'y étois, en effet, à peine arrivé, que le roi débouchoit par les fonds pour prendre l'ennemi en flanc, et que le reste de l'armée se mettoit en bataille. J'ai vu par-là, combien l'armée qui attaque, a beau jeu sur l'ennemi qui l'attend; combien il lui est facile de tromper l'ennemi sur son mouvement, soit par ses manœuvres, soit par les circonstances locales, soit par la

nuit, le brouillard etc. — Il y eut sans contredit dans les détails de la manœuvre quelques invraisemblances, nécessitées par le petit nombre de troupes qui représentoient des armées : mais il est impossible, avec si peu de monde, de donner une représentation plus approchante et plus instructive d'une attaque oblique : tous les grands principes s'y trouvérent observés; la manœuvre se fit dans un pays inégal, et tel que les hasards de la guerre peuvent en offrir: observation, qu'on ne peut assez faire, par rapport à la plate parodie des manœuvres d'instruction que nos officiers généraux font quelquefois exécuter dans des terreins unis et découverts, par rapport sur-tout à ces mauvaises représentations de manœuvres obliques que j'ai vu exécuter à Compiegne et à Metz: mais des manœuvres comme celles du roi de Prusse, ne sont pas pour le coup d'œil;

on ne s'y embarrasse pas des curieux: c'est à eux à suivre en détail, s'ils le peuvent, les points intéressans et à s'y porter. Dans nos grandes garnisons au moins, nous pourrions exécuter des manœuvres semblables. Nos troupes sont plus instruites qu'il ne faut pour cela. Elles en acquerroient promptement l'intelligence; mais il faut un général qui dirige cette instruction : il faut des officiers généraux qui en aient les élémens; et c'est par-là qu'il est à craindre que ce projet n'ait jamais lieu en France.

Engagé par le prince royal à aller entendre le soir de la musique avec lui : je m'y rendis à cinq heures. — musique passable : voix de femme très-belle : cette musique appartenoit à un comte Hoditz, seigneur des environs, l'homme, m'a-t-on dit, le plus singulier et le plus original qui existe : son habillement me le fit con-

Digitized by Google

noître au premier coup d'œil. — Il m'invita à aller voir sa terre qui est en Moravie, à cinq milles de Neiss. Je le refusois; le prince royal me dit qu'il falloit accepter, que j'en avois le tems, les manœuvres de Breslaw ne commençant que le 30; que ma curiosité seroit satisfaite : j'acceptai donc. Le comte Fernand Nugnès, cet espagnol, dont j'ai parlé, et qui étoit là, accepta aussi; et nous primes des arrangemens tous deux pour y aller coucher le lendemain.

Parti pour Roswall; c'est le nom du château du comte Hoditz : le comte Hoditz est un seigneur de Moravie, retiré depuis 35 ans dans cette terre, auparavant attaché à la cour de Charles VI., veuf d'une princesse de Bareuth tante du roi de Prusse, vieillard de 70 ans, mais verd, et ayant conservé toute sa tête: composé de raison et de folie, de phi-

losophie et de préjugés, d'imagination et de mauvais goût; ayant beaucoup voyagé dans sa jeunesse. Il étoit tard quand nous arrivâmes; nous le trouvâmes à souper au milieu d'une douzaine de filles; ce sont ses comédiennes, ses musiciennes, ses danseuses, toutes élevées par lui, des paysanes de ses terres. — Nous nous mîmes à table: — soupé fort gai; bonne musique: le comte se mit tout de suite à son aise avec nous, et nous raconta sa vie: il nous parla beaucoup du roi de Prusse, avec lequel il est en grande liaison, ayant quelquefois passé des mois entiers seul, ou presque seul avec lui.

Le 27 et le 28 août.

Passé deux jours à voir le château et le parc du comte Hoditz: le premier soir, opéra bouffon sur son théâtre, musique, soupé dans un jardin chinois; illumina-

Digitized by Google

tion : le second, sacrifice romain à l'antique ; fête de bergers ; comédie allemande ; soupé dans une grotte. On n'a point d'idée d'un séjour, d'un jardin, et d'un hôte pareils ; on ne peut se figurer un mélange aussi bisarre de choses ingénieuses et ridicules : c'est avec ses paysans seuls qu'il a fait comédiens, musiciens, danseurs, peintres, sculpteurs, doreurs, artificiers, fontainiers, jardiniers, qu'il a exécuté et exécute tous les jours les idées les plus singulières, les fêtes les plus brillantes, et les plus bisarres : il en a donné une, il y a sept ou huit ans, au roi de Prusse, dont les détails ne seroient pas croyables, si on n'en voyoit sur les lieux les moyens et les débris : c'étoit à chaque pas des féeries, des enchantemens : tout son parc est propre pour des fêtes pareilles : à chaque pas, ce sont des monumens, tous plus ingénieux et plus grotesques les

uns que les autres : là, de vieilles ruines; ici, des cavernes de Druïdes avec des autels, des grottes mystérieuses taillées dans le roc, des hermitages chrétiens, des pagodes indiennes, des autels à la chinoise, d'anciens mausolées, celui d'Arminius, ceux de deux ou trois autres rois de la Germanie fabuleuse, au milieu de sa vallée d'Arcadie le sien à lui même, ailleurs celui de sa femme entouré de tous ceux de ses ancêtres. Dans une partie de son parc une ville de Lilliputiens; ce sont des maisons de trois pieds de haut, les remparts, les promenades, l'église, les jardins, le palais du roi, tout est dans les mêmes proportions : dans une autre partie, on voit un calvaire; dans les souterreins de son château sont les mystères de la passion, taillés dans le roc; d'un autre côté, des mines artificielles. Presque tous ces monumens sont animés par

des eaux en sources, en cascades, quelques-unes d'un élan prodigieux : on compte dans son parc et dans sa maison 6,000 jets, tant grands que petits; il y en a partout, jusques sur sa table : au milieu du surtout est un canal d'eau courante, sur lequel voguent de petits bâteaux joliment arrangés, et lestés de toute sorte de colifichets; enfin, ce qu'il y a de plus ingénieux, c'est la manière dont il anime toutes les scènes répandues dans ce parc : dans son vallon champêtre, il donne des fêtes de bergers; dans les grottes de Druïdes, des sacrifices tels qu'ils étoient dans ces tems fabuleux; au tombeau d'Arminius, des cérémonies anniversaires et lugubres avec le costume des anciens Germains; dans ses espèces de mines, des illuminations souterreines, mêlées à des danses et des concerts souterreins : sur le canal de son parc, des jeux de nayades, et de

dieux marins : dans ses jardins chinois et américains, des fêtes chinoises et sauvages. Il a en magazin des habits et des décorations relatifs à toutes ces scènes; toutes sont exécutées par ses élèves, et par ses domestiques : la plupart manquent de goût et de perfection dans les détails, parce que ses artistes et ses figurans sont médiocres; mais l'idée de toutes ces scènes est originale, spirituelle, et fondée sur une connoissance vraiment grande de l'histoire et de la fable : elle fait voir ce qu'un homme, servi par de meilleurs artistes, par une plus grande fortune, et ayant un goût plus pur, une imagination moins désordonnée, pourroit faire de neuf dans ce genre : elle me rappeloit les merveilles que nous lisons des jardins chinois, et dont les jardins anglais sont une foible imitation; il a sur les uns et sur les autres l'avantage de cette invention d'animer ces

Digitized by Google

differentes scènes par des fêtes ou des jeux analogues à elles. Ce singulier vieillard a dépensé dans cet étrange séjour deux ou trois millions de florins ; et chose plus extraordinaire que tout ce qu'il a fait il soutient aujourd'hui sa maison, 90 personnes qui la composent, des idées nouvelles qu'il fait sans cesse exécuter, une table presque ouverte, des fêtes aussi souvent qu'il trouve l'occasion d'en donner, avec 18 ou 20,000 florins de rente qui lui restent; explication qu'il nous a donnée de cette énigme : il tire beaucoup de denrées de ses terres; tous ses gens sont ses paysans, et dans ses terres, tous ses paysans sont serfs ; par conséquent après les avoir élevés, il ne leur donne presque point de gages. Sa première chanteuse, habillée et nourrie, n'a que deux florins par mois; trois mille florins payent en totalité les gages de 80 et tant de per-

Digitized by Google

sonnes qui composent sa maison. Du reste, insouciance, épicuréisme, singularités de toute espèce de cet étrange personnage : sévérité qui règne dans son sérail; carcan pour ses filles quand elles font des fautes graves; renoncement absolu à toutes les affaires du dehors pour se livrer à toutes ses folies; ses terres pourroient lui rendre 40,000 florins: il a fait un marché avec ses receveurs pour qu'on lui en paye toujours une année d'avance, et qu'il ne se méle de rien. On parle des variétés incombinables de la nature dans les physionomies; il y en a bien davantage dans les caractères et dans les esprits.

Trouvé chez ce Comte un Français. (Malheureuse nation, où ne rencontre-t-on pas quelques-uns de tes membres?) Il se nommoit le comte Duhamel : il étoit employé chez les confédérés; il montroit un passeport de M. de Choiseul,

Google

des lettres de M. Durand ; il disoit qu'il étoit colonel des troupes du prince Jablonowsky : qu'on lui avoit promis ce grade en France ; il avoit été dans plusieurs régimens ; il avoit fait le tour du monde ; il se disoit le mari de cette madame Duhamel, le héros du coup de pistolet qu'il avoit tiré à M. le baron de Travers dans un accès de jalousie, le protégé de madame du Barry, avec laquelle il avoit lié sa femme, dans l'esprit de faire fortune. Il s'avouoit, par ses propos même, un avanturier et un intrigant ; il flattoit ensuite impudemment le comte de Hoditz, sur son château, sur ses jardins; il l'appeloit le dieu du goût, et moi je baissois les yeux : j'étois confus de sa honte, presque comme si c'eût été la mienne. C'étoit celle d'un Français.

Le 29 *août.*

Parti pour Breslaw; Passé par Neiss; Couché à Ohlaw.

Le 30 *août.*

A Breslaw, et à midi, à l'ordre chez le Roi: il me parla enfin, mais peu de temps, et encore de choses indifférentes, sur la maison du comte Hoditz, sur le Comte lui-même. Il l'appeloit son Épicurien: il le persifloit sur ses goûts, sur sa bisarrerie; et ce même homme, sur lequel il parle si étrangement en public, il l'admet dans sa société intime. Il lui écrit fort souvent; j'ai vu des porte-feuilles pleins de lettres de sa main, des vers qu'il lui adresse: il le nomme dans ses lettres, *son cher, son ami.* Je cite ce trait, parce qu'il m'a frappé, et qu'il

Digitized by Google

fait voir comme les rois, et le roi de Prusse sur-tout, se jouent des hommes et de l'amitié!

Soupé chez M. de Hoym, ministre dirigeant de la Silésie; grand et ennuyeux soupé; médiocre musique: elle étoit-là, à cause du Prince de Prusse qui l'aime beaucoup; causé long-temps avec ce Prince: il est plus instruit qu'on ne le pense: il est bon, et il y joint de la fermeté, du caractère: il me dit des choses qui m'étonnèrent, sur les devoirs des souverains, sur le bonheur des hommes, sur celui des nations libres, sur le despotisme des rois; il brûle d'envie de voyager: il parle du militaire avec intelligence; je crois qu'il sera meilleur roi et moins grand roi que son oncle.

Le 31 août.

Les troupes destinées à manœuvrer

devant le Roi, campèrent entre Lissa et Neukirch, à deux lieues de Breslaw; le Roi s'y rendit, et les vit entrer dans le camp: elles étoient composées de 21 bataillons, savoir, 2 de Taüenzeen, 2 de Keller, 2 de Stechow, 2 de Gaudentz, 2 de Saxe, etc. de 30 escadrons de houssards, savoir, de 10 escadrons de cuirassiers, Rœder et Seidlitz, et de 10 escadrons de dragons, Krochow, en tout, 50 escadrons: les 30 escadrons de houssards, furent cantonnés dans les villages voisins. Comme je l'ai déjà dit, en Prusse les houssards ne campent jamais: les régimens défilèrent tous en parade devant le Roi: infanterie généralement belle et élevée; régimens de Taüenzeen et de Stechow, particulièrement très-beaux: régiment de Seidlitz, superbe en hommes et en chevaux; distingué aussi, par la bonne mine de ses officiers, par l'instruction

approfondie de tous ses cavaliers, par l'esprit excellent qui y règne, par la réputation qu'il s'est faite à la guerre: je n'ai point vu de corps de cavalerie qui m'ait fait ce plaisir. Dragons beaux, bien équipés, montés sur des chevaux polonois, celui de Kroelsow particulièrement: il n'y a plus en Prusse que deux régimens de dragons qui soient montés sur des chevaux allemands, et ils ont ordre de se remonter en chevaux polonois; cette espèce de chevaux est fine, agréable, légère, et avec cela, très-solide: dragons sont, du reste, équipés comme les nôtres; ils ont des habits, au lieu que les cuirassiers ont des vestes coupées en forme de bufle avec un gilet par dessous; — cuirassiers, ont de plus l'écharpe; uniforme des officiers de dragons a des brandebourgs brodés en argent: buflles des officiers de cuirassiers, sont

sont galonés en or ou en argent: en tout, les harnois et équipemens de la cavalerie Prussienne, soit cuirassiers, dragons, ou houssards, sont bien, tant pour la solidité, que pour l'appareil. Régimens de houssards aussi beaux, et ainsi que ceux que j'ai vus à Neiss! parfaitement le costume et l'air de guerre; point de poudre, cheveux noués. — Un des trois régimens, celui de Moehring, très-beau, et très-bien monté; tous chevaux polonois: les deux autres assez médiocrement: le Roi ne donne que onze ducats par cheval. Je renvoie pour plus de détails sur ces objets, à ce que j'ai rassemblé sur la constitution.

Infanterie, toute campée sur une ligne, et cavalerie en seconde: gardes du camp à 150 pas des faisceaux; chaîne de sentinelles doubles à dix pas les unes des autres. Même chaîne sur les côtés et

derriére. Quelle armée, sous ce point de vue, que celle où l'on est obligé d'enceindre ainsi les drapeaux pour empêcher que les soldats ne les abandonnent! Il est constant, que dans la première campagne, les régimens Prussiens peuvent compter sur un quart de déserteurs ; en temps de paix, cela est impossible : — désespoir de la plupart de ces malheureux, ainsi enfermés et réduits par la modicité de leur solde à la vie la plus misérable : suicide très-commun parmi les soldats, c'est à dire, parmi cette classe d'étrangers qui forme le tiers des compagnies, et qu'un moment d'inconstance ayant amené sous les drapeaux, privé de la liberté pour leur vie : quand on les engage on leur fait bien une capitulation pour tant d'années ; mais presque toujours on les trompe : ils n'ont qu'un moyen pour acquérir plus de liberté ;

c'est celui de se marier : dès qu'ils ont des enfans, on les regarde comme des soldats citoyens, et on les resserre moins; parce qu'on compte sur les liens qui les attachent.

Quartier du Roi à Goldschmidt, petit village en avant de la droite.

Le 1er. septembre.

Manœuvre générale : mais d'abord la cavalerie, et ensuite l'infanterie, comme le premier jour à Neiss : les 20 escadrons de dragons et de cuirassiers étoient en bataille sur une ligne, et les 30 en seconde, firent d'abord l'attaque, régiment par régiment ; là firent de 1,000 pas, le Roi donnant des points de vue à chacun d'eux : la firent tous très-bien, mais Seidlitz, Seidlitz sur-tout ! Jamais je n'ai rien vu qui m'ait autant frappé ; il arriva sur la plus légère ouverture, et parfai-

Digitized by Google

tement, incroyablement bien aligné. — Régimens de houssards firent ensuite leur attaque; la firent fort bien : le Roi, en accoutumant ainsi ses houssards à manœuvrer en ligne, en tire le même parti que de sa cavalerie ; il veut qu'ils chargent comme elle : c'est lui qui a mis ses houssards sur cet excellent pied, et sur un pied aussi nombreux : avec les Bosniens et les deux nouveaux régimens qu'il forme en Pologne, il en aura 110 escadrons. A son avènement au trône, il n'y en avoit que 30, et ils ne savoient qu'escarmoucher. — Régiment qui étoit à la gauche, celui de .... fit mal son attaque, s'ouvrit, s'emporta à une de ses ailes : — colonel fut mis aux arrêts; la colère étoit marquée sur le visage du Roi : *que le diable te casse le cou*, disoit-il en allemand ; c'est son injure favorite, c'est celle dont il régale ses

officiers-généraux ou supérieurs, quand ils manquent au mouvement. Cette injure a passé de sa bouche, aux généraux et aux colonels; ils s'en servent familièrement vis-à-vis de leurs officiers.

L'attaque par régimens étant finie, le Roi fit rompre les lignes par la droite, par division; ensuite les deux colonnes se mirent en masse, chaque régiment déployant devant le Roi, et formant ses divisions en escadrons au galop, en passant devant lui : ce mouvement, bien exécuté par tous, le fut par le régiment de Seidlitz, à un point de supériorité dont on ne peut se faire d'idée.

Les deux colonnes étant formées en masse par escadrons, le Roi ordonna le déploiement général: celui de la cavalerie et les dragons qui devoient se former en première ligne, se fit sur l'escadron du centre, et dans moins de trois minutes,

Digitized by Google

les 20 escadrons furent en bataille. Le déploiement se fit par des *à droite*, ou *à gauche*, les cavaliers se mettant d'abord tête-à-botte, et s'allongeant ensuite en file au galop: la colonne de 30 escadrons de houssards, pendant ce mouvement, se partagea en deux colonnes, qui se placèrent immédiatement derrière la droite et la gauche de la ligne: le Roi ordonna alors une attaque générale de toute la ligne, allant se placer à 1,000 pas en avant d'elle, et donnant des points de vue pour servir de direction à l'extrémité de l'aile droite: la ligne s'ébranla au pas, et fit ainsi environ 400 pas; elle passa ensuite au trot; de-là, au galop, puis au baissement de main; et elle s'arrêta à vingt pas du Roi, sans s'être ouverte ni désalignée dans cette longue et difficile charge: les 15 escadrons de houssards placés derrière chaque aile, partirent au

galop, en même-temps que la ligne s'ébranla, pour venir se former sur le flanc et à dos de la ligne ennemie qu'on étoit supposé attaquer : les 15 escadrons de la droite particulièrement exécutèrent ce mouvement avec une vivacité et un ordre infinis : on ne peut rien se figurer de plus imposant que le coup-d'œil d'une pareille attaque, cette ligne immense arrivant à toutes jambes, tandis qu'une nuée de cavalerie se formoit sur nos flancs et derrière nous, ces tourbillons de poussière, les cris qu'ils poussent au baissement de main, le bruit des fanfares, des trompettes, l'éclat des armes : tout cet ensemble me rappeloit cette expression de l'écriture, lorsque voulant peindre l'horreur d'un orage qui s'avance sur l'horison, elle dit, *sicut procellam equestrem* : *comme un nuage de cavalerie.* Au commandement de halte, fait par le général

qui est en avant du centre de la ligne, et qui est répété par tous les commandans d'escadron, ce torrent de cavalerie s'arrêta : on n'entendit plus que la voix des officiers commandant *richtet euch*, ou *alignez-vous;* et la ligne, en un clin-d'œil, se trouva dans le plus parfait alignement.

Après cette attaque générale, le Roi fit exécuter encore la charge par plusieurs régimens ; ensuite les 50 escadrons défilèrent devant lui, et reprirent le chemin du camp.

Ce qui rend ces mouvemens de charge de la cavalerie Prussienne encore plus surprenans, c'est que le terrein n'étoit rien moins que favorable : il y avoit beaucoup de fossés qu'on avoit comblés la veille avec peu de soin ; d'ailleurs ces 50 escadrons faisoient plus de 6,000 chevaux ; ceux de houssards étant à 130

hommes sous les armes, ceux de dragons à 140 ou 150, et ceux de cuirassiers à 128 ou 130. On en fit sortir seulement, pour le moment de la charge, les chevaux de remonte, ce qui fit à peu-près un dixième : voilà ce qu'il faut encore admirer, soit dans l'infanterie, soit dans la cavalerie Prussienne, c'est que les bataillons ou escadrons sont complets sous les armes; c'est qu'on n'y connoît point au moment des revues du Roi, de deuxième ni de troisième classe. Tout sort et manœuvre: on voit derrière chaque régiment les *über complet* ou surnuméraires prêts à entrer dans le rang.

Le Roi se rendit ensuite sur le terrein où devoit manœuvrer l'infanterie : elle y déboucha sur deux colonnes ; celle de la gauche, devant former la première ligne, étoit composée de 12 bataillons, et celle de la droite, de 9. Au signal d'un

coup de canon, elles se formèrent par des quarts de conversion à gauche: elles firent ensuite les mêmes manœuvres qu'avoit faites l'infanterie de Neiss le premier jour: feu de pied-ferme, feu de charge, marche en bataille, passage de ligne l'une à travers l'autre, rompre et défiler devant le Roi; tout cela fut exécuté avec une précision et une perfection étonnante. J'admirai sur-tout la marche en bataille, l'aisance du pas: (la ligne en faisoit 70 par minute, et c'étoit un pas très-allongé, bien de deux pieds); l'incroyable alignement, l'exacte observation des distances entre les bataillons: elle étoit de six pas, et elle ne fut presque jamais altérée; la parfaite conservation de la direction parallèle d'où la ligne étoit partie; et ce mouvement de marche en bataille, répété plusieurs fois, fut toujours de six ou sept cents pas au moins

de suite, sans que le feu de charge, soit en avant, soit en retraite, nuisît à sa perfection ; d'ailleurs, mêmes principes pour l'alignement que ceux que j'ai déjà observés : ils sont les mêmes dans toute l'armée Prussienne; et il en est sur tous les points comme sur celui-là.

Officiers, en défilant à la tête de leurs troupes devant le Roi, marchent sans gêne et sans affectation, regardant tour-à-tour le Roi et leur troupe : dans tous les mouvemens, les officiers Prussiens ont pour principe de n'être pas immobiles, et de s'occuper de leurs soldats : les nôtres, trop fixés à leur place, ne remédient pas assez aux fautes qui se font.

Le Roi me parla plusieurs fois dans l'intervalle des manœuvres. — Officiers Prussiens qui, plus que ceux d'aucun autre Prince, sont *ad metam regis*,

m'en firent un peu plus d'honnêtetés. Le général Anhalt se défronça, devint honnête, causa long-temps avec moi : est instruit ; parle bien du métier : a voyagé par ordre du Roi en Flandre et en Italie : a suivi les campagnes qui s'y sont faites : est toujours dans la faveur du Roi, non pas quant à la société journalière, (le Roi le voyant peu hors des détails dont il est chargé,) mais quant aux choses militaires, pour lesquelles il a grande confiance en lui ; il a dans l'armée beaucoup d'envieux, beaucoup d'ennemis ; et personne n'ose dire qu'elle ne soit pas placée, qu'il n'ait pas de fort grands talens.

Retourné dîner à Breslaw chez l'abbé Bastiani : bonne chère, bon vin. — Conversation intéressante : c'est vraiment un homme d'esprit ; il a de la philosophie, de la franchise, du caractère : il aime la liberté ; dans la position où il est, c'est

Digitized by Google

une passion malheureuse : le Roi gêne la sienne, et en veut à celle du genre humain.

Le 2 septembre.

Manœuvre générale : le général Anhalt avec trois bataillons et le régiment de Pudkouski, houssards, avoit été occuper avant le jour une position à une lieue sur le flanc gauche du camp : il représentoit dans cette position, au centre de laquelle étoit un village supposé retranché, une armée dont le front étoit égal à celle du Roi ; celle-ci déboucha à cinq heures du matin sur deux colonnes précédées d'une avant-garde de six bataillons , dont quatre de grenadiers. Un brouillard épais suspendit pendant une heure le mouvement ultérieur du Roi : pendant ce brouillard le Roi resta à cheval à la tête de son avant-garde ; conversation assez longue

Digitized by Google

avec moi, ensuite avec mon Espagnol : plaisir malin qu'il sembloit prendre à l'embarrasser par les questions les plus étranges sur les colonies Espagnoles, sur le Chili, sur le Paraguai, etc. Persifflage, ou questions embarrassantes sont la récréation favorite du Roi, sur-tout vis-à-vis des étrangers. Voltaire, dit-on, l'a accoutumé à ce genre, déjà déplaisant dans un particulier, et odieux dans un Roi, parce qu'il devroit sentir qu'il est possible que sa présence déconcerte l'homme le plus instruit, et qu'attaquant toujours à armes inégales, il offense sans retour, et est supérieur sans gloire.

Le brouillard étant levé, les six bataillons de l'avant-garde se mirent en bataille sur deux lignes, et derrière eux le reste de l'armée sur une seule : elle étoit formée en deux colonnes serrées et qui se touchoient presque immédiatement : cha-

que colonne se déploya par sa droite; le roi suivit lui-même le déploiement qui ne se fit pas trop bien, quoique le plus facile de tous. Ce n'est pas la première fois que j'ai remarqué que dans le détail intérieur des manœuvres, nos régimens bien instruits, apportent autant et souvent plus de précision, d'ordre, et de célérité réunies; *richtet euch : allignez vous* disoit le roi, allant, de division en division, alignant les soldats avec sa canne; occupation d'un officier major. Toutes les divisions n'arrivoient pas assez diagonalement, et elles étoient obligées ensuite de se porter trop en avant pour se trouver sur le point d'alignement : autre observation, c'est que, pour déployer ainsi ses deux colonnes, et ses deux divisions qui en faisant la tête, occupoient le centre de sa ligne, M. de Taüenzeen qui commandoit l'infanterie, avoit formé en partant

du camp sa colonne de droite et sa colonne de gauche par la gauche, ce qui l'obligeoit nécessairement à se mettre en bataille par les mouvemens opposés : et moi je voudrois que pour manœuvrer plus vraisemblablement, et plus conformément à ce qui se passe à la guerre, où, partant d'un camp, sur-tout pour aller attaquer l'ennemi, (il est impossible de prévoir par quel côté les circontances et le terrein forceront à se remettre en bataille), on se formât toujours en colonne vers le point qui porte le plutôt dans ce débouché, ou dans la direction de marche qu'on doit suivre, se remettant ensuite en bataille par quelque côté que ce puisse-être au moyen du préjugé de l'invasion totalement abandonné. En tout, plus j'examine, plus je trouve que la théorie des déploiemens que j'ai donnée dans mon ouvrage, est ce qu'il y a de meilleur

meilleur et de plus parfait à exécuter; qu'elle renferme beaucoup de détails supérieurs à ce qui s'exécute en Prusse, et qu'il n'y a pas un mot à y ajouter.

La cavalerie du roi qui étoit à la gauche de ses colonnes d'infanterie, se porta à la droite et à la gauche de la ligne : toute l'armée étant ainsi en bataille sur une ligne précédée d'une avant-garde de six bataillons, s'ébranla pour marcher à M. d'Anhalt : cinq ou six escadrons, qui avoient couvert le mouvement, et tiraillé toute la matinée avec les postes avancés de M. d'Anhalt, se replièrent sur la gauche.

Le roi dans sa marche refusa sa gauche; l'attaque du village se fit par les six bataillons de l'avant-garde en échiquier, soutenus par le reste de la ligne, et particulièrement par la droite qui l'embrassa : là, suivant l'usage, beaucoup de feu, par division, par bataillon, en marchant et de

pied ferme. — Troupes de M. d'Anhalt, qui figuroient dans le village et sur les hauteurs qui étoient en arrière, une armée plus considérable, se replièrent successivement, faisant le feu de retraite. — Gauche des troupes du roi se remit en mesure avec le reste de la ligne. — Armée se forma en avant du village, et manœuvre fut finie. — Je n'ai pas parlé des mouvemens que fit la cavalerie de la droite du roi pour toucher la position de M. d'Anhalt, et attaquer quelques escadrons qui y figuroient son aile gauche : il y eut là beaucoup de tirailleries, d'invraisemblances et de platitudes; et cela ne peut guères manquer d'arriver ainsi, toutes les fois qu'on exigera que de trop petits corps représentent de trop grandes forces.

L'objet général de la manœuvre qui est toujours ce qu'il faut considérer, étoit de représenter l'attaque d'un village, et il fut

selon moi, très-mal rempli : rien de plus foible et de plus mal que ces attaques en échiquier, (manœuvre favorite du roi) contre des villages qui seroient vigoureusement défendus. J'aurois voulu que, pour donner sur cette opération militaire un exemple instructif et vraisemblable, le roi eût d'abord donné à M. d'Anhalt un plus grand nombre d'infanterie; car qu'avoit-il besoin de réserver pour lui seul toute celle de l'armée, tandis qu'il ne donnoit à M. d'Anhalt que trois bataillons, exigeant de lui qu'il représentât encore avec cette poignée d'hommes, une armée qui auroit occupé le village, et une position en arrière de lui ? M. d'Anhalt auroit pu avec trois ou quatre bataillons de plus, (ce qui est le moindre nombre de troupes avec lequel il est censé qu'une armée auroit occupé un village ainsi placé en avant de son centre et essentiel à sa

position, afin de le défendre vigoureusement), il auroit pu, dis-je, l'occuper militairement, en occuper les hayes avancées, les flancs avantageux, les saillants, avec de l'infanterie sur deux rangs, et non avec une douzaine de malheureux soldats éparpillés, (ainsi qu'il avoit été réduit à le faire pour dessiner une position aussi immense) se reserver des bataillons en colonne dans les principaux débouchés sur les flancs, et en arrière du village, répondre alors par un feu vigoureux et vraisemblable à celui du roi, attendre son attaque, faire par son centre et par ses ailes des sorties sur les flancs de cette attaque, laisser emporter une partie du village et la remporter avec ses troupes fraiches, enfin, donner aux troupes qu'il auroit mises à ses ordres un exemple de la manière dont les postes se défendent. Le roi, de son coté, eût donné à son armée

un exemple de la manière dont ils s'attaquent, en embrassant d'abord le village, autant qu'il l'auroit pu, par un feu d'artillerie supérieure, afin d'éteindre celui de M. d'Anhalt, en marchant ensuite, non avec un faible échiquier soutenu d'une faible ligne d'infanterie faisant l'un et l'autre le feu de peloton en marchant, (manière avec laquelle il ne s'avisera, je crois, jamais d'attaquer un village garni d'une bonne et compétente infanterie), mais avec des régimens en colonne par bataillons, ou par demi-bataillons dirigés vers les angles, vers les points les plus accessibles, tandis qu'il les soutiendroit par sa ligne formant les courtines de ces colonnes, et qu'il embrasseroit avec elle les flancs de M. d'Anhalt pour contenir les troupes que celui-ci auroit pu destiner à soutenir celles qui défendroient le village; se mettre s'il avoit voulu donner la

leçon plus complette, en prise à une des parties de son attaque, afin de donner lieu à, ces troupes d'agir; montrer alors comment, (soit avec de la cavalerie, si le terrein le permet, soit avec de l'infanterie ,) l'attaquant doit tomber sur les troupes du renfort ennemi, les repousser, et les couper d'avec le village qu'elles rafraichissent et soutiennent. La fin de la manœuvre eût été la prise du village, la retraite tant bonne que mauvaise de l'infanterie de M. d'Anhalt, ainsi que le roi l'auroit voulu, sur la cavalerie qui auroit occupé les hauteurs derrière lui, y figurant une portion de l'armée ennemie, et qui, comme de raison, se seroit avancée pour la recueillir; le débouchement, et la formation de l'armée du roi en avant du village pour être censée continuer l'attaque du corps de l'armée ennemie. Voilà certainement ce que le roi sait mieux que

moi, mais ce que, j'ose le dire, il ne fait pas assez exécuter. Aussi ses troupes à la guerre ne savent ni attaquer ni défendre les postes; du moins n'est-ce pas leur fort. Aussi ai-je remarqué dans ces manœuvres de paix, que, dès le moment qu'elles sortent de leur ordre de ligne, de leur marche en bataille, (qu'elles exécutent en effet d'une manière supérieure à tout ce qu'on peut imaginer.) de leurs feux de pied ferme, ou de charge en plaine ouverte, enfin de toute disposition qui tient les soldats parfaitement sous l'œil des officiers, il y a plus de désordre, de tumulte, et d'incertitude parmi eux que parmi nos troupes. Je conclus de-là que tout homme qui aura affaire à la guerre aux troupes Prussiennes, soit en petit, soit en grand, doit chercher à les attirer dans des pays de postes. Je n'en infèro pas de-là que les Prussiens ne puissent

peut-être devenir aussi propres aux affaires de postes, qu'à celles de plaine, s'ils étoient instruits avec le même soin aux unes qu'aux autres : car je crois que des troupes bien disciplinées ne sont plus ou moins propres à l'un ou l'autre terrein, que par ce qu'on s'est plus ou moins occupé de leur instruction sur les manœuvres relatives à l'un des deux. C'est donc, selon moi, un sot préjugé que celui qui fait dire à quelques-uns de nos militaires, que les troupes françaises ne sont pas faites pour les affaires de plaine. Ayez des camps de paix ; rendez vos troupes tacticiennes ; formez des officiers-généraux ; étudiez la tactique de plaine, la tactique des développemens, la grande tactique comme le roi de Prusse le fait avec ses troupes depuis qu'il est sur le trône ; et alors vous pourrez chercher la plaine vis-à-vis de lui, vous pourrez l'at-

taquer par manœuvre, et opposer science à science : et j'ajouterai à cela qu'en acquérant ainsi cette partie sur laquelle nous sommes, par préjugés autant que par défaut d'instruction, restés en arrière, nous n'en conserverons pas moins dans les affaires de poste les avantages non contestés que donnent à la nation sa vivacité, son impétuosité, son courage personnel, et l'intelligence individuelle de nos officiers particuliers, chose si importante et si souvent décisive dans un genre de combat, où les mouvemens restent si souvent abandonnés à l'intelligence particulière. — Où ce détail m'a mené ! et comme les idées s'embranchent involontairement les unes sur les autres !

Invité par M. d'Anhalt à la deuxième table du roi, qu'il tient en qualité de premier adjudant : il m'avoit aussi invité la veille, mais j'avais préferé le dîné de l'abbé

Bastiani. J'acceptai pour cette fois, afin de voir la tournure de ces dîners. — Grand d'Espagne invité comme moi à cette table : nous étions prévenus que le roi l'avoit ordonné à M. d'Anhalt, en demandant pourquoi cela n'avoit pas toujours été. — Embarras de l'espagnol : — il ne savoit s'il iroit, s'il n'iroit pas ; il trouvoit la dignité de sa grandesse compromise : enfin il y vint. — Etrangers ne sont jamais, dit-on, admis à celle du roi ; le prince de Hesse l'étoit, mais comme parent.

Table de M. d'Anhalt ; longue table d'armée de 30 couverts dans une grange. Grosse chère en deux services de six plats immenses chacun ; vaisselle d'argent aux armes du Roi ; mais vaisselle simple, assiettes et plats ronds, sans aucune façon ni moulures : assez bon vin. M. d'Anhalt qui étoit entre nous deux, fit porter du

vin de Champagne et du vin de Hongrie fort bons : ce premier est le vin favori du Roi. Il en boit journellement : il sable sa bouteille de vin, noyé dans beaucoup d'eau et de paroles. — A la table de M. d'Anhalt, point de dessert, point de café : il demanda par extraordinaire, un morceau de fromage et une bouteille de liqueur : le Roi envoya au second service un page dire qu'il buvoit à la santé de la table. — Ne fait cela que quand il est content de la revue. — Santés du Roi se portèrent à un bout de la table; ne vinrent pas jusqu'à nous : ne nous fut pas portée par M. d'Anhalt. — Convives étoient les officiers supérieurs des régimens ; mon Grand d'Espagne ne desserroit pas les dents : se trouvoit déplacé; c'étoit peut-être vrai : moi, qui me trouvois fort bien, je mangeai comme un diable; je causai beaucoup avec le

Digitized by Google

général d'Anhalt. Quand l'obscurité ne feroit que débarrasser des prétentions, elle seroit, par cela seul, un des bonheurs de la vie: d'Anhalt me parla guerre, voyages; fut fort honnête, m'invita fort à venir boire son vin de Champagne à Potsdam; le bon accueil du Roi et le vin l'épanouissoit vis-à vis de moi: ce n'est pas qu'il en boive trop; il aime le vin de Champagne comme son maître, et peut-être par imitation.

Il y a des gens qui croient que si le Roi mouroit, le Prince Royal l'éloigneroit tout de suite en le maltraitant: je crois que non; il lui déplaît à cause de sa dureté qu'il pousse quelquefois, aujourd'hui moins, jusqu'à l'insolence; mais il connoît ses talens: il m'a dit lui-même qu'il en avoit: je crois qu'il l'éloigneroit de sa personne, en continuant de l'employer beaucoup. — Jouera sûrement un rôle

dans les armées : m'a paru dans mes idées, devoir ressembler au maréchal de Saxe.

Sorti de table au bout de deux heures. Celle du Roi dure beaucoup plus long-temps, quelquefois trois ou quatre; est composée de ses officiers-généraux et de quelques personnes considérables du pays; pendant son séjour à Breslaw, toujours Bastiani et le comte Zinzendorff : — conversation habituelle, ou militaire, ou contre la religion, ou nouvelles de l'Europe, nouvelles de Paris particulièrement. Il n'y a point de pays qui occupe plus ce Roi : il sait tout ce qui s'y passe, et même ce qui ne s'y passe pas; car souvent il est mal informé : il n'a guères, excepté M. d'Alembert et son ministre, que des correspondans obscurs qui ramassent tout; cela fait pâture à sa causticité.

Été à cinq heures chez le Prince Royal : il m'avoit demandé instamment d'entendre

le *Connétable;* M. de Rosières m'avoit dit le matin, que le Roi lui en avoit parlé, qu'il desiroit l'entendre, mais que tous les jours des affaires lui étoient survenues; qu'à Breslaw il avoit eu un jour de libre, et que ce jour-là, on lui avoit répondu que j'étois à Roswald: j'y étois en effet. Le Roi ne m'avoit rien dit à Neiss; ainsi je n'avois pas voulu me gêner sur une partie qui me faisoit plaisir. — Les rois ont des caprices; le roi de Prusse particulièrement en est pétri. Peut-être fis-je mal de ne pas lui écrire en arrivant, afin de le prévenir, afin de lui offrir cette lecture; mais il avoit écrit à M. d'Alembert qu'il l'entendroit. Il m'avoit fait dire par le Cat, qu'il me la demanderoit; il m'en avoit parlé plusieurs fois: il en avoit parlé en route au prince de Brunswick, à ce que me dit le comte de Zinzendorff; il en avoit parlé au comte de Zin-

zendorff à Breslaw ; il les avoit nommés pour y assister : — je n'ai su tout cela qu'aujourd'hui. Enfin, je ne fis rien ; je crus devoir attendre, et le roi de Prusse ne l'a pas entendu. J'avoue que je le regrette : l'amour-propre peut desirer le suffrage du roi de Prusse. D'ailleurs, je me faisois un spectacle de voir comment de certaines situations, de certains vers, agiroient sur son ame : je n'avois pas les mêmes objets d'intérêt en la lisant au Prince Royal. Ainsi cette lecture ne m'échauffa point. Le Prince la goûta, fut attendri, sentit quelques endroits ; mit dans ses remercîmens une honnêteté et une grâce infinies. Il n'y avoit à cette lecture que le général Rozières, dont j'ai parlé tout à l'heure, honnête Savoyard, et qui pleura tout bonnement d'un bout à l'autre, et le petit prince de Hesse, allemand, formé par le service hollandois.

Celui-là, qui ne manquera, dit on, pas de talent pour la guerre, disoit tout platement; « pour moi, je l'avoue, je me suis senti prêt à pleurer cinq ou six fois ».

Le 3 septembre.

Manœuvre générale : celle-là ne me parut ni militaire, ni instructive: l'objet du Roi fut de montrer comment un corps pouvoit s'engager à la guerre, de manière à être enveloppé et pris. Il en avoit donné un bien plus grand exemple, en faisant prendre au général Finck la position de Maxen; et du moins cette position pouvoit être excusée parce qu'elle avoit un grand objet : ici, je le répète, la manœuvre ne fut ni militaire, ni vraisemblable. Le Roi sortit de son camp, à la tête de toutes les troupes en deux colonnes, précédées de l'avant-garde com-

posée

posée d'un régiment de dragons. Ces deux colonnes, dont celle de gauche formée de presque toute l'infanterie, marchoient, ayant entr'elles de grands bois qui sont à la droite du grand chemin de Lissa à Berlin. Le régiment de dragons avoit pris poste dans la plaine sur la gauche, et couvroit le flanc de la marche: après deux heures de marche, le Roi fit arrêter les colonnes, et forma toute son infanterie, partie le long du bois, partie dans une trouée qui tenoit à d'autres bois, à la tête desquels étoit une cense qu'il fit occcuper par un bataillon de grenadiers; quatre bataillons qui formoient la colonne de droite avec toute la cavalerie, se formèrent derrière la traînée à couvert par un rideau. Toute l'infanterie qui bordoit le bois, au lieu d'y entrer, ainsi que je croyois que le Roi l'auroit fait faire, afin de ne pas montrer toutes ses

forces à l'ennemi qu'il vouloit attirer et engager dans la plaine, resta en dehors ayant son artillerie en avant d'elle, de manière à pouvoir être comptée homme par homme, des points par où devoit déboucher M. d'Anhalt. Cette disposition, fort facile à prendre, ne laissa pas que d'être longue, le Roi se mêlant lui-même de voir tout se former en bataille, et allant à son ordinaire aligner de division en division. Au milieu de tout cela, où il n'y avoit rien à apprendre, mouvement très-simple fait par le bataillon de grenadiers qui devoit border la cense, pour occuper son poste. Il arrivoit en colonne par compagníes, ayant les hayes de la cense à sa droite. Chaque compagnie se mit en file par la droite, et les hayes furent bordées dans un moment. J'ai tort de dire *bordées ;* car le bataillon resta en avant d'elles. Cela étoit tout simple ; on ne

voulut pas faire d'ouverture dans les hayes. Il n'y a sans doute pas de militaire qui ne connoisse le mouvement dont je parle-là ; mais je parie qu'on mette beaucoup d'officiers dans cette situation avec une colonne, et qu'ils tâtonnent avant d'y songer.

La disposition finie, on tira un coup de canon qui étoit le signal auquel M. d'Anhalt devoit déboucher : il avoit son corps ordinaire, ses bataillons de garnison et ses escadrons de houssards.

Le Roi, en attendant, se mit à causer : il me parla long-temps de mon voyage en Hongrie, en Croatie, de la constitution des troupes Croates, des troupes Autrichiennes ; et ensuite persiflage sur le prince Louis, sur les jésuites, sur la conduite de la France à cet égard : que pour lui, il se trouvoit bien de cet ordre, que la bulle de suppression étoit lâchée,

mais qu'il en garderoit, qu'il comptoit qu'*un jour on viendroit lui en demander de la graine.* — Les troupes de M. d'Anhalt qui se montroient déjà, mirent fin à la conversation : elles débouchèrent de trois ou quatre points, poussèrent le régiment de dragons qui étoit en avant, et qui se replia à la gauche de la position du Roi : ensuite, suivant l'usage, plates escarmouches des houssards qui venoient par divisions caracoller, et faire le coup de pistolet, sous le feu du bataillon de grenadiers qui couvroit la cense. — Infanterie de M. d'Anhalt s'avança en bataille sur deux rangs, pour présenter un plus grand front. Artillerie du Roi se démasqua de tous côtés, chose qui m'étonna encore ; car il me semble qu'elle devoit laisser engager davantage M. d'Anhalt : celui-ci s'avança toujours, quoiqu'il pût compter trois fois plus de monde

devant lui qu'il n'en avoit ; quoiqu'il pût en supposer derrière le rideau qui masquoit le fond de la trouée ; quoiqu'il fût dans une plaine sans appui : mais il devoit être pris, c'étoit sa destinée ; il m'avoit dit la veille en haussant, sans s'en appercevoir, les épaules : *Vous me verrez demain pris ; mais tout cela est troupes de S. M. mon maître : c'est à lui d'ordonner.* Il étoit encore à 500 pas du bois, que déjà le feu de toute la ligne du Roi l'accabloit, et les bataillons qui étoient le plus en arrière quittoient la lisière du bois, pour se former en ligne à hauteur des grenadiers de la cense. Pendant ce temps-là, — cavalerie qui étoit derrière le rideau, se portoit à toutes jambes à travers les bois qui étoient sur la gauche de M. d'Anhalt, pour embrasser son flanc. L'infanterie de la trouée s'avançoit à l'appui des grenadiers ; le régi-

ment de dragons remarchoit en avant; toujours grand feu par pelotons entre M. d'Anhalt et l'infanterie du Roi. Enfin, toutes ces dispositions réunies l'ayant enveloppé, la cavalerie ayant tenté quelques charges inutiles sur la tête de la cavalerie du Roi, il se forma en bataillon quarré, et dans cet ordre, il fut censé capituler. Si l'objet du Roi n'étoit que de faire marcher et tirer ses troupes, il le remplit; mais il avoit celui de donner une leçon d'opérations de guerre, et il ne le remplit pas. Le Roi fait souvent des manœuvres de cette espèce, soit qu'il n'en veuille pas toujours faire de plus intéressantes, soit que, faisant manœuvrer si souvent, son imagination s'épuise, et qu'il en soit de l'esprit militaire comme de tous les autres genres d'esprit, qui ont leurs jours et leurs phases.

Après la manœuvre, le Roi s'arrêta

quelque-temps. — Officiers-généraux vinrent prendre congé de lui. — Je n'ai point encore crayonné le costume de ce Prince; il étoit trop singulier, trop cynique, pour que je le laisse partir sans cela: qu'on se figure un grand chapeau à plumet autrefois blanc, retapé comme dans tous ses portraits, une demi-perruque à queue avec une rosette, devant être recouverte sur le devant, et par le côté par ses faces, mais dérangée par son chapeau et par la sueur, de manière qu'on apperçoit de par-tout, le cordon gras qui le contourne et qui le serre; un col noir, un habit bleu, avec des paremens et un collet rouge tout uni; c'est ce qu'on appelle l'uniforme de l'armée. Quelquefois il porte celui de ses gardes qui a des brandebourgs en argent. L'hiver dans les jours de gala, et c'est le comble de sa magnificence, il en a un de velours de

coton à brandebourgs. Dans tous ses camps, il avoit l'habit de l'armée : cet habit toujours boutonné, fait comme un sac, garni sur le devant d'une énorme quantité de tabac d'Espagne, (et il dit souvent que M. de Vendôme étoit comme lui,) extrêmement long, doublé la plupart du temps, même en été, d'une pluche de soie, autrefois pluche, autrefois couleur de feu, maintenant rase et cramoisi jaune, rapetassé à l'endroit où il porte l'épée, d'un morceau qui indique ce qu'étoit l'habit dans sa nouveauté, l'épée, petite et de cuivre, avec une vieille dragone uniforme et dont le gland n'est plus que de bois, passant toujours dans les basques; une culotte noire, rapée et toujours rapiécetée. On ne sait pas quand il en met de neuve : des bottes de pêcheur, autrefois noires, maintenant jaunes de vétusté et de mauvaise tenue, relevées

par-dessus le genou sans manchettes de bottes, et rattachées avec de mauvais cordons au milieu de la cuisse. Par-dessus cet habit, une écharpe qu'il porte certainement depuis son avènement au trône. — J'ai parlé ailleurs de sa magnificence en bijoux, et du singulier contraste qu'elle fait avec le reste de son ajustement. — Il a le même cynisme dans tout ce qui tient à sa personne : sa voiture, son lit, sa chambre sont d'une mal-propreté à laquelle rien ne peut être comparé. Il ne change pas de chemise tous les jours; souvent il se couche et se lève sans valet-de-chambre. Quelquefois il se met au lit tout botté : et ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'étant Prince Royal, il aimoit la parure et qu'il se piquoit même de recherche. Arrivé au trône, il changea tout-à-coup ses habitudes, son tempérament. Il y entra, dans le commencement,

de l'affectation, de l'envie d'être extraordinaire: aujourd'hui c'est sa tournure, sa manière d'être.

Pris à mon tour congé du Roi. Il causa encore long-temps avec moi; il me parla du *Connétable*, du regret qu'il avoit de ne l'avoir pas entendu: qu'il n'y avoit pas de sa faute: qu'il voudroit bien qu'il se représentât une occasion de l'en dédommager: qu'il l'espéroit: que mes projets de voyage dans le Nord, ne pouvoient manquer de me ramener à Berlin. Il finit en me disant que je devois compter qu'il s'intéresseroit toujours à ma personne. — Singulier talent qu'a ce Prince d'adoucir sa physionomie, et jusqu'à l'organe de sa voix, quand il veut caresser quelqu'un; ses paroles coulent avec mollesse: c'est un particulier qui semble vouloir en captiver un autre. — J'aurois bien pu prendre occasion de ce que me disoit

Digitized by Google

le Roi, pour lui demander de le suivre à ses manœuvres de Potsdam, qui se font depuis le 21 jusqu'au 24 septembre; mais j'étois las de manœuvres, de troupes : j'avois mon voyage de Varsovie dans la tête; j'avois le desir de voir le coup-d'œil étrange de cette capitale, un Roi dépouillé, et presque prisonnier, jouant encore le rôle de Roi; cet assemblage de Russes, de Prussiens et d'Autrichiens partageant un royaume avec les apparences et l'appareil de la légalité. — Mon départ étoit arrangé pour le lendemain, nous formions caravane, (et ce n'étoit pas mal à propos, à cause du peu de sûreté des chemins,) avec mes Espagnols que j'avois engagés à y venir. Je comptois m'arrêter une douzaine de jours à Varsovie, et revenir de-là à Vienne par Cracovie, traversant ainsi une partie des nouvelles possessions Autrichiennes.

Pris aussi congé du Prince de Prusse. — Bontés distinguées de ce Prince. — Il n'a pas, comme son oncle, l'art de composer son visage et son organe : il ne dit que ce qu'il sent, ce qu'il doit, ce qu'il faut. Je l'ai approché d'assez près et assez souvent, pour oser conjecturer qu'il ne sera pas sans talens, qu'il soutiendra la fortune de sa maison, et qu'il ne la fondera pas sur le malheur de ses peuples.

Retourné à Breslaw. — Dispositions pour notre départ. — Accès de fièvre très-violent, et qui ne fut précédé par rien qui dût me le faire craindre : je me couchai, et me trouvant un peu mieux le lendemain, je n'hésitai point de partir. Couché à Wartemberg, frontière de la Pologne. Là, et déjà pendant une partie de la journée, retour de fièvre, accompagné de symptômes les plus fâcheux : mau-

vaise, très-mauvaise nuit ; impossibilité absolue d'aller plus loin dans cet état. — Point de médecin ; un mauvais chirurgien de village. — Pris le parti de retourner à Breslaw, à mon grand regret, à celui du comte Fernand Nugnez, qui dans cette occasion, ainsi que pendant tout le temps que nous avons été ensemble, m'a comblé d'honnêtetés : il m'étoit devenu un compagnon de voyage agréable.

Arrivé à Breslaw; fièvre continue avec des redoublemens, s'annonçoit chaude et maligne. Tête embarrassée, transport même pendant toute la nuit. Saigné deux fois en quelques heures. Plus de calme ensuite; la fièvre s'abattit. Continua cependant sans interruption six jours, devint tierce; pendant tout ce tems, horrible fermentation d'esprit et de cœur. J'avois eu l'année dernière dans la même saison, dans le même mois, une fièvre caractérisée à peu-

près de même; et elle m'avoit retenu au lit quarante jours sans compter le tems de la convalescence. Cette idée me faisoit frémir, et j'avois un médecin qui ne me rassuroit pas ; grossière naïveté de ce médecin : la nuit que j'avois le transport au cerveau, il passe sous mes fenêtres un enterrement très-pompeux ; ma chambre étoit illuminée de la quantité de flambeaux. Le lendemain mon médecin arrive; ce convoi occupoit ma pensée. Je lui demande s'il sait de qui il étoit: « *oui monsieur*, me répondit-il, *c'étoit un membre de la régence* »; puis s'élevant gauchement de dessus son siège, et faisant une espèce de petite révérence, *c'étoit aussi mon patient.* Je ne pus, malgré ma tristesse, m'empêcher de rire. Cette expression de *patient* étoit si tudesque! cet *aussi* si bête! Enfin, le douzième jour la fièvre me quitta. J'étois anéanti, et

cependant j'arrêtai mon départ à trois jours de-là; il me sembloit que je n'y arriverois jamais. Bonne société de l'abbé Bastiani pendant ces trois jours. Je n'a-vois profité que de ses soins pendant que j'étois malade. Main à fonds sur le roi de Prusse, sur son caractère, sur mille détails de son règne, de sa politique, de son administration, de sa vie privée: cordiale confiance de l'abbé. Mon ame avoit sans doute touché la sienne par quelques points, par le sentiment de la liberté commun à tous deux. L'amour du pouvoir et la vanité sont les passions dominantes et exclusives du roi de Prusse. Il ne jouit, il n'est heureux que par le coup-d'œil de l'espace qu'il remplit en Europe, et de l'influence qu'il y a sur les affaires. Il se complaît dans l'idée de ce qu'il étoit en arrivant au trône, et de ce qu'il est aujourd'hui. Il médite, il combine

sans cesse les moyens d'y ajouter : l'attente de l'effet d'un ressort qu'il fait jouer est tout l'intérêt de sa vie. Musique, beaux arts, littérature, philosophie, amitié, tout cela n'est pour lui que délassement, remplissage, ou charlatanerie. L'amitié, il ne l'a jamais connue; et il est incapable de la sentir, (et c'étoit l'abbé Bastiani qui m'ouvroit ainsi son ame sur le roi de Prusse, ce sont ses expressions que j'écris presque littéralement) : les hommes, ils ne sont rien à ses yeux. S'ils l'amusent, il les caresse; s'ils le servent, il les nourrit : c'est toujours plus par rapport à lui, que par rapport à la chose et relativement à l'avenir, que relativement au passé qu'il récompense. Ne peut-on plus lui être utile d'aucune manière? il néglige ou foule aux pieds. Voilà pour les hommes qui l'approchent ou qui le servent. Ses peuples ! ils ne sont à ses yeux qu'un vil bétail destiné

tiné à féconder ou à embellir la terre qu'il gouverne. Il n'attache de valeur à chaque tête que par la somme de force ou de revenu qu'elle met dans ses mains. Le roi de Prusse n'a point de religion ; il n'en a jamais eu : il déclame sans cesse contre elle. Mais, depuis deux ans, me disoit l'abbé Bastiani, j'observe avec surprise qu'il n'est plus aussi affermi sur l'opinion de l'extinction totale après la mort. Cette idée l'agite ; il m'en a parlé quelquefois. C'est de bonne foi qu'il s'est élevé à cet égard contre l'auteur du *Système de la Nature* : il semble que, sur tout ce qui tient à la religion, il suive les impressions de Voltaire et qu'il flotte avec lui. Voltaire a écrit contre ce Systême ; le roi en a fait autant : Voltaire a toujours attaqué la religion par des sarcasmes ; c'est aussi le ton du roi de Prusse. Au milieu des plus grandes affaires, quand il est le

plus nébuleux, un bon mot sur l'évangile. le déride et l'égaie. Ses doutes ne le meneront jamais certainement à se reconcilier avec la religion qu'il méprise; mais s'ils augmentoient avec ses années, s'ils éveilloient en lui des remords: si ces remords tourmentoient sa vieillesse, s'ils rendoient son agonie douloureuse, je n'en serois pas étonné, terminoit l'abbé Bastiani; et moi je m'écriois: dogme consolant de Platon, si tel étoit ton influence sublime, que tu vengerois de malheureux qui ont été ses victimes, et que je t'embrasserois avec transport!

Un des plus grands objets de curiosité que j'avois sur le compte du roi de Prusse, étoit de savoir de quoi ce Prince, qui s'impose tant de privations, qui se commande tant de travail, et un travail quelquefois si ennuyeux, et si au-dessous de lui, composoit son bonheur et ses dé-

Digitized by Google

dommagemens. J'ai dit plus haut que l'amour du pouvoir et la vanité étoient les passions les plus vives de ce prince. Tous les détails de sa vie m'ont confirmé que ce sont elles qui y fournissent. Ainsi ; d'un côté, cette première passion jette sur tous ses jours de la variété, de l'activité de l'attente; la deuxième y répand des jouissances continuelles : il n'y a pas de jour qu'il ne promène ses regards sur toutes les cours de l'Europe. L'ineptie des autres rois, leurs fautes, leurs vices, les cabales qui les entourent, tout cela fait triomphe, et source de nouvelles pour lui. Il s'en entretient avec une maligne joie; il en fait le tableau, et il en charge les couleurs: ensuite, rien n'est indifférent à son amour-propre, l'arrivée d'un étranger, le desir qu'il remarquera de le voir, l'effet qu'il aura fait sur lui, et qu'il aura dit de sa capitale, de son palais, de ses tableaux,

de ses troupes, etc. On ne sauroit imaginer combien j'ai recueilli sur cela de détails qui le rapetissent, des détails qui me feroient croire que son ame ne brûle pas pour la gloire; car il y a à mes yeux cette différence bien grande entre la vanité, et l'amour de la gloire, que la vanité est occupée du présent, et regarde sans cesse autour d'elle, tandis que l'amour de la gloire s'élance dans l'avenir, et ne voit que la postérité.

Visites aussi, pendant ces trois derniers jours, du comte de Zinzendorff, et du prince d'Hohenlohe. Appris encore des détails que j'ignorois sur quelques points de la constitution Prussienne, sur l'administration intérieure du pays: combien d'autres apparemment que je laisse encore derrière moi! on ne connoit parfaitement un pays qu'en y séjournant longtems, qu'en le foulant, qu'en vivant en société

avec les hommes qui l'habitent. Toutes les connoissances que je ne peux emporter des pays que je quitte, me dégoutent de voyager.

Le 16 Septembre.

Repris le chemin de Vienne par Neiss, Olmutz, le même que j'avois tenu en venant : resté six jours en chemin, parce que j'allais à petites journées. La fièvre ne revint pas; mais j'étois sans forces, je ne voyois rien : je ne pensois pas.

Le 21 Septembre.

Arrivé à Vienne : l'Empereur y étoit depuis huit jours; le prince Louis lui demanda le lendemain une audience pour moi: accordée pour le jour suivant, et particulière, c'est-à-dire, sans être présenté par ce prince ; c'est comme cela que je la désirois, dans l'espérance de voir l'Empereur plus à mon aise.

Vienne très-désert; tout le monde étant à la campagne, vit plutôt dans ses terres; car à Vienne on ne connoit pas ces campagnes qui font les délices de Paris et des grandes capitales.

Redoublement d'amitié, d'intimité, de confiance du prince Louis : lettres très-fortes sur mon compte au prince de Condé, et à M. de Monteynard. — Etat actuel des intrigues de Versailles; état des affaires politiques; talens que pourroit acquérir le prince Louis, si les années et l'exercice des affaires pouvoient le mûrir, si son sang se calmoit, si ses sens exigeoient moins de lui, s'il étoit sur-tout mieux entouré. Désordres intérieurs de sa maison : ils influent désavantageusement sur sa considération dans ce pays-ci.

Le 22 Septembre.

Audience de l'Empereur; ce fut dans son cabinet, et sans cérémonie de présentation. — Conversation d'une heure et demie avec ce Prince sur différens sujets, — sur mon voyage, sur le militaire, sur mon ouvrage qu'il a lu et noté de sa main: — honnêtetés infinies qu'il me fit à ce sujet; — suffrage flatteur de M. de Laudon qu'il me rapporta, — ensuite sur les troupes du roi de Prusse, sur les siennes, sur les nôtres, sur les abus de la politique moderne: — il vouloit honnêtement me prouver qu'il avoit lu mon ouvrage; — de nouveau, grands éloges de mon discours préliminaire; — étalage de maximes d'humanité, de philosophie, des devoirs des souverains. — Détails sur tout ce qu'il faisoit pour s'instruire; détails sur ses voyages, nommément sur son dernier,

Digitized by Google

sur l'envie qu'il avoit eu de pousser jusqu'à l'armée Russe. — Enfin, cette conversation fut si longue, qu'elle me fatigua; elle se passa debout, et j'avois eu la veille toute la nuit un retour de fièvre; la conversation finit par de nouveaux témoignages de bonté.

Je sortis de cet entretien, convaincu de ce que quelques gens, et beaucoup de circonstances et d'anecdotes rassemblées sur ce Prince m'avoient déja donné à penser, qu'il ne seroit jamais un grand homme. — Il parle avec facilité, par momens même, avec une sorte d'éloquence; mais bientôt on voit le défaut d'instruction: on voit que ce sont des phrases apprises; ou les sait d'autres personnes avec qui il a eu des conversations sur le même objet: on n'en recueille, on n'en remporte pas un trait, une idée. — On s'apperçoit qu'il n'a pas l'esprit juste; qu'il ne l'a pas

surtout capable d'approfondir; qu'il ne saisit pas; qu'il ne cherche pas même les résultats. Il me dit dans sa conversation des choses indiscretes; il m'en dit même de déplacées; il m'en dit surtout d'obscures, de vuides, de communes; il se disoit à tout instant, *un jeune homme, un homme qui avoit besoin d'apprendre.* Il oublioit qu'à 33 ans qu'il a, un homme n'a plus le droit de s'appeller jeune homme, surtout quand il est souverain. Après m'avoir fait le tableau de l'emploi de ses journées, il finit en me disant: *c'est ainsi que je tâche de remplir mes heures, et quand j'ai été fidèle à mon plan, je me dis le soir avec joye, Joseph, vas te coucher;* et il accompagnoit ce dicton populaire d'un petit coup sur sa joue, si trivial qu'il ne sortira jamais de ma pensée. Tel je l'ai vu, au reste, dans cette occasion; tel les personnes éclairées le

voient et le jugent. Il joint à cela des principes et des qualités de funeste présage pour ses voisins et pour ses sujets : il est faux, dur, avare, ambitieux : il a sans cesse les mots de philosophie, et d'humanité à la bouche; et il est despote dans l'ame. On vantoit un jour devant lui, (à l'occasion de l'accueil que Paris a fait à madame la Dauphine) la sensibilité, ce ressort des français. *Chaque peuple a ses avantages*, répondit-il, *les Allemands aiment moins, mais ils obéissent mieux*... Il parle avec modestie de ses lumières; et il n'en est pas moins tranchant dans ses avis, et dans ses volontés. On lui a ouï dire plusieurs fois que les rois étant appellés par la providence à gouverner les hommes; ils recevoient d'elle un tact qui devoit les rendre supérieurs à tous les autres hommes en matière d'administration. — Il a aussi l'opinion si fâcheuse et si

ordinaire dans les princes, que tous les hommes sont malhonnêtes et intéressés; de ces deux principes, il s'ensuit, qu'il n'a de confiance en personne. On ne cite pas un homme vers lequel il paroisse incliner: il a deux chambellans auxquels il semble donner quelque préférence, parce qu'il s'en fait accompagner dans ses voyages, M. de Siskowitz, et M. de Nostitz, ce dernier, lieutenant général. Tous deux sont gens médiocres, et n'ont d'ailleurs que médiocrement sa confiance. Par une suite de son caractère encore, le sentiment de l'amitié lui est inconnu. Il ne paroît pas même fort susceptible de celui de l'amour. Il a été empressé pendant quelque tems auprès de la princesse Charlotte de Lichtenstein, et ensuite il a témoigné le même intérêt à plusieurs autres femmes, sans que cela ait jamais tourné en passion, ni même en affaire réglée.

Quelques galanteries de passage et obscures avec des filles de Vienne lui ont suffi. On regarde communément comme un bien qu'un prince n'ait ni favoris, ni maîtresses. Mais si cela tient à l'insensibilité, au défaut d'énergie de son ame; si c'est par ce qu'il n'est pas capable d'aimer; si c'est par ce que l'ambition, la soif désordonnée de la guerre sont ses passions dominantes, alors ne vaudroit-il pas mille fois mieux qu'un prince eût des faiblesses de ce genre, et qu'il les rachetât par les vertus inséparables d'une ame aimante et sensible? enfin ambitieux, avide de s'agrandir par quelque moyen que ce soit, despote, tracassier, minutieux dans son intérieur, oppresseur vis-à-vis de ses voisins toutes les fois qu'il sera le plus fort: voilà ce qu'on croit que sera l'Empereur.

La fortune de la maison de Brande-

bourg, et l'éclat du règne du roi de Prusse, lui ont persuadé que toute la force d'un état étoit dans les armes; en conséquence, augmenter ses troupes pour étendre ses possessions, et étendre ses possessions pour suffire à ses augmentations de troupes, est devenu la base de son systéme. Comme il parle beaucoup, il découvre sans cesse ses principes sur ce point là, comme sur tous les autres : fera-t-il ensuite la guerre lui-même, aura-t-il personnellement du goût pour elle? aura-t-il des talens pour le commandement? voilà ce qu'on ne peut savoir. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'est pas instruit; c'est qu'il n'a pas reçu d'éducation sur cet objet; c'est qu'il n'a pas pris les bons moyens pour s'en donner une depuis; c'est qu'enfin il entrera bien tard dans la carrière. Il paroît affecter en beaucoup de choses de copier le roi de Prusse; et cela seul doit faire

Digitized by Google

penser qu'il ne l'imitera pas. Il s'extasioit par exemple, sur l'infatigabilité de ce Prince, sur sa sobriété, sur sa dureté envers lui-même : il a fait son dernier voyage avec quatre ou cinq personnes seulement à sa suite; logeant dans les auberges; couchant souvent sur la paille, ayant une table très-mauvaise, montant des chevaux de paysan, ou de simples houssards, et n'en voulant pas même d'officiers : il met à tout cela de l'affectation, de la petitesse, il en fait trophée; il le racontoit à son retour par-tout; il le racontoit en homme qui croyoit s'être agrandi par là.

Par une suite de son imitation du roi de Prusse, il va toujours en uniforme; il va toujours sans suite, sans faste. On le rencontre dans les rues, dans une voiture très-simple, attelée de deux chevaux médiocres, et suivi d'un seul valet-de-pied. Souvent il va se promener dans une ca-

lèche qu'il mène lui-même; mais ce qu'il fait, par exemple, et ce que le roi de Prusse n'a jamais fait, il va dans les maisons de Vienne, il y arrive comme un simple particulier, et n'y fait pas plus de sensation; se lever quand il entre, est la seule marque de respect qu'on lui rende: il passe ainsi toute l'après-dînée, et même la soirée, allant de maison en maison, restant quelquefois trois ou quatre heures dans la même, (c'est particulièrement chez la princesse Charlotte, chez la princesse Esterhasi,) parlant beaucoup, et à tout le monde, dissertant, racontant, abusant de la sorte de facilité qu'il a à s'énoncer, disant, par conséquent, beaucoup de choses plates et communes. Cette vie est une suite de son défaut d'éducation et d'instruction: il ne lit jamais: il n'aime pas le travail, excepté celui ayant rapport au militaire, et à présent, à quelques

branches de l'administration, relativement aux nouvelles acquisitions en Pologne, dont il s'occupe. Ce travail remplit sa matinée, qu'il commence de très-bonne heure, se levant de grand matin; de manière que l'après-midi, incapable d'occuper son esprit à quelque chose qui l'instruise, ou qui l'intéresse, l'ennui le dévore: il ne sait plus que faire de sa personne: il monte en calèche, il va aux promenades publiques, au spectacle, quoi qu'il ne l'aime pas, dans les maisons; ainsi, jusqu'à dix heures qu'il rentre chez lui, se couchant de bonne heure, et ne soupant jamais.

Situation générale des esprits, par rapport à ce Prince: on ne l'estime pas, on ne l'aime pas: on le craint: son caractère a percé, et fait redouter le moment où il sera le maître absolu. Il le deviendra avant la mort de sa mère: elle

le

le sent, et elle en est inquiète, jamais personne n'ayant été jalouse de son autorité autant qu'elle: il lui a déjà forcé la main sur plusieurs objets; il ne cesse chaque jour de la tourmenter sur d'autres: il prend pour prétexte la co-régence qu'elle lui a donné, les intérêts de sa maison, de sa gloire: elle lui résiste, elle le ramène. Sa résitance n'étant fondée que sur la crainte secrète qu'elle a de voir passer le pouvoir aux mains de son fils, il n'a qu'à la flatter un moment, la ménager sur cela, elle finit par céder: c'est ainsi qu'il l'a emporté sur elle dans le parti infâme qu'à pris la cour de Vienne, de ne pas secourir les Turcs après avoir reçu dix-huit millions d'eux, dans l'abominable partage de la Pologne: c'est ainsi qu'il l'emportera encore pour faire déclarer la guerre aux Turcs, ou du moins pour se rendre, à main armée, médiateur de

la paix entre les Russes et eux. Le militaire étant à sa disposition, il a déjà pris sur cela, toutes les mesures préparatoires possibles ; 130,000 hommes de troupes sont répandus dans la Hongrie, dans la Transylvanie, et le long des frontières des Turcs ; ces troupes sont munies de tout ce qui est nécessaire pour agir : d'immenses magasins sont formés : au moment où l'Empereur voudra finir les affaires de Pologne, au moment où il craindra les succès des Turcs, et que le théâtre de la guerre, se portant en Valachie, en Moldavie, n'approche ses nouvelles acquisitions, au moment enfin, où il croira s'agrandir par le moyen d'un mouvement de guerre, il fera engager des hostilités sur le cordon, et précipitera, malgré elle, sa mère dans un parti qui répugne à ses scrupules, blesse son alliance avec nous, et sur-tout lui fait

craindre la facilité que son fils auroit, dans de pareilles circonstances, à se rendre maître des affaires, qu'elle ne veut pas abandonner.

Crainte pusillanime que l'Impératrice a sur ce dernier point, — manifestée par elle en toutes occasions : caresses aux troupes; soin qu'elle a de ne jamais passer devant un corps-de-garde sans jeter de l'argent aux soldats. C'est par cette crainte qu'elle a forcé son fils à revenir six semaines plutôt qu'il ne l'avoit projetté : elle savoit qu'il y critiquoit tout ce qui s'étoit fait par le comte de Pergen, ministre qu'elle avoit chargé de l'administration de ses nouvelles possessions ; qu'il parloit d'y tout bouleverser ; qu'il avoit même commencé sur plusieurs objets : et ce n'est pas seulement en Pologne qu'il feroit des changemens, et qu'il exécuteroit des idées nouvelles, s'il en avoit

l'autorité : ce seroit dans tous ses états. On ne peut douter qu'il n'ait des projets généraux de réforme, d'économie, de réduction dans le grand nombre des dicastères, et d'employés de ces dicastères. (Il y a en effet beaucoup d'abus, de complications dans cette branche du gouvernement Autrichien : objet à développer dans le tableau particulier de ce Gouvernement). Mais il est à craindre pour son pays qu'il ne fasse pas tous ces changemens avec succès : il n'a pas de principes assez : il manque d'instruction : il est dur, avare, ami du pouvoir absolu ; et les inconvéniens de ces trois vices se feront certainement sentir dans tous les changemens qu'il fera.

Inquiétudes générales de ses sujets sur ce point : ils se sentent menacés d'un règne militaire, d'un sceptre de fer, de l'abolition de leurs privilèges. Ils sentent

que l'avènement de ce Prince au trône, ou à l'autorité, sera l'époque d'une révolution universelle dans toute l'administration ; voilà pour ses sujets. — L'Europe ne doit pas moins le craindre. Il l'agitera par ses prétentions, par ses projets d'agrandissement; il lui fera tout au moins le mal de la forcer de s'armer extraordinairement, par son air d'armement prodigieux : il étendra les droits de la couronne Impériale ; il envahira, s'il le peut, les états foibles qui sont à sa convenance; il a la tête exaltée par l'exemple du roi de Prusse : enfin, de ces deux princes, résultera, je crois, un bouleversement absolu dans la politique de l'Europe, dans le systême de tous les Gouvernemens, le régime militaire généralement adopté pour base. — Je vois avant dix ans, tous les états foibles partagés ou subjugués, et ceux à qui la nature

a donné quelques moyens de défense; obligés d'employer tous ces moyens, de classer tous leurs habitans en soldats, et de convertir en armes les socs de leurs charrues. — Je vois l'Europe redevenir la proie d'une autre espèce de barbares plus éclairés, et non moins destructeurs. En voilà assez sur l'Empereur. Mais j'ai trouvé intéressant de rassembler des observations sur un Prince qui, par son âge et la masse de sa puissance, doit influer si long-temps et si décisivement sur des millions d'hommes. On étudie le cours des astres; et le caractère des princes, les pronostics qu'on peut en tirer pour leur règne, sont, je crois, plus importans à la terre.

Depuis le 22 septembre jusqu'au 9 octobre, retour de fièvre, d'abord tierce, puis double tierce: ennui, impatience, tristesse. — Sorti quelquefois dans l'in-

Digitized by Google

tervalle: — vu deux fois l'Empereur chez la princesse Esterhasi, et encore longue conversation : rien ne me distrayoit. Par-dessus cela, avis redoublés de Paris, qu'on me disoit impliqué dans l'affaire de MM. Favier et Dumouriez; que je devois être arrêté en arrivant. Je savois bien que je n'y étois pour rien: j'avois la conscience tranquille; je pouvois arriver la tête haute. Néanmoins cela m'agitoit quelquefois: je sentois les inquiétudes de mes amis, celles de ma famille à laquelle ces bruits ne manqueroient pas d'arriver. Je savois qu'un ministère despote fait arrêter sur de simples soupçons, quitte à relâcher, quelques jours après, ses victimes: et être enfermé deux jours seulement, pour une affaire de cette nature, pour une intrigue; passer aux yeux du public pour en être le correspondant ou l'émissaire! J'en rougissois;

Digitized by Google

D'un autre côté, si les avis étoient fondés, ne pas rentrer en France, errer autour de ses frontières, sans oser y mettre le pied, rester séparé de tout ce que j'aimois! J'en étois attendri, effrayé....,

Le 9 octobre.

Enfin parti de Vienne, encore très-foible, très-abattu, prenant du quinquina trois fois par jour; mais je sentois que ce départ me guériroit. J'en avois la joie d'un enfant; elle absorboit les agitations qu'on m'avoit données. — Couché à Mölk.

Le 10 octobre.

Passé à Lintz, jolie ville au pied des montagnes dans un bassin agréable; — ouverte aujourd'hui de tous côtés. — En voyant sa position, on n'est point étonné du malheur que nos troupes y

éprouvèrent. — Vu, aux capucins, un petit mausolée fort simple que mon père fit faire à son oncle le chevalier de Peyrilles, brigadier et lieutenant-colonel du régiment Royal-Vaisseaux, tué à une sortie que fit la garnison : mon père aimoit chèrement cet oncle qui étoit un homme du plus grand mérite. — Couché à Vied; c'est l'entrée de l'électorat de Bavière : jusques-là c'étoit l'Autriche, et toujours bon pays, quoique la partie qui est aux bords du Danube, et dont on est séparé depuis Vienne par une chaîne de montagnes, soit incomparablement plus belle encore.

Le 11 octobre.

Couché à Altenœting. — Même observations pour la Bavière que pour l'Autriche : les belles parties sont aux bords du Danube. — Le pays qu'on traverse

pour aller à Munich, est moins beau, quoique bon cependant: il est inégal et très-boisé, tout est pins et sapins. On ne voit pas d'autres arbres dans presque toute la Bavière: par-tout bons villages, paysans aisés, bien vêtus, bien nourris: par-tout monumens de superstition et de monachisme; chapelles, images miraculeuses, calvaires, statues de saints. Il n'y a pas de pays où le clergé soit aussi riche et aussi nombreux.

Le 12, 13 et 14 octobre.

A Munich; ville de médiocre grandeur, assez peuplée (40,000 ames), assez bien bâtie; et, quoique sans commerce, assez vivante, par rapport à la cour de l'Électeur, et à la quantité de noblesse qui l'habite: aucun édifice remarquable: Palais de l'Électeur d'une architecture ancienne et commune au-dehors, magnifiquement

meublé dans le dedans ; il n'y a point de prince en Allemagne qui ait des appartemens aussi beaux : c'est le reste du faste avec lequel Charles VII crut devoir soutenir cette dignité Impériale qu'il eut pour sa ruine. La cour de l'Électeur actuel ne répond point à cette magnificence : il n'y règne point de luxe. L'Électeur a sagement fait cesser toutes les dépenses relatives à sa personne, pour suffire au paiement des dettes énormes laissées par son grand-père et son père.

Dîné tous les jours chez M. Folard, neveu de celui qui a écrit sur la guerre; homme de mérite, très-savant dans le droit public, et dans la politique de l'Allemagne : c'est en quelque sorte lui qui a élevé M. du Buat; il avoit occupé avant lui la place de Ratisbonne. Il était d'abord un peu prévenu contre moi, parce que, dans mon ouvrage, je ne parle pas de

son oncle avec le respect superstitieux et routinier qu'ont pour lui la plupart des militaires. Je raccommodai cela : j'avois envie qu'il s'ouvrît à moi, qu'il me fît part de ses lumières ; il le fit bientôt, et avec un abandon, une honnêteté infinie. — Extraits de ses mémoires et de sa conversation sur la Bavière, sur beaucoup d'autres états de l'Allemagne qu'il connoît à fond. Il voit, comme moi, cet empire au moment du renversement de sa constitution : il voit la Saxe et la Bavière menacées : il voit la Franconie asservie par l'avancement de la branche royale de Brandebourg à la succession des marquisats d'Anspach et de Bareuth, la Souabe près de l'être par les prétentions que l'Empereur se prépare à montrer au premier moment favorable ; la Diète de l'Empire déjà un corps sans pouvoir, sans crédit ; une barrière impuissante contre l'ambition de

l'Empereur et du roi de Prusse; la France sans plan, sans mesures, sans prévoyance pour empêcher cette funeste révolution, et ce qu'il y a de plus malheureux, sans moyens pour la faire, et sans considération. Ces trois jours m'ont infiniment instruit; et qu'on dise qu'on apprend dans les livres! C'est sur les lieux : c'est dans la conversation des hommes qui y vivent depuis long-temps, qu'il faut aller chercher des lumières.

Été me promener à Nymphenbourg, maison de plaisance de l'Électeur: jolie maison; jolis, très-jolis jardins : ce Prince en a plusieurs autres, mais plus éloignés, et qui n'ont pas tenté ma curiosité; mais ce dont je n'ai pas parlé, c'est de sa galerie de tableaux dans le palais de Munich: il y en a quelques-uns qui m'ont fait grand plaisir, entr'autres, un de Morillos, représentant deux savoyards déjeûnant au

pied d'un arbre, sur le bord d'un grand chemin : je n'ai rien vu de cette vérité; ils sont pieds nuds, et l'on voit jusqu'à la poussière qui les couvre.

Le 14 octobre.

Parti de Munich, continuant ma route par la Bavière vers Schaffousen et Bâle. — A Landersberg, fin de l'électorat de Bavière; entré dans la Souabe. La différence des chemins en avertit bien-tôt : ils sont parfaitement entretenus en Bavière, et c'est l'Électeur actuel qui les a tous fait faire : on paie, comme en Autriche, des droits de chaussée; mais par un arrangement excellent, et qu'on devroit imiter par-tout, ces droits se payent une fois pour toutes, à l'entrée de la frontière, jusqu'au lieu où l'on déclare vouloir se rendre. Il n'y a par ce moyen, ni vexations, ni fripponeries, ni retardement pour

les voyageurs, ni multiplicité d'employés!

En tout, quel pays que la Bavière! et qu'il seroit situé favorablement pour le commerce, si un gouvernement éclairé s'en occupoit! Toute la partie de l'électorat qu'on traverse en venant de Vienne, est, comme je l'ai déjà dit, inégale, boisée, et susceptible de beaucoup d'améliorations; avec cela, le paysan y est aisé, et il n'y en a peut-être pas en Allemagne de plus heureux: mais il n'y a, dit-on, rien de si beau et de si fertile que les bords du Danube, depuis Passaw jusqu'à Donawert: c'est-là que sont les belles récoltes de la Bavière, récoltes si abondantes, qu'année commune, elle a dequoi nourrir ses habitans pour trois années. Qu'on ajoute à cet avantage prodigieux, celui d'un grand fleuve comme le Danube, qui traverse l'électorat, de l'Occident à l'Orient, et d'une infinité de rivières, et de quatre

autres rivières navigables, Lens, la Salza, Lenis et l'Iser, qui se jettent dans ce fleuve, du Midi au Nord; la dépendance, où le cours de ces rivières met l'archevéché de Salzbourg, le Tyrol, et autres pays qui ne peuvent avoir de débouchés dans le reste de l'Allemagne, que par elles; la langueur de la Souabe et de la Franconie, qui partagées en une infinité de petits états, pourroient être aisément opprimées en tout point par la Bavière qui les touche. Qu'il est triste d'imaginer que ce beau pays deviendra vraisemblablement la proie de l'Empereur qui, en en faisant une province de ses vastes domaines, et en y établissant le régime militaire, ôtera encore à ses habitans le bonheur et l'aisance générale dont ils jouissent aujourd'hui, sous un gouvernement, sinon actif et intelligent, du moins doux et modéré!

Digitized by Google

Commerce de la Bavière avec la France, très-avantageux pour nous; détails intéressans. — Extraits sur cela des mémoires de M. Follard. — De même, autres extraits bien intéressans sur l'état de la Souabe, que je traverse en partie pour arriver à Schaffouze. Déplorable situation du militaire Bavarois; sa constitution détaillée dans un mémoire particulier.

Le 15 *octobre*.

A Memmingen.

Le 16 *octobre*.

Par Burzack, Volseck, Ravensbourg à Uberlingen, petite ville Impériale sur le lac de Constance; il y a beaucoup de ces villes Impériales en Souabe: constitution de leur gouvernement, presque par-tout la même; développée dans les

et presque tout le canton est situé à la gauche. Ville peu grande, peu riche, peu peuplée. — Duc et duchesse de Cumberland y étoient depuis deux jours : se rendoient de-là en Italie par le Tyrol. Grands honneurs qu'on leur rendoit : occasion de voir la bourgeoisie sous les armes : bonne mine de cette troupe. Ce n'est qu'en Suisse, où les habitans rassemblés puissent offrir ce spectacle, sans avoir l'air méprisable. — Temple d'architecture gothique, assez beau ; arsenal médiocre. Gouvernement de l'intérieur du canton bien détaillée dans la nouvelle édition de *l'Etat et des délices de la Suisse*.

Le 18 *octobre.*

A une demi-lieue de Schaffouse, et à un quart de lieue du chemin de cette ville à Bâle, chûte du Rhin. Je quittai ma voiture pour aller jouir de ce superbe

spectacle. — Là, ce fleuve déjà fort, se précipite en deux principales cascades et en mille autres plus petites, occasionnées par les accidens des rochers, dans un nouveau lit qui est à soixante-dix pieds au-dessous. Bruit prodigieux de cette chûte : on l'entend quelquefois à une lieue. Que doit être le saut du Niagara qui a trois cents pieds, et une masse d'eau six fois plus grande ! et peut-être dans un coin de la terre où nous n'avons pas pénétré, il en existe un autre, près duquel le Niagara n'est que la cascade de Marly ! O Nature ! que nous sommes petits pour oser combiner, pour soupçonner même tous tes prodiges !.....

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

A.

B.

D.

F.

G.

H.

Nom

I.

K.

L.

M.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

V.

Fin de la Table.


(42881)

Errata pour le Tome second.

Page 34, ligne 18, *glaces;* lisez *glacis.*
—— 134, ligne 12, *Brick;* lisez *Bricy.*
—— 151, ligne 22, *foin* et *ficelle;* lisez *foin ficellé.*
—— 140, ligne 13; *Briey;* lisez *Bricy.*
—— 147, ligne 18; *ibid.*
—— 155, lignes 2 et 3, *cavaliers;* lisez *cavoliers.*
—— 195, ligne 20, *sur la plus;* lisez *sans la plus.*
—— 243, ligne 20, *et qu'il aura dit;* lisez *ce qu'il aura dit.*
—— 260, ligne 13, *principes assez;* lisez *principes assis.*

De l'Imprimerie de Goujon fils, rue Taranne, n°. 373.



Digitized by Google

